

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE DE CRÉATION

PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
JACQUES RIOUX

«ASCENSEUR POUR L'AU-DELÀ *suivi de*
L'ORGANISATION DU FANTASTIQUE»

DÉCEMBRE 1994

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	iii
 PREMIÈRE SECTION : ASCENSEUR POUR L'AU-DELÀ	
Première partie	5
Deuxième partie	56
Épilogue	100
 DEUXIÈME SECTION : L'ORGANISATION DU FANTASTIQUE	
Introduction	109
1- De la peur à l'angoisse	112
2- De la fiction à la narration	116
3- Structure du récit	121
4- Le fantastique : une organisation du surnaturel	131
5- <i>Ascenseur pour l'au-delà</i> : un récit fantastique	141
 BIBLIOGRAPHIE	 149

PREMIÈRE SECTION :

ASCENSEUR POUR L'AU-DELÀ

PREMIÈRE PARTIE

*Tout homme qui s'élève sera abaissé
et celui qui s'abaisse sera élevé*

- Luc 14,11

1

Lorsque sa limousine arriva en vue du siège de la société d'import-export B.G.B.C., situé au no 1, boulevard de l'Avenir, Georges-Étienne Lefort ne put réprimer un large sourire de satisfaction. Sur ses lèvres exsangues se mêlaient un légitime amour-propre et un sentiment de puissance auxquels l'encourageaient les événements des dernières heures.

Vêtu d'un veston croisé, svelte, le visage sévère encadré de tempes grisonnantes, les yeux d'un gris acier, l'homme contempla, à travers le pare-brise de l'automobile, l'imposant bâtiment, appuyé contre le ciel, de la société qui l'employait depuis de nombreuses années. Une luminosité terne d'automne collait aux parois de verre du building, miroir géant digne de refléter sa personne, se plaisait-il à croire.

«Enfin... nous y voilà !». Il avait adopté progressivement cette fâcheuse habitude, parlant de lui-même, de se désigner d'un «nous» aussi superbe que fat - ce qui, inmanquablement, lui attirait de virulents sarcasmes. Un peu à cause de cette pompeuse et déplorable manie, mais surtout en raison de son profil, on le désignait d'un surnom qui, sans déprécier sa personne, n'en était pas moins méchant : «Le grand Jules» ! En effet, en caricaturant quelque peu, le port de tête impérial de Georges-Étienne Lefort, vu de profil, le faisait ressembler au célèbre empereur...

Il eut beau scruter attentivement les hauteurs où l'édifice de forme conique, appelé communément «la tour de verre», perçait la calotte des nuages, les nappes de vapeur grise l'empêchaient de distinguer les lumières de la salle, au trentième et dernier étage, où se réunirait en cette fin d'après-midi le Conseil d'administration de la société.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce qui lui arrivait. Depuis des mois, les pronostics lui étaient pour la plupart favorables ; certes, les envieux chuchotaient derrière son dos, colportant les insinuations les plus malveillantes ; par contre, en sa présence, d'autres y allaient de boniments flagorneurs ; dans la maison, peu doutaient de son élection à la tête de la société commerciale de réputation internationale. La veille au soir, le secrétaire du Conseil, M. Legendre, lui avait téléphoné pour l'informer de l'heureuse décision, décision prise, précisa-t-il, à «l'u-na-ni-mi-té» : Georges-Étienne Lefort deviendrait à compter d'aujourd'hui, par arrêté du Conseil, président-directeur général chez B.G.B.C. Evidemment, les principaux actionnaires de la société désiraient s'entretenir avec lui une dernière fois avant de rendre publique la nomination tant attendue. Une conférence de presse, suivie d'un vin d'honneur auquel assisterait à titre privé le ministre des Finances et du Commerce extérieur et, en fin de soirée, une réception d'intronisation devaient souligner l'annonce officielle de sa promotion. À cette occasion, l'on dévoilerait le grand portrait en pied de sa personne - photographie prise la veille - qui figurerait dorénavant, comme le voulait la coutume, à côté de ceux de ses prédécesseurs dans le hall d'entrée de la tour de verre.

Quant à lui, il n'avait jamais douté, même un seul instant, du résul-

tat des délibérations du Conseil. Sa carrière empruntait une direction prévisible. Des années auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un jeune cadre «dynamique» et «promis à un bel avenir» dans la société, il avait eu un jeu de mots douteux anticipant sur ses succès futurs et donnant la mesure de son caractère volontaire. Distrait, il avait heurté par mégarde un responsable ambitieux et suffisant de la maison avec lequel il avait parfois maille à partir. Sans aucun égard pour sa personne, le responsable lui avait lancé sur un ton caustique : «Holà ! jeune homme, regardez où vous allez ! Sinon, on croira que vous cherchez intentionnellement à nous marcher sur les pieds !» La réplique était sortie de but en blanc, malicieuse et arrogante : «Monsieur, sachez-le, je n'ai pas besoin de regarder où je vais, puisque je sais où je vais...» Pourtant, rien ne lui était plus étranger que la présomption. Au contraire. Il avait passé la majeure partie de sa vie à calculer, à manoeuvrer et à déjouer le hasard. Doué d'une intelligence froide et efficace, cet homme perspicace savait tourner à son avantage les aléas de la fortune.

La force de gravité s'exerçant sur lui en sens inverse, Georges-Étienne Lefort suivait une pente qui le conduisait depuis toujours vers les sommets.

II

De haut en bas de la tour de verre régnait une effervescence inhabituelle à laquelle peu d'employés pouvaient rester indifférents, quoique les événements prévus en fin de journée ne les concernassent aucunement.

Montour, le chef de l'entretien ménager, homme trapu, au corps en forme de fer de pique - de grands pieds, des jambes courtes, un gros ventre, un torse étroit et une tête d'épingle au crâne chauve -, portant un veston et un pantalon à carreaux, allait et venait à l'instar d'un majordome, un walkie-talkie à la main, l'air préoccupé et l'oeil inquisiteur. La maison recevait de la «grande visite» ! Il fallait que tout soit impeccable. Chaque fois qu'il mettait les pieds dans le hall, il s'arrêtait au centre où stationnait le Comité de réception composé d'une jeune et jolie femme - promue récemment directrice du Service à la clientèle -, du secrétaire du Conseil, de l'ex-adjoint de Georges-Étienne Lefort au Service des affaires matérielles et financières - un dénommé Fouquereau, ingénieur en électronique, que ses talents d'intrigant, plus que ses épures, avaient amené dans l'administration -, de la responsable des relations publiques, Élisabeth de son prénom, surnommée du diminutif affligeant «Zaza» - on ne savait trop pourquoi -, et de lui-même. Pour la énième fois de la journée, Montour revenait d'une tournée générale des étages où il était allé vérifier si tout était aussi propre et ordonné que les circonstances l'exigeaient. Il ne se serait pas esquivé d'aussi belle façon s'il n'avait souffert de déplorables trous de mémoire qui l'obligeaient à recommencer un travail dix fois plutôt qu'une parce qu'il oubliait l'avoir accompli les neuf fois précédentes.

Les membres du Comité de réception manifestaient les signes d'une grande nervosité.

- Avez-vous rappelé son attaché politique ? demanda la directrice, habillée d'un impertinent bustier de dentelle blanche sous la rigueur d'un tailleur de ville noir. Elle triturait de ses longs doigts fins un collier-de-

chien étincelant.

- Vous n'avez aucune inquiétude à vous faire, répondit Zaza. Il m'assure que le ministre se mettra en route dans moins d'une heure. Lui-même arrivera d'une minute à l'autre...

M. Legendre frotta ses mains en signe de satisfaction et répéta machinalement : «Bon, bon ! Bon, bon !». Il était maigre et affligé de tics nerveux aux joues, au point de faire bouger les deux entonnoirs qu'il avait en guise d'oreilles. La directrice du Service à la clientèle lui jeta un regard moqueur. L'ancien bras droit de Georges-Étienne Lefort, quant à lui, piétinait sur place, les yeux rivés au plancher, un perpétuel sourire ironique sur les lèvres.

- Tout va pour le mieux, c'est merveilleux, déclara Montour, son walkie-talkie à l'oreille.

Il resta un moment auprès du Comité de réception, la face hilare, jouant avec la ceinture de son pantalon sous son ventre.

- Je ne vois pas ce qu'il y a de si merveilleux... china inopinément Fouquereau dont le tempérament pouvait passer sans crier gare de l'excentricité grivoise à la morgue la plus dévastatrice.

Sa remarque fut versée au compte de la rancoeur. Le secrétaire du Conseil - échetier «officieux» de la maison - n'ignorait pas qu'il avait posé sa candidature au poste de président-directeur général. Les membres du

Conseil l'avaient repoussée malgré son expérience et ses états de service. Sa pernicieuse prédisposition à l'extravagance semait le doute quant à son aptitude à diriger les opérations de B.G.B.C., selon des usages qui avaient fait la fortune et la renommée de la compagnie. Le chef de l'entretien ménager fut blessé par cette observation sarcastique.

- Ce n'est quand même pas tous les jours que nous recevons un ministre, dit Montour en se renfrognant, tout en laissant son pantalon retomber sous son ventre.

- Vous avez fait un travail remarquable, enchaîna, rieuse, la directrice dont les prunelles ardentes parcoururent le hall. Si tout le monde se comportait comme vous...

Elle toisa la responsable des relations publiques. «Quel accoutrement!» pensa-t-elle. Elle laissa errer son regard de la blouse cache-coeur en soie fleurie, attachée avec un large noeud devant, à la jupe ballon en taffetas, s'attarda aux collants couleur café et descendit jusqu'aux escarpins à bouts carrés. «Elle a des yeux de raton laveur !». Sous les lunettes en forme de papillon de Zaza, le mascara causait des bavures embarrassantes vers la fin de la journée... «Une vraie clownesse !», se dit la jeune et jolie directrice.

- Bon, bon, tout est parfait ! renchérit M. Legendre. Nous n'allons pas nous disputer pour rien !

Zaza avala de travers et contempla, hébétée, l'extrémité de ses escar-

pins. Si elle en avait eu sous la main, elle aurait lancé des assiettes à la tête de la directrice ! Elle jeta un oeil attendri sur le chef de l'entretien ménager. Pendant qu'il se démenait afin qu'il ne lui fût reproché par la suite aucune peccadille, elle portait sur les membres du Comité de réception un regard critique et dégoûté. Depuis leur arrivée à la tour de verre, ils camptent pour ainsi dire au milieu du hall, se disputant, par un adroit et imperceptible déplacement des pieds, la place devant la porte coulissante à ouverture électronique par laquelle le ministre et sa suite entreraient. Autour d'eux, des employés de la maison et des clients s'affairaient. Les membres du Comité leur témoignaient la plus complète indifférence, comme s'ils étaient des ombres à peine visibles. Les événements de l'après-midi rabaissaient leur existence au point qu'elle tombait au degré zéro.

- Avez-vous relancé comme convenu les gens de la presse ? demanda brusquement la directrice.

Zaza retint une moue nonchalante qui effleura ses lèvres l'espace d'un instant. Ah, cette obsession des médias ! Depuis qu'elle occupait son poste, pas une semaine ne s'était écoulée sans qu'à propos de rien on ne lui demandât - la Direction, le Conseil, les différents services de la maison - d'organiser une rencontre avec les gens de la presse ou des médias électroniques.

- C'est fait ! répondit-elle en hochant la tête, adoptant ce ton rassurant qui la caractérisait et sans lequel on lui aurait depuis longtemps donné congé.

Neuf fois sur dix, Zaza n'avait pu satisfaire leur désir, soit que la conférence de presse qu'on lui avait demandé d'organiser eût tourné court faute de journalistes, pris à la dernière minute par un événement plus important survenu ailleurs, soit que les raisons invoquées ne justifiaient pas leur déplacement. Ce ton apaisant leur faisait oublier ses échecs et concentrait leur appétit sur cet espoir, si mince soit-il, d'un «exposure» possible - comme on disait dans le milieu - sans lequel leur travail paraissait dénué de sens. Les membres du Comité de réception ne faisaient pas exception à la règle. Dès le début de leur mandat, leur préoccupation première avait été le retentissement possible que l'élection à la tête de la société commerciale ainsi que la venue du ministre pouvaient avoir dans les médias. En tant que responsable des relations publiques, elle n'ignorait pas que chacun comptait profiter des événements pour drainer un peu l'attention sur lui ou sur son service, ce qui revenait au même.

Bien que son ton rassurant eût habituellement l'effet recherché, Zaza tint à prévenir un coup toujours possible, quoique la venue du ministre la rassurât grandement :

- Cependant, ajouta-t-elle, lorgnant l'entrée, ne vous attendez pas à ce que la presse soit ici avant la conférence annonçant la nomination de...

- Hum, soit ! Nous aviserons plus tard, coupa sèchement la directrice du Service à la clientèle.

M. Legendre, faisant face à la porte coulissante, poussa un «ah!» de satisfaction. L'ancien collaborateur de Georges-Étienne Lefort perdit son

expression maussade et releva la tête. La directrice, oubliant ses inquiétudes, poussa résolument le secrétaire du Conseil. Une voiture venait d'arriver à la hauteur de la terrasse, en face de l'immeuble.

- Fausse alerte ! déclara Montour.

En effet, trois hommes de forte carrure, vêtus d'austères imperméables noirs, sortirent de la voiture, inspectèrent les alentours et se placèrent en faction sur le trottoir. L'agent de sécurité de l'édifice, un sexagénaire près de la retraite, à la bonhomie naïve et perplexe, alla à leur rencontre.

- Ce sont les gardes du corps du ministre, dit Zaza, retenant un fou rire. Elle ajusta la monture de ses lunettes qui glissait sur son nez.

Décus, les membres du Comité de réception gesticulèrent un brin ; intérieurement, tous sentirent un courant électrique chatouiller leurs nerfs. Le ministre n'allait certainement plus tarder à arriver. M. Legendre s'évertua à reprendre la place tant convoitée. Fouquereau retomba dans sa morosité. Montour porta de nouveau son walkie-talkie à l'oreille et partit se démener ailleurs.

- Vous disiez ? reprit nonchalamment la directrice, s'adressant à Zaza.

Cette dernière n'eut pas le temps de reprendre ses explications sur la presse. Une seconde voiture, une limousine, s'immobilisa devant l'im-

meuble. Les membres du Comité reconnurent le futur président-directeur général.

- V'là le grand Jules !, lança Fouquereau sur un ton méprisant.

M. Legendre donna abruptement l'ordre à Zaza de monter avertir les membres du Conseil que Georges-Étienne Lefort venait d'arriver.

Sans manifester aucune humeur, la responsable des relations publiques quitta le hall dans les frous-frous de sa robe en taffetas, et s'engouffra dans un ascenseur. Le secrétaire du Conseil oublia la place qu'il occupait et se dirigea vers la porte d'entrée. La directrice du Service à la clientèle sourit et, soucieuse, scruta la limousine de Georges-Étienne Lefort. L'ex-acolyte du grand Jules croisa son regard. Puis, tous deux se dévisagèrent longuement, d'un air à la fois complice et suspicieux. Devina-t-il quelque pensée secrète ? Curieusement, l'ex-adjoint dodelina de la tête. Oubliant la place pour laquelle elle luttait âprement avec le secrétaire du Conseil, la directrice décampa sur-le-champ du hall.

Fouquereau resta seul au milieu de la place, pensif et tourmenté.

III

Une bourrasque, dispersant les odeurs de la ville, souleva la cravate indigo de Georges-Étienne Lefort. Il boutonna son veston et, sans perdre un instant, droit, le torse bombé, marcha résolument vers l'immeuble. Il goûtait à l'avance l'effet que son arrivée ne manquerait pas de provoquer.

Certes, son élection à la tête de la prestigieuse société commerciale était depuis longtemps un secret de polichinelle. Toutefois, Georges-Étienne Lefort prisait trop les solennités pour ne pas apprécier à leur juste valeur, non seulement la proclamation officielle de sa nomination, mais pareillement les félicitations des employés de la maison. Les flatteurs, auxquels la reptation courbe l'esprit autant que l'échine, se feraient un devoir de devancer la communication publique de son élévation aux plus hautes fonctions de la maison en se vauvrant dans des compliments intentionnellement exagérés.

Bien que ces futilités fussent l'objet d'un orgueil déplacé, elles lui rappelaient des sentiments depuis longtemps oubliés : ceux ressentis dans l'enfance lors de la distribution des prix à la fin d'une année scolaire, par exemple. Georges-Étienne Lefort se revoyait gravissant les marches menant sur la scène de la grande salle de l'école paroissiale ; il entendait les applaudissements de ses parents. Un génie !

Quelques enjambées lui permirent de traverser la terrasse, recouverte de pavés rouges en forme de trèfle et décorée d'arbustes plantés dans des bacs. Des pigeons picoraient dans un bassin sans eau dont on avait fermé les gicleurs vu la saison. Un va-et-vient permanent ouvrait et refermait les portes de la tour de verre. Des hommes d'affaires compulsaient, tout en marchant d'un pas pressé, les cotes en bourse ; la plupart, guindés dans un complet trois-pièces, trimbalaien une mallette porte-documents. Des clients de la société se dépêchaient pour arriver avant la fermeture des bureaux. Il reconnut, pour avoir été jusqu'à ce jour le directeur du Service des affaires matérielles et financières de la maison, quelques attachés com-

merciaux d'ambassades, des représentants de firmes toujours impeccables dans leur costume gris mais souvent louches et retors, des investisseurs locaux et des fournisseurs étrangers.

A peine eut-il mis les pieds dans l'allée principale, bordée de chaque côté par une plate-bande et un massif de fleurs fanées, que plusieurs visages rivalisèrent de contorsions : les cajoleurs affichèrent un sourire artificiel ; les lèche-cul, retenus par la distance hiérarchique mais mus par des considérations intéressées, interrompirent leur marche, inclinèrent la tête et tendirent vers lui une figure obséquieuse ; seuls les plus proches dans la hiérarchie de la société allèrent lui serrer vigoureusement et solennellement la main.

Georges-Étienne Lefort n'en fut guère étonné. Il était convaincu que les hommes en général n'ont pas de plus doux réconfort à l'insécurité qui les tenaille que la soumission librement consentie à celui qu'ils estiment être leur supérieur. Assumer la liberté des faibles relevait d'une grandeur d'âme peu commune. La bassesse, ordinairement, vient des envieux ou des lâches qui, conscients de leur infériorité, rechignent à s'en contenter. Cette situation découlait d'un ordre naturel, immuable. Il fallait être sot pour ne pas l'admettre.

En tant que futur président-directeur général, Georges-Étienne Lefort salua familièrement l'attaché commercial de F., un homme infatué de sa personne, au visage carré, au nez camard, à la moustache en forme de barrette, portant un gros noeud papillon sous le menton qui lui donnait un air de paltoquet. Puis il éclata d'un rire sonore à une remarque glissée à

son oreille par le chef de l'entretien ménager qui sortait au même instant de l'édifice. L'agent de sécurité n'eut droit qu'à un regard indifférent. Il était passé maître dans l'art de gratifier les personnes selon leur rang. Pourtant, il était capable d'identifier chacun par ses nom et prénom, de se rappeler quelque menu détail biographique susceptible de lui servir pour s'attacher, quand l'occasion s'en présentait, les services d'un collègue. Cette habileté, compte tenu du nombre croissant de personnes qu'employait ou avec qui faisait affaire B.G.B.C. - société fermement établie avec sa tour de trente étages et ses différentes antennes commerciales à travers le monde - doit être considérée comme un exploit.

Auguste, la main droite sur le coeur, Georges-Étienne Lefort passa la porte coulissante de l'entrée et s'entretint à voix basse avec M. Legendre venu l'accueillir. Quatre gigantesques colonnes en ciment supportaient le haut plafond. Sur un mur, les portraits en pied des anciens présidents-directeurs généraux surveillaient les allées et venues fébriles du personnel et des clients. Occupé par la conversation nerveuse du secrétaire du Conseil, «grand Jules» vit son ex-adjoint au Service des affaires matérielles et financières, tout fin seul au milieu du hall. Il se complut à le saluer distraitemment. Ce dernier éprouva un vif ressentiment. Vexé par l'homme qui allait être chapeauté du titre suprême dans la maison, Fouquereau quitta rapidement les lieux et se perdit dans la foule des employés.

- Monsieur Lefort... Que dis-je ! Monsieur le Président-directeur général, permettez-moi de vous rappeler que les honorables membres du Conseil languissent dans l'impatience de votre arrivée, glissa M. Legendre.

Passé le standard, un magasin de journaux et de tabac, une vaste cafétéria et une salle de cirage faisaient face aux trois ascenseurs menant aux étages supérieurs. La maison B.G.B.C. abritait en sous-sol, outre les locaux de l'entretien ménager et de la réception des marchandises, quelques boutiques supplémentaires ; un corridor souterrain la reliait à d'autres immeubles du même genre, ainsi qu'au réseau métropolitain. Un deuxième et un troisième sous-sol servaient de parking aux voitures des employés, des clients et des visiteurs de la maison. Georges-Étienne Lefort considéra avec ravissement le hall d'entrée décoré de gros bouquets d'oeillets, placés dans des corbeilles accrochées aux piliers par le chef de l'entretien ménager. Une telle délicatesse lui fit grand plaisir. «Le pouvoir a quelque chose de féminin», pensa-t-il, sans trop savoir pourquoi une idée pareille lui traversait l'esprit, peu enclin qu'il était à porter sur les êtres ou les choses des sentences philosophiques d'une nature si intuitive. Absorbé, il répondit distraitemment :

- Monsieur le Secrétaire, nous comptons nous y rendre dès que nous aurons pu nous libérer des soucis de nos anciennes obligations qui, aujourd'hui encore, réclament plus de diligence que vous ne pouvez le deviner..

Ce langage ampoulé seyait, croyait-il, aux fonctions nouvelles dont il aurait la charge dans moins d'une heure. Quant au reste, il mentait sans vergogne. Voilà plusieurs semaines que, sûr de son indubitable nomination, il avait mis ses affaires en ordre, sinon entre les mains de son subalterne. De fait, il tenait à passer à son bureau, un peu par coquetterie, surtout pour le plaisir exquis de laisser se morfondre messieurs les action-

naires de la société. Il tenait la ponctualité comme un signe de servilité. L'absence de cette vertu était chez un inférieur une carence rédhibitoire mais chez un supérieur une qualité nécessaire à l'exercice de l'autorité.

- Bon, bon... faites comme il vous plaira, s'empressa d'acquiescer M. Legendre trotinant aux côtés de son futur patron - inquiet seulement de devoir faire patienter indûment les «honorables» membres du Conseil.

Georges-Étienne Lefort salua encore quelques personnes et serra pas moins une dizaine de mains tendues prestement au-devant de lui. Quoiqu'il savourât vraiment ces marques de respect, il eut contre toute attente un haut-le-cœur soudain, mais heureusement passager. Le malaise, estompé, le laissa d'autant plus perplexe qu'il fut accompagné d'une indigne angoisse. Il n'eut guère le temps d'y songer ; d'autres mains étreignaient déjà vigoureusement les siennes :

- Monsieur le Président !

- Monsieur le Président-directeur général !!

- Monsieur le futur...

- Mon cher Pré-si-dent !

Les exclamations étourdissaient encore son esprit, lorsque, au moment d'arriver devant les portes d'ascenseurs, un fâcheux incident se produisit.

IV

Les néons du cabinet de toilette contigu au hall éclairaient crûment les traits de son visage. Quoique jeune et fort jolie, Ève des Trois Maisons portait sur sa figure la vigilance soupçonneuse des femmes que la peur de vieillir rend méticuleuses des moindres détails concernant leur apparence physique. Elle retoucha son maquillage, remplaça quelques mèches de sa chevelure blonde, soyeuse et chatoyante, et passa un doigt expérimenté sur ses longs cils courbés. Ses yeux louchèrent vers la porte. Le loquet était bien enclenché. «Idiote ! pensa-t-elle». Comme si elle avait pu s'enfermer dans le cabinet sans en interdire le seuil... Sans plus tarder, elle dégrafa son tailleur. Un parfum sensuel et magique émanait de son corsage. Ses seins gardaient leur fermeté de jeunesse. Elle sentit la caresse du ventilateur au plafond sur sa peau mate, régulièrement revitalisée aux antirides. Des souvenirs de mains d'homme passèrent entre le miroir et elle.

Sa figure se rembrunit. Elle avait une silhouette de mannequin. Le soleil, la plage, les séjours prolongés au bord de la mer, les joies sauvages du désir viril, l'oeil envoûté du photographe, tout ce qu'elle avait obstinément repoussé au profit d'une carrière dans l'administration lui revenait subrepticement à l'esprit. Les offres, nombreuses et répétées, avaient toutes été dédaignées avec cet empressement de la jeunesse à éloigner la facilité, à moins que ce n'ait été sous l'influence des idées à la mode qu'elle s'était embarquée dans cette galère. «Sans parler du reste !», pensa-t-elle. Elle avait, également au profit de sa carrière, refusé de nombreux prétendants qui, si elle avait voulu, auraient déposé leur vie à ses pieds, lui auraient offert des fleurs luxueuses, des coeurs en bonbon et des présents en-

rubannés de soie. Il est vrai que sa personnalité frondeuse et dotée d'une grande volonté l'avait grandement inclinée vers un emploi plein de défis pour une femme intelligente. Une qualité sommeillait en elle comme une disposition héréditaire de l'organisme n'attendant que l'occasion de se manifester : l'audace. Mais les défis qu'elle avait eus à relever s'étaient révélés tout autres qu'elle ne les imaginait. Les livres, les revues qu'elle lisait lui avaient laissé croire qu'elle buterait contre un monde d'hommes assoiffés de pouvoir, imbus de leur supériorité et, surtout, foncièrement misogynes. Toutes ces tares existaient mais leur intensité variait. Pour être plus exact, elles croissaient paradoxalement en force à mesure qu'on descendait dans la hiérarchie administrative... Ainsi, une sorte de «droit de cuissage», version moderne, sévissait dans les bureaux des étages inférieurs, droit qui s'exerçait sur les recrues de la société - la chair fraîche - et dont les chefs de bureau, de même que leurs complices et parfois un supérieur hiérarchique, faisaient un joyeux usage. Au moindre refus, ils écrivaient un rapport désavantageux sur la personne rebelle qui voyait ses chances de promotion diminuées par une notation mensongère et hypocrite, quand elle n'était pas tout simplement licenciée. Toutefois, Ève des Trois Maisons se félicitait de n'avoir pas subi cette humiliation. Sa force de caractère l'avait, au mépris des représailles, préservée de cette débauche licenciée à laquelle se livraient impunément les coquins, seigneurs et valets d'un autre âge. Audacieuse, ses coups de tête répétés contre le mur du pouvoir avaient creusé un petit trou par lequel elle s'était habilement faufilée. Oui, seule son intrépidité expliquait son ascension. Heureusement, ce droit perdait aujourd'hui de sa vigueur et lorsqu'un chefaillon s'avisait de poursuivre de ses assiduités une innocente, il arrivait fréquemment que la Direction, instruite du chantage, châtiât sévèrement le coupable. Il

est vrai qu'elle était un peu responsable de ce changement d'attitude de l'administration. Cependant, les femmes constituant le gros de la troupe des employés de B.G.B.C., c'est avec elles qu'elle avait éprouvé les plus grandes difficultés. Elle avait fait cette découverte bouleversante que le pire ennemi d'une femme pouvait être une autre femme. Il lui avait été difficile d'éviter les chausse-trappes de la jalousie s'escrimant sur des détails insignifiants : le style d'un vêtement ou d'une chaussure, l'odeur d'un parfum... Des mesquineries, les unes plus surprenantes que les autres, naissaient entre deux lavabos, émigraient dans une salle de repos, voyageaient dans les ascenseurs avec la légèreté aveugle de la médisance. L'attentat à la réputation était le crime le plus fréquent et le moins puni. Ce que des femmes pouvaient raconter sur d'autres femmes composait un dédale où il était aussi facile de s'embrouiller qu'il était facile de se perdre dans les couloirs de la tour de verre. Par contre, à sa grande surprise, son travail avait progressivement récolté, sinon l'estime, du moins le respect de ses confrères dès qu'elle s'était élevée dans la hiérarchie de la compagnie d'import-export. Les sous-entendus découlant tout naturellement de sa féminité sensuelle lui étaient glissés dessus comme l'eau sur le dos d'un canard. La raison en était simple : ils passaient tellement à côté de sa nature profonde que, pour risibles qu'ils fussent, elle en retirait plus de vanité que de raisons de s'en offusquer. Puis, ces spéculations étaient si fantasmagoriques qu'elles la nimbaient de mystères et d'interdits. «Les hommes gardent d'autant plus leur distance qu'ils soupçonnent chez une femme des vices secrets», se disait-elle. La peur d'être confrontés à un monde dont ils redoutent soit les excès, soit le miroir qu'il leur tendrait, les enjoint à la prudence. Quelle différence avec l'univers des secrétaires et des chefs de bureau ! Leur méchanceté tenait-elle à l'éducation, à l'instruc-

tion ? Peut-être... Une chose est sûre : cette propension des femmes à introduire la vie privée dans la vie publique, par des bagatelles toutes plus frivoles les unes que les autres, la déroutait et l'exacerbait à la fois.

Ève des Trois Maisons reboutonna lentement son veston. Elle eut un sourire laconique à l'intention de son image dans le miroir.

- L'effrontée ! murmura-t-elle.

Puis ses lèvres grimacèrent. Elle détestait Zaza. Elle avait horreur de son insolence, surtout que cette fourbe montait sur ses ergots malgré l'incompétence dont elle faisait preuve fréquemment. Si Zaza avait pu conserver son poste, c'était grâce à la politique de féminisation sanctionnée par la Direction, soucieuse non seulement de faire une place aux femmes mais de se concilier les faveurs de groupes de pression fort écoutés du gouvernement.

Ce ton ! Il frisait l'insubordination. L'hypocrite ne ratait jamais une occasion de se faire valoir. Elle lui aurait cloué le bec plus d'une fois. Seulement, elle s'efforçait toujours de paraître compréhensive, disponible et, surtout, soucieuse de l'opinion des collaborateurs que la Direction mettait sous sa responsabilité. Bref, elle s'exerçait à haïr sans que ce sentiment soit un obstacle à un travail fondé sur la coopération et le «partenariat», lui avait-on enseigné à l'université. Le reproche le plus mortifiant qu'Ève des Trois Maisons se fût jamais permis de prononcer était : «Hum, soit ! Nous aviserons plus tard !» D'ailleurs, c'est ce qu'elle dit en s'adressant au miroir.

La directrice du Service à la clientèle consulta sa montre. Maintenant que le secrétaire du Conseil était occupé avec le grand Jules, que le chef de l'entretien ménager veillait au bon déroulement des activités reliées à la nomination de ce dernier, que la responsable des relations publiques avait été par un artifice habilement éloignée, la place était libre dans le hall d'entrée. Elle eut une pensée pour Fouquereau. «Qui sait ce qu'il mijote !» se dit-elle. Une moue singulière se dessina sur ses lèvres. Oui, elle appréhendait un esclandre. À moins qu'elle ne le souhaitât !

Assurément, la présidence de Georges-Étienne Lefort pouvait la servir. Du moins, sa nomination était-elle en l'occurrence le résultat d'une sage politique. Sans oublier qu'entre elle et lui... Elle repoussa fortement cette idée. Ève des Trois Maisons avait cette prudence qu'elle imputait aux hommes. La puissance despotique autant que la vigueur de cet arriviste, malgré son âge mûr, constituait, à long terme, un obstacle. Par contre, le choix par l'administration de son ex-adjoint - elle n'ignorait pas elle aussi qu'il avait été sur les rangs - se serait rapidement révélé une erreur qui l'aurait tôt ou tard amenée sur le devant de la scène. Évidemment, le grand Jules au pouvoir, elle devrait rester des années sur une banquette arrière. À moins que... Bah ! De toute façon, valait-il la peine de dépenser autant d'énergie pour arriver au sommet ? « On n'est pas plus près des étoiles, pensa-t-elle, mais on les voit tellement mieux !» Elle ne pouvait pas le nier : elle avait le goût du pouvoir... C'était un fantasme, une obsession, peut-être une raison de vivre !

Ève des Trois Maisons interrompit ses réflexions. Il était temps pour elle de retourner faire le guet dans le hall. Auparavant, elle devait faire un

saut à son bureau. Était-ce dû à son intrépidité ou à son aplomb, à sa hardiesse ou à son culot ? elle avait la ferme intention de trouver le moyen d'y amener le ministre et le grand Jules, après le vin d'honneur, sous prétexte qu'il ne leur déplairait pas de se détendre et de se sustenter en toute intimité. Or, cette gourde de Zaza avait commandé des gâteries à un traiteur en oubliant de louer de la vaisselle qui fût digne du rang des convives. «Des assiettes en plastique ! Ma foi, elle le fait exprès...» Mieux valait pour cette teigne qu'elle se débrouillât pour dénicher de la vaisselle de qualité, sinon... Une heure plus tôt, elle avait laissé planer une menace à peine voilée. «Allons dépêchons !» En effet, Monsieur le Ministre n'allait pas tarder à arriver.

V

Fouquereau, après avoir vagabondé sans raison sur les dalles du hall et être entré un moment dans la cabine de l'ascenseur central, était revenu sur ses pas, déterminé à accoster l'homme du jour. Il avait un visage sombre, rancunier, presque méchant. Nerveux, se frayant un chemin en jouant du coude, bousculant M. Legendre qui faillit, sous l'assaut, se retrouver par terre, il se planta droit devant le grand Jules, posa en tragédien et lui débita d'un seul trait :

- Il est écrit : «Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé...»

Incapable de garder la maîtrise de sa voix chevrotante, Fouquereau se tut aussitôt, l'inspiration lui ayant de toute manière fait inopinément dé-

faut après sa courte tirade. Une rougeur traîtresse colora les joues de l'infortuné, accusant autant sa honte que sa colère.

- Je veux dire... ajouta-t-il, embrouillé, choqué presque de sa propre outrance, écarquillant les yeux, tâchant de se composer une mine mi-frondeuse, mi-blagieuse, ne seront élevés que ceux qui le méritent, hein ? Oh, oh ! En ce qui me regarde...

Un gloussement s'éleva sous le plafond du hall. Quelques-uns s'esclaffèrent. Fouquereau souriait grossièrement, la figure cramoisie, conscient que son tempérament bouillant l'avait entraîné à une extravagance de trop. Il ne savait plus comment se dépêtrer du borborygme où il venait de s'enfoncer. «Que le Diable me vienne en aide !» se dit-il intérieurement.

- Espèce de malappris, de mal embouché ! vociféra, scandalisé et outré, M. Legendre perdant la maîtrise de son vocabulaire. Vous aurez à vous expliquer de votre conduite... Rustre !

Mais voilà : le Diable n'est jamais aussi loin qu'on le croit et il n'a jamais de comptes à rendre à qui que ce soit. D'ailleurs, le Diable ignore qu'il est le Diable et c'est la raison pour laquelle il est le démon. La foule, de plus en plus dense, formait une masse concentrique et remuante. Georges-Étienne Lefort ressentit à nouveau un malaise. Il étouffait dans la cohue. La pression de la multitude dérangeait ses viscères. Quelques borborygmes péniblement réprimés poussaient sur les parois de son abdomen...

Les gens ordinaires se font de leurs dirigeants ou de leurs supérieurs une image tronquée. Ils oublient facilement ou ignorent que ceux-ci sont affligés comme toute des mêmes vicissitudes physiques qu'eux. Cet alvéole immatériel dont les gens entourent leur existence est indispensable tout autant à l'exercice du pouvoir qu'à la légitimité au nom de laquelle il est exercé. Un médecin malade entache de doute son art de guérisseur. Un magistrat à la conscience tourmentée peut difficilement tenir en balance le droit et la justice. Un dirigeant que ses tripes trahissent redevient un homme comme les autres : faible ou du moins faillible ! Les êtres humains ayant, avant tout, peur d'eux-mêmes - ce pourquoi le pire des potentats est encore ce qui les effraie le moins -, leur égal devient paradoxalement dangereux et méprisable.

Ce que l'orgueil de Georges-Étienne Lefort redoutait le plus arriva. Son front se trempa de sueur. Ses poumons cherchèrent de l'oxygène. Au même moment, d'affreux gaz s'échappèrent en pétaradant de son malheureux ventre !

Un lourd silence se répandit dans presque tout le hall. Une odeur d'autant plus infecte qu'elle était trop humaine empuantit l'atmosphère, causant un tort considérable à sa future présidence.

Fouquereau exultait. Sa rougeur émigra sur le front du futur président-directeur général. Grand Jules, stupéfié par l'apostrophe de son ex-adjoint, décontenancé par la trahison de ses viscères, écarlate de gêne, balbutia d'abord quelques mots inaudibles. Puis, il finit par articuler correctement et remercia Fouquereau pour cet avertissement - il essaya l'ironie -

si... judicieux ! De plus en plus indisposé par l'odeur dont il était responsable - au point de presque se reprocher d'avoir provoqué cet esclandre - Georges-Étienne Lefort veilla à garder la tête haute, ce qui eut pour effet d'accroître son embarras. Ensuite, son regard d'airain laissa planer sur son ex-adjoint une menace. Enfin, M. Legendre en rogne sur ses talons, il se dirigea en toute hâte vers l'ascenseur central dont la porte, au même instant, s'ouvrait sur le hall.

Pressé de toutes parts, Georges-Étienne Lefort rata l'effet des indécrottes de son organisme et des paroles de son ancien collaborateur sur les témoins de la scène. Plusieurs souriaient malicieusement...

- Que s'est-il passé ? demanda en aparté Ève des Trois Maisons.

La jeune et jolie directrice eut juste le temps de sauter dans l'ascenseur avant que la porte ne se refermât sur elle.

VI

La tour possédait quatre ascenseurs. Trois de ces appareils étaient réservés au transport des employés de la maison et un quatrième, un monte-charge invisible du hall, était affecté à la manutention des marchandises. Les trois ascenseurs principaux conduisaient aux étages. Celui de droite permettait d'accéder aux dix premiers ; celui de gauche montait sans s'arrêter au onzième, puis parcourait les étages suivants jusqu'au vingtième ; enfin, l'ascenseur central grimpait directement au vingt et unième, puis poursuivait son ascension vers le dernier étage où logeaient

la Salle du Conseil, les bureaux du président-directeur général et du secrétariat de direction. Peu d'employés avaient eu accès au trentième étage. Ceux qui s'y rendaient occupaient habituellement un haut poste de responsabilité dans la maison. Georges-Étienne Lefort pensait que l'on pouvait diviser le personnel de la société en trois catégories : la première regroupait les employés qui mangeaient toujours à la cafétéria, ceux-ci prenaient l'ascenseur de droite ; dans la seconde, il classait leurs commensaux occasionnels, ceux-là montaient toujours ou presque dans l'appareil de gauche ; évidemment, la dernière catégorie, composée principalement des cadres, ne mettait jamais les pieds dans la cafétéria et s'élevait paisiblement dans les entrailles de la tour de verre par l'ascenseur central. Sa théorie avait la rigueur des choses qui s'obstinent à se conformer au jugement que l'on porte sur elles. Autant dire qu'elle était le parfait reflet de la réalité. Ces habitudes ou ces conventions tacites étaient bien ancrées dans l'esprit du personnel ou des familiers de la maison. Quant au monte-charge, crasseux, inconfortable, contrevenant aux normes de sécurité, il desservait les vingt et un premiers étages, sans doute à cause de l'emploi qu'en avaient fait jadis les anciens propriétaires de la tour de verre. Or, peu de gens savaient que ce monte-charge possédait sa propre génératrice. Advenant une défectuosité technique ou autre immobilisant les trois ascenseurs de la maison, personne ou presque n'aurait songé à l'employer pour aller sur les étages ; en cas d'urgence, un escalier de service, attenant au magasin de journaux, représentait la seule solution de rechange, ce qui en faisait une artère vitale, l'unique lien direct entre le troisième sous-sol et le trentième étage de la tour de verre.

Le voyage de Georges-Étienne Lefort jusqu'au vingt et unième étage

fut très agréable. Des mains nombreuses serrèrent les siennes, ce qui mit un baume sur son amour-propre plutôt éraflé. Des cadres de la société tentèrent vainement de soutirer à M. Legendre quelques confidences au sujet de la décision prise par ses «honorables» membres.

- Allons, Monsieur le Secrétaire ! Accordez-nous la primeur, supplia l'un d'entre eux.

- Vous savez mieux que nous que les secrets les mieux gardés sont ceux que tout le monde connaît ! ajouta un loustic.

Mais M. Legendre ne souffla mot par respect pour les principaux actionnaires de B.G.B.C.. Evidemment, tous ne voyaient là qu'une formalité et, sans attendre la notification définitive, s'empressaient de féliciter Georges-Étienne Lefort, sans oublier de lui adresser les souhaits d'usage ou les remarques habituelles :

- Sincèrement, je tiens à vous assurer de mon entière collaboration ! dit un cadre dont la réputation de comploteur était proverbiale.

- Vous êtes l'homme qu'il nous faut, enchaîna un autre qui n'en pensait pas moins que sa personne aurait bien mieux figuré à la tête de la société.

- Bonne chance et bon succès ! dit un troisième qui passait pour porter malheur. Puisqu'ils avaient devant eux le futur patron de la maison, certains ne se gênèrent pas pour aborder de plein front certains litiges lais-

sés sans solution par la direction antérieure. Ils voulaient jauger dans l'intimité de la cabine - sans cesser de sourire et de parler sur un ton badin - l'intelligence sur ces questions du nouveau président.

- Quelle attitude la société compte-t-elle adopter face au Ministère des finances et du Commerce extérieur ?

- Il semble que le Ministère ait tempéré ses ardeurs à notre endroit, ne croyez-vous pas ?

- Messieurs, répondit Georges-Étienne Lefort, en affaires comme en politique, les ententes reposent sur des intérêts communs. Le reste relève de la moralité publique et nous n'avons pas à nous en soucier.

Le passage au Service des affaires matérielles et financières du grand Jules en avait secoué plus d'un. Personne n'ignorait que, aussitôt en fonction, il se ferait un devoir d'octroyer, en guise de récompenses, des sinécures grassement rétribuées à ceux dont la fidélité lui permettait de gravir l'ultime échelon. La directrice du Service à la clientèle en profita pour signaler à Georges-Étienne Lefort :

- Ne serait-il pas souhaitable qu'un plus grand nombre de femmes parviennent dorénavant à des postes de responsabilité ?

Ève des Trois Maisons défendait surtout sa propre cause puisqu'elle convoitait un siège au Conseil d'administration... Ses collègues opinèrent du chef. Les secrétaires présentes se consultèrent du coin de l'oeil : on se

méfiait d'elle, soupçonnant qu'elle devait parfois faire un usage déloyal de ses charmes. Georges-Étienne Lefort, délaissant son masque de glace, lui sourit avec affabilité.

- Votre suggestion, Madame, mérite d'être prise en considération !

Il connaissait les ambitions de cette jeune femme ; peut-être parce qu'elle lui plaisait bien, une idée lui vint à l'esprit mais il la repoussa rapidement.

Une certaine inquiétude perça sous la jovialité générale. Un cadre sous-entendit qu'il y aurait quelque risque pour un nouveau président-directeur général à mettre ses oeufs dans le même panier, sous peine d'indisposer des personnalités de la maison dont la situation pourrait être injustement menacée.

- On a déjà vu des personnes que le fait d'être «tassées» rendait... vous comprenez ce que je veux dire ?

Georges-Étienne Lefort s'empressa de le rassurer :

- Monsieur, n'ayez crainte. La société d'import-export B.G.B.C., prononça-t-il solennellement, connaît présentement un tel succès sur les marchés qu'il serait inopportun pour le prochain président-directeur général de changer une équipe gagnante alors que les affaires vont rondement.

En vérité, Georges-Étienne Lefort se réservait la possibilité d'entraîner dans son sillage quelques fidèles, mais il était dans son intention d'en éloigner ou d'en décevoir suffisamment pour qu'on lui reprochât plutôt son conservatisme ou son manque de gratitude. Jusqu'à présent, sa politique avait été la suivante : à chaque marche qu'il gravissait, il amenait avec lui non pas ses proches collaborateurs mais leurs subalternes les plus qualifiés. Ces derniers, ravis d'être ainsi préférés, lui vouaient immanquablement une indéfectible loyauté, jusqu'au jour où, Georges-Étienne Lefort gravissant un échelon de plus, ils devenaient à leur tour les victimes naïves de son procédé et cédaient la place dans ses faveurs à des subordonnés piaffant d'impatience.

Les passagers de l'ascenseur central parvinrent au vingt et unième étage dans la bonne humeur. Ève des Trois Maisons quitta la cabine, sans manquer de lancer au grand Jules un clin d'oeil complice qui en tracassa plus d'un. La porte refermée, les hommes ne se gênèrent pas, malgré les oreilles désapprobatrices de quelques agentes administratives, d'émettre des remarques particulièrement salées concernant sa tenue, commentaires dont le récit serait inutile, irrespectueux et complaisant. Georges-Étienne Lefort resta coi, de même que M. Legendre qui regardait à tout instant sa montre, inquiet de ce que le moindre retard à l'horaire n'indisposât les éminents actionnaires de la société. La plupart, préoccupés par leurs propres affaires, rivaient leurs yeux sur la rangée de numéros, captifs sous des rondelles en plastique transparent, au-dessus de la porte. Au vingt-deuxième étage, l'ascenseur se vida de moitié.

A partir de l'étage suivant, la porte s'ouvrait sur des couloirs recou-

verts d'une moquette à poils longs qui contrastait avec la moquette vulgaire à poils courts des étages précédents. Un peu plus haut, il ne resta dans la cabine que Georges-Étienne Lefort, M. Legendre et deux représentants de firmes que la présence du grand Jules excitait beaucoup. De vastes bureaux apparaissaient - séparés par de grands panneaux coulissants vitrés et encadrés de métal, recouverts de bois blond, réfléchis par des panneaux de miroir dont certains, implantés obliquement, repoussaient les limites du décor comme la société repoussait les limites du succès, meublés de tables de travail en marbre noir et de confortables fauteuils en cuir - ; de spacieuses salles de réunion, aux murs revêtus d'aluminium anodisé, et brillamment éclairées par des lampes à halogène impressionnaient vivement les visiteurs.

Georges-Étienne Lefort comptait toujours faire un saut à son bureau, situé au vingt-cinquième étage. Sa secrétaire devait l'attendre, son bloc-notes en main débordant d'appels téléphoniques à rendre. Quelle extraordinaire journée ce serait ! Il lui faudrait bientôt s'entretenir avec les principaux partenaires de la société dispersés sur les cinq continents. Les contraintes du pouvoir seraient adoucies par le plaisir des voyages d'affaires et des entretiens privés avec les plus hauts responsables des ministères nationaux du commerce extérieur. La société influençant subtilement les décisions politiques de maints pays, il trouverait audience auprès des dirigeants les plus importants. De cette façon, et conformément à sa personnalité, le destin du monde serait, pour une part, son oeuvre. Rien que d'y penser, la tête lui tournait.

Vingt-cinquième étage. Georges-Étienne Lefort, désinvolte, ayant re-

trouvé tous ses moyens, mit les mains dans les poches de son pantalon. Un sentiment voluptueux se répandit dans ses membres. Son maintien décontracté déconcerta M. Legendre, impressionné par une telle maîtrise de soi après ce qui venait de se passer dans le hall. Grand Jules n'avait en ce moment qu'une souveraine indifférence quant au sort des membres de son espèce ; il n'accordait aucun poids à leur existence. C'était un paradoxe que le pouvoir soit, de toutes les relations qu'ont les hommes entre eux, la relation la plus concrète qui puisse exister pour ceux qui le subissent et la plus abstraite pour ceux qui l'imposent. «Vertige des sommets !», pensa-t-il. Un étrange bien-être engourdisait ses membres au point qu'il ne put, pendant un court laps de temps, faire un pas alors que la porte de l'ascenseur central s'ouvrait sur l'étage où logeait son bureau. Excédé par ce peu d'empressement, M. Legendre le poussa presque dans le couloir, ce qui lui valut un regard cinglant.

L'ascenseur continua sa route vers le sommet de la tour de verre où siégeaient patiemment les membres du Conseil. Sitôt dans le corridor, Georges-Étienne Lefort retrouva ses facultés, d'autant plus que le sentiment d'euphorie éprouvé préalablement fut suivi d'un serrement au coeur s'irradiant dans son dos. Décidément, l'ambivalence des états physiques que lui procurait sa nomination présageait une journée pour le moins éreintante.

Sa secrétaire, élégamment vêtue d'une veste à basques et d'une jupe en crêpe de laine noir, vint à sa rencontre et lui débita comme prévu une liste impressionnante d'appels téléphoniques à rendre :

- ... évidemment, dès que Monsieur le Président- directeur général aura quelques minutes à lui ! dit-elle d'une voix exagérément révérencieuse, tout en tirant sur sa jupe.

Quelques invitations à dîner - des sollicitations à peine déguisées qu'il est impossible d'ignorer - monopolisaient déjà ses prochaines soirées. En eût-il été différemment que Georges-Étienne Lefort aurait immédiatement envisagé la possibilité d'un complot, d'une rébellion ou d'une désapprobation, provenant de hautes sphères, à l'endroit de sa nomination. Heureusement, le scénario restait classique. Il jeta un regard rapide sur le bloc-notes de sa secrétaire, suffisamment pour juger de l'importance des discussions d'affaires qu'il aurait lors de ces dîners. Quoi qu'il en soit, il ne disposerait plus de son temps à l'avenir. Il allait lui être dûment compté - ou plutôt retranché. C'était dans l'ordre des choses : un dirigeant donne de son temps ! Du reste, c'est à peu près tout ce qu'il donne, concédait même Georges-Étienne Lefort. Indépendamment des qualités personnelles, le pouvoir revient à ceux qui ont le secret d'avoir plus de temps que le commun des mortels.

Feignant quelque obscure préoccupation, «monsieur le futur président-directeur général» quitta sa secrétaire et alla se claquemurer dans son bureau, une grande pièce de travail où ses effets attendaient dans des boîtes en carton leur déménagement au sommet de la tour de verre.

VII

«Le diable d'homme ! Que peut-il bien faire là ?» pensa Montour en

apercevant Fouquereau en train d'inspecter, à travers une grille de fer, le fond de la cage oblongue de l'ascenseur central, au premier sous-sol de la tour de verre.

Le premier sous-sol servait principalement d'entrepôt, de salle des machines et d'atelier pour le Service de l'entretien. Sous le plafond, un lacs de tuyaux alimentait le bâtiment en eau. S'infiltrant à travers le plancher, une odeur d'essence brûlée montait des deuxième et troisième sous-sols où les voitures étaient garées. Des caisses de toutes sortes étaient empilées rigoureusement sur des palettes de bois. Des engins de manutention - un chariot à plateau, un ascenseur à bras, un autre à fourche - stationnaient sur le ciment comme des esclaves au repos. Le long d'un mur dégagé, un large établi servait d'atelier de réparation ; des outils, des articles de plomberie, des accessoires électriques gisaient dans un fouillis indescriptible. À côté, des appareils électroménagers, des seaux de divers volumes, des serpillières encombraient la place. Sur une table à l'écart, du café fumait sur un réchaud flanqué d'un jeu de jaquet abandonné et d'un téléphone taché par des traces de doigts. Près de la cage oblongue, la porte du tableau de distribution électrique de l'édifice était ouverte.

Fouquereau semblait ravi... Sa présence au premier sous-sol étonnait grandement le chef de l'entretien ménager. Montour ignorait l'altercation ayant eu lieu peu après son départ du hall d'entrée.

- Vous n'êtes pas dans le hall ? lui demanda-t-il.

Le «diable d'homme» le dévisagea sans vergogne. Un éclair brilla

dans ses yeux.

- Je n'ai pas le don d'ubiquité, du moins... pas encore ! répondit Fouquereau avec une lenteur exagérée.

Sa stupidité aidant, Montour en oublia sa surprise. L'ex-adjoint tint néanmoins à justifier sa présence :

- J'ai cru percevoir une anomalie dans l'ascenseur central. Je ne sais trop ce que cela peut être...

Fouquereau parut soudain fort soucieux, ce qui alarma Montour, responsable des lieux.

- Mon Dieu, il ne manquerait plus que l'ascenseur nous fasse défaut. Et le ministre qui doit arriver d'un instant à l'autre !

Montour se démena sans raison, allant de l'établi à la cage oblongue. Puis, il examina le tableau de distribution électrique. Il ne se souvenait pas d'en avoir laissé la porte ouverte. En apparence, rien d'anormal. Il finit par demander à Fouquereau ce qu'il avait bien pu percevoir.

- Un bruit sourd, puis strident. Enfin, je pense...

Montour montra un visage atterré. Non pas qu'il déduisît des propos de Fouquereau qu'un grave accident pouvait se produire. La seule pensée d'un incident même mineur le bouleversait d'avance. Il porta son

walkie-talkie à la bouche.

- Je me suis permis d'appeler un de nos techniciens, se dépêcha d'ajouter Fouquereau. Il m'assure que ce bruit est normal. Tous les cadres sont un peu excités, en ce moment. L'ascenseur fonctionne plus que de coutume. Vous n'avez pas à vous inquiéter..

Le chef de l'entretien ménager se tranquillisa et éloigna son walkie-talkie. Fouquereau le tapa amicalement sur l'épaule.

- Nous avons tous les nerfs fatigués, poursuivit-il. Un peu de calme ne nous ferait pas de tort. Venez, rejoignons les autres en haut.

Un grésillement envahit le premier sous-sol, amplifié par l'écho. Une voix se fit entendre dans le haut-parleur du walkie-talkie : «Le ministre ! Le ministre arrive !»

- La journée commence ! clama Montour.

Il hésita brièvement :

- Le temps de me renseigner auprès du fabricant et je vous suis, dit-il nerveusement.

- Laissez, laissez, vous en avez déjà assez sur les épaules. Ne vous faites pas de souci, je m'en occupe personnellement.

Sur ce, Fouquereau empoigna le combiné du téléphone :

- La réception ?

Rassuré, le chef de l'entretien ménager quitta en hâte le premier sous-sol par l'escalier de service. Il pensa, trop tard, qu'il avait omis de refermer à clef la porte du tableau de distribution électrique. «Qui serait assez bête pour aller jouer dedans ?» se demandat-il tout en montant quatre à quatre les marches. Il oublia rapidement ses craintes en arrivant dans le hall. Une grande animation y régnait. L'attaché politique du ministre, arrivé en éclaireur, accaparait contre son gré l'attention des gens et des médias.

VIII

Georges-Étienne Lefort alla droit à la baie vitrée, habillée de stores verticaux, derrière son fauteuil pivotant à bascule. Il écarta les fines lamelles métalliques qui cliquetèrent entre ses doigts et contempla pendant quelques instants, sous le ciel bas et gris, véritable dépotoir d'odeurs, le paysage urbain à ses pieds, le centre de la ville avec ses gratte-ciel debout comme des piquets, la banlieue étendue lascivement au loin sur la plaine. Le progrès, dont il était un ardent promoteur, escaladait le firmament par paliers à armature d'acier défiant le vide. Sur des édifices en construction, des grues à tour butinaient sur les étages en fleurs. Vu d'en haut, le monde semblait l'oeuvre obscure d'un génie brouillon. Seul le pouvoir donnait un sens à ce qui n'était sinon qu'un amas confus et dérisoire. Il y avait, ici et là, des trous entre les stalagmites de béton et de verre, des lotissements

en friche, des parkings à ciel ouvert, des bâtiments en ruine ou effondrés formant des collines de gravats.

Grand Jules posa sa main à plat sur la vitre. Par une illusion d'optique, le monde entre ses doigts paraissait plus petit qu'eux. «Vertige des sommets !» pensa-t-il de nouveau. Il éprouva une vive douleur au bras gauche. Il s'éloigna de la fenêtre et s'affala sur son fauteuil.

Le président-directeur général rêvassa à son prochain bureau, aux volumes architecturaux de la vaste pièce qu'il occuperait dans quelques heures ; elle avait l'envergure de la fonction pour laquelle elle était destinée. Il pensa au lanterneau traversé de poutrelles par où se déversaient les tons en camaïeu des nues, à sa grande table de travail en structure d'acier, massive et imposante, à son bar roulant couvert de miroirs quadrillés, à sa sellette de marbre, éclairée à la base par une ampoule incandescente faisant ressortir les jaspures vert sauge du meuble sur lequel trônait le buste en marbre du fondateur de la maison. Il y ajouterait des podiums lumineux où déposer des contrats, un canapé en cuir d'Italie pour y conclure des ententes...

Une sourde inquiétude s'infiltra dans son esprit. Il repensa à l'incident survenu dans le hall. Il avait été aussi invraisemblable que fortuit. Son ancien collaborateur réalisait-il l'énorme gaffe qu'il venait de commettre ? Fouquereau n'avait certainement pas tous ses esprits. Il se reprocha d'avoir tardé à l'éloigner de lui. Était-ce un manque de perspicacité de sa part ? Devait-il se blâmer d'avoir gardé auprès de lui trop longtemps un collaborateur dont la fidélité se révélait aujourd'hui feinte et intéressée ?

Les événements des dernières heures, annoncés, prévus depuis des semaines, auraient-ils obscurci son jugement ? Il n'ignorait pourtant pas que les rangs de ses ennemis grossiraient du seul fait de sa nomination à la tête de la société. Le pouvoir corrompt ? «Non, il isole !» pensa-t-il, tout en se passant une main sur le front. N'était-ce pas ceux qui avaient échoué à l'obtenir qu'il corrompait, en les poussant aux extrémités de l'envie, du ressentiment et de la haine ?

En tant que futur président-directeur général, il réalisait qu'il serait de plus en plus seul. Cette constatation, qui désole d'ordinaire les simples gens, le réjouissait au plus haut point. Sa nature, peut-être son éducation, le poussait vers les sommets et l'isolement. Aut Caesar, aut nihil !

«Ce qu'il fait chaud !» dit-il à haute voix tout en desserrant le noeud de sa cravate. Une chaleur épaisse fondait sur lui et trempait ses aisselles. Il défit également le col de sa chemise. Un souvenir d'enfance, depuis longtemps oublié, lui revint en mémoire. Plus précisément, un souvenir d'écolier. Très tôt, il avait manifesté de grandes aptitudes. Sa personnalité en imposait aux enfants. Ses succès scolaires, le rôle de premier de classe qu'il jouait avec toute la morgue enfantine dont l'âge est capable, loin de provoquer une hargne unanime envers lui, servaient d'alliés à son tempérament autoritaire. Déjà, il avait ce don de commander qui n'a pas besoin, pour se faire écouter ou obéir, de puiser dans un sac à malices ou à espiègleries qui suscitent en général l'admiration des enfants. Son ascendant sur eux s'exerçait par l'envoûtement d'un charisme silencieux : le ton qu'il employait, sans calcul, plus que les rares paroles qu'il prononçait, forçait le respect et entraînait la soumission. Très tôt donc, il avait régné sur

son entourage, signe évident que ses talents naturels le mèneraient un jour vers les sommets.

La sonnerie du téléphone retentit. Georges-Étienne Lefort quitta sa position, avança le torse et s'accoua sur sa table de travail. Il avait toujours l'habitude de laisser sonner quelques coups avant de répondre. L'habileté à diriger passait obligatoirement par l'art de faire attendre, donnant ainsi à l'interlocuteur l'impression désagréable mais salubre de déranger. Ses yeux se perdirent au plafond.

Le téléphone sonna une seconde fois. C'était il y a longtemps... Lors d'un examen de mathématiques, sa note avait frisé la perfection. Or, la majorité de la classe avait échoué l'épreuve. La moyenne était désespérément basse, ce qui plongeait dans l'embarras son professeur. L'adulte s'apprêtant à gravir l'échelon suprême chez B.G.B.C. avait oublié son visage, mais l'enfant replié au fond de lui se souvenait encore de sa tenue. Le professeur portait une veste de paysan, des sandales et des chaussettes grises, même en hiver, et avait à l'accoutumée une allure volontairement négligée, comme s'il avait désiré de cette manière attirer l'attention ou passer un message. Georges-Étienne Lefort connut à cette occasion la première humiliation de sa vie. Une pratique courante - il l'avait appris depuis - consistait à normaliser les notes des élèves indigents. Le professeur, qui ne manquait jamais une occasion de manifester une incompréhensible hostilité à son endroit, avait fait pire. Un matin, dès le début d'un cours consacré à la géométrie, il s'était lancé dans une diatribe acerbe contre «le pouvoir oppressif des classes dirigeantes» - concepts qui ne trouvaient aucun écho chez les jeunes esprits auxquels il faisait la leçon. Si on l'en croyait,

l'oppression commençait à l'école et se terminait à l'usine, au bureau. L'école servait à la reproduction des élites, en triant les individus selon des critères essentiellement «bourgeois et rétrogrades». Noter un élève était le marquer des signes distinctifs de sa «classe sociale» ! Il n'existait pas de dons individuels ; la classe sociale à laquelle les individus appartenaient leur reconnaissait des qualités qui n'étaient que les vertus qu'elle valorisait selon sa position dans les «rapports de production» ! À l'étonnement complet des élèves avaient succédé l'espoir et finalement la jubilation... En conséquence, avait dit le professeur, dont les orteils sous les chaussettes grises effectuaient une gymnastique ridicule dans ses sandales - ce détail n'avait pas échappé à Georges-Étienne Lefort, assis au premier rang -, la lutte grandiose contre «l'oppression bourgeoise», qui accoucherait d'une révolution totale et radicale, commençait dans la salle de cours ! Les enfants naissaient tous égaux. Le droit à l'éducation devait logiquement entraîner le droit à la réussite. Ce dernier droit, le plus légitime et le plus difficile à conquérir tant grande et subtile était la mesquinerie des groupes dirigeants- le professeur avait jeté un oeil sévère en direction de Georges-Étienne Lefort -, leur permettait d'obtenir les meilleures notes. Il termina sa harangue en déclarant, sous les applaudissements frénétiques de tous - quoique personne n'eût saisi un traître mot de ses explications -, que les élèves de mathématiques se verraient en toute justice attribuer la même note que... Georges-Étienne Lefort ! L'enfant, persuadé de sa prééminence sur le menu fretin, avait reçu la sentence stoïquement, sans broncher. Or, dans toutes les circonstances de la vie où sa valeur personnelle n'était pas en jeu, il avait toujours consenti à être traité sur un pied d'égalité avec les autres. Cette décision du professeur en veste de paysan, justifiée par des raisons obscures selon son entendement, loin de le rava-

ler au même niveau qu'eux, les élevait gratuitement à sa hauteur, hauteur que Georges-Étienne Lefort - il en était convaincu - occupait seul selon un décret de la nature. Il avait vécu cet épisode de sa vie comme une insulte et une atteinte à son intégrité personnelle. Depuis ce jour, il abhorrait les porteurs de vestes paysannes et de sandales. Qu'un homme pût avoir pareille dégaine l'inclinait à croire qu'il pensait comme un pied. Il s'était juré que plus jamais on ne lui infligerait une gifle semblable, dût-il en mourir. À cause de cet incident, il lui arrivait fréquemment d'avoir un affreux cauchemar, séquelle, engloutie dans l'inconscient, de ce coup de boutoir : il grimpait à une échelle sans fin, fuyant des rats qui lui mordillaient les chevilles... Mais les rats étaient de plus en plus nombreux. Lorsqu'il se retournait, regardant en bas comme attiré par le vide, pris de vertige il constatait, horrifié, que la terre entière, comme une pomme envahie par les vers, grouillait de rats gluants, infects, aux prunelles torves. Alors, il fuyait, fuyait, trébuchant sur les barreaux de l'échelle, se rattrapant des mains, allant plus haut, toujours plus haut...

La sonnerie du téléphone retentissait toujours. On eut dit que le timbre sonnait de plus en plus fort. Grand Jules ferma les yeux. «Etrange que ce souvenir nous revienne en mémoire en ce moment même !» pensa-t-il.

IX

- Je vous dis que Monsieur le ministre fera une brève déclaration après la conférence de presse, répéta pour la centième fois l'attaché politique du ministre des Finances et du Commerce extérieur. Sa voix trahis-

sait une certaine exaspération. Depuis son arrivée au siège social de la société d'import-export B.G.B.C., il était la proie des journalistes. Bien sûr, il en avait l'habitude. Son rôle consistait le plus souvent à préparer le terrain pour son patron. Vêtu à la dernière mode, les cheveux gominés, le visage rond et les yeux sans profondeur d'un fils de bonne famille, sa contenance, ses manières précieuses, sa politesse gourmée lui allaient comme un gant à une main dont on ne savait si elle était de chair ou de bois.

Les questions des journalistes n'en discontinuèrent pas pour autant. Certains s'enhardirent même à lui demander où le ministre dînerait ce soir, s'il comptait assister à la réception...

- Peut-on s'attendre à une déclaration ministérielle relativement à la politique du gouvernement en matière de commerce extérieur ? envoya un reporter sans lui laisser la chance de répondre à la question précédente.

- Y aura-t-il un entretien privé entre Monsieur le Ministre et le Président-directeur général ? lança un autre.

L'attaché politique du ministre réprimanda du regard la responsable des relations publiques, redescendue de la Salle du Conseil en compagnie de M. Legendre. N'avait-il pas convenu avec elle que la présence du ministre lors de l'annonce de la nomination du nouveau président-directeur général était une visite de courtoisie, qu'il n'était pas dans l'intention du ministre de laisser interpréter sa présence comme avalisant le choix de Georges-Étienne Lefort, qu'en conséquence le ministre ne ferait aucune déclaration politique ou partisane ? Manifestement, la responsable des re-

lations publiques avait passé outre aux conditions fixées quelques semaines plus tôt. Le protocole d'entente n'était pas respecté.

De fait, Zaza, pour plaire au Comité de réception, avait laissé sous-entendre, dans les communiqués transmis à la presse les jours précédents - le bouche à oreille ayant fait le gros du travail -, qu'on pouvait s'attendre à une déclaration importante du ministre des Finances. Pour ne pas la compromettre bêtement, ses communiqués volontairement sibyllins s'acharnaient à rappeler puis à démentir des propos tenus dans les journaux, il y a quelques années, concernant une collusion redoutée entre la société commerciale et des membres influents du gouvernement. La presse en général, véritable rotative à induction, avait conclu que la présence du ministre revêtirait un caractère hautement politique, d'où les renforts de journalistes envoyés sur les lieux en plus de ceux qui couvraient habituellement de tels événements. Donc, si l'attaché politique du ministre se trouvait assailli, la faute en incombait à la responsable des relations publiques. Il prit la résolution de ne plus lui adresser la parole.

De leur côté, M. Legendre, Montour et Ève des Trois Maisons - qui trépignaient de nouveau sur place comme des adolescents en rut - étaient enchantés par cette affluence des médias. Nul doute que le grand Jules - sans oublier les «honorables» membres du Conseil - leur en serait reconnaissant.

«Ceux-là, pensa l'attaché politique, ils sont complètement hystériques !» Il est vrai qu'il n'avait pas tout à fait tort. Le secrétaire du Conseil tournoyait sur lui-même et brigait par tous les moyens la place qu'occu-

pait en face de la porte coulissante la directrice du Service à la clientèle qui, impitoyable, lui manifestait ouvertement son hostilité. Elle l'apostrophait sans arrêt, lui serinant qu'il n'avait pas de raison de s'énerver et que s'il ne cessait de gesticuler, il aurait certainement une crise d'apoplexie avant la conférence de presse. M. Legendre se renfrognait au point que sa mauvaise humeur devenait contagieuse.

- Messieurs, je suis autorisée à vous dire que le futur président-directeur général invitera Monsieur le Ministre des Finances à dîner en privé, peu après la proclamation de sa nomination, lança comme un enfant impertinente Ève des Trois Maisons. À moins que le représentant du ministre n'ait une objection...

Une mèche du toupet gominé de l'attaché politique descendit sur son front. Furieux, il grommela quelques mots indistincts. M. Legendre, étonné, stoppa net son piétinement obstiné sur les dalles du hall. Zaza, consciente que la directrice du Service à la clientèle était allée trop loin, et qu'elle risquait de subir les foudres du représentant du ministre, ouvrit la bouche. Ève des Trois Maisons la vit juste à temps. Agrafant sa chemise avec ses ongles, elle lui glissa à l'oreille :

- ... ceci n'est ni de votre ressort, ni de votre compétence ! Tenez-vous le pour dit. Occupez-vous plutôt de ce que je vous ai demandé, sans quoi...

Pendant ce temps, quelques représentants des médias s'étaient précipités sur les téléphones disponibles dans le hall.

Georges-Étienne Lefort se décida enfin et prit le combiné sur sa table de travail.

- Oui allô ! prononça-t-il nonchalamment.

- Il est encore temps pour nous de réfléchir, mon beau grand Jules ! dit une voix étrange au bout du fil.

Le futur président-directeur général resta perplexe.

- Qui êtes-vous ? Nous ne vous permettons pas cette familiarité...

- Laisse tes grands airs, veux-tu. Tu ne me reconnais donc pas ? insinua mielleusement la voix.

Indigné par le sans-gêne de son interlocuteur, Georges-Étienne Lefort fouilla sa mémoire, mais en vain. Cette voix ne lui disait rien.

- Toi-même, idiot ! lança la voix, subitement menaçante.

Sur le coup, grand Jules éloigna le récepteur de son oreille. En effet, c'était sa propre voix ! Aucun doute n'était permis : un mauvais plaisantin - un quelconque envieux - s'amusait à ses dépens en l'imitant. Il allait raccrocher quand il entendit un rire sardonique éclater dans l'appareil :

- Ha !Ha !Ha !Ha !

Outré, il jeta violemment le combiné sur les plongeurs du téléphone et sortit précipitamment de son bureau.

- Qui était-ce ? demanda-t-il à sa secrétaire.

Celle-ci le regarda, étonnée.

- De quoi parlez-vous ?

- Diable, de l'appel que vous nous... que vous m'avez passé !

L'étonnement de sa secrétaire se changea en incrédulité :

- Mais je ne vous ai passé aucun appel, répondit-elle, stupéfaite.

Georges-Étienne Lefort recula d'un pas. Ses yeux errèrent au plancher. Sans ajouter mot, il retourna dans son bureau.

Une erreur avait dû se produire au standard, dans le hall. Mais qui cela pouvait-il être ? Son ex-adjoint au Service des affaires matérielles et financières ? Il ne lui connaissait pas ce talent... À moins que l'imbécile n'ait engagé quelqu'un pour faire le coup. De toute façon, à quoi rimait cette mascarade ? «Fadaises !» se dit Georges-Étienne Lefort.

L'heure avançait. Il avait suffisamment fait patienter ces messieurs

du Conseil. Il passa la main dans ses cheveux plantés bas, rabattus sur ses tempes comme des rouflaquettes, et constata que le bout des doigts était froid et moite. Il sortit un mouchoir d'une poche de son veston et le passa sur son front en sueur. Décidément, une hostilité souterraine conspirait déjà contre sa présidence...

Le futur président-directeur général se recomposa un visage de glace et quitta en hâte son bureau. Sa secrétaire en le voyant passer, soucieux, l'esprit dans les nuages, la cravate et le col de chemise défaits, fronça les sourcils.

XI

Un grand frisson parcourut le hall d'entrée de la tour de verre. La cafétéria, le magasin de journaux et de tabac, la salle de cirage se vidèrent de leurs occupants. Le ministre des Finances et du Commerce extérieur descendit de sa limousine, franchit à grands pas la terrasse et passa la porte coulissante de l'entrée, escorté de ses trois gardes du corps qui lui ouvrirent un passage au milieu de la cohue. Les flashes des appareils-éclair étincelèrent comme des lucioles. Des micros, tendus à bout de bras, allèrent à sa rencontre. Les questions des journalistes fusèrent de tous les côtés. Des mains se tendirent par-dessus les épaules des gorilles du ministre. Une bousculade s'ensuivit. Le brouhaha provoqué par l'arrivée de la «grande visite» devint rapidement incontrôlable. Un peu plus et c'était l'émeute. L'attaché politique du ministre était aux abois. Décidément, cette courtoisie ministérielle risquait de prendre une saveur politique qu'il aurait voulu éviter.

Le ministre des Finances - homme de haute taille et plein de jactance, au visage émacié parcouru d'imperceptibles tressaillements des muscles de la mâchoire, un nez d'aigle barrant sa lèvre supérieure - distribuait généreusement ses sourires à la ronde. Hautain, sanglé dans un costume bleu foncé, il serrait les mains tendues vers lui d'un air à la fois méprisant et cordial, comme le lui avaient enseigné des générations de politiciens. Seulement, il lui arrivait à l'occasion - au grand désarroi de son attaché politique qui redoutait par-dessus tout son tempérament fantasque - de faire quelques accrocs au protocole, de ne pas suivre la ligne de conduite établie par ses conseillers. Le ministre adorait les bains de foule ! C'est ainsi que, après avoir décroché quelques boutades à la presse et ignoré royalement leurs questions, populiste au point de s'abandonner à la désinvolture et de se permettre des privautés, le ministre s'attarda quelques instants auprès de simples employés de la maison, conversant à tu et à toi comme s'il eût été dans un salon privé. Le personnel fut vivement impressionné par tant de simplicité qui faisait penser aux temps bénis des campagnes électorales où les hommes politiques s'énamourent soudainement de la multitude et des lieux publics. Le ministre s'avavançait, s'arrêtait, donnait une poignée de main comme il aurait donné une aumône, embrassait les joues de ses admiratrices - tant et si bien que sa protubérance nasale fut maculée de poudre-, lançait une phrase ou deux que la meute des journalistes accrochée à ses basques s'empressait aussitôt de prendre en note, puis repartait, faisait deux ou trois pas et recommençait son manège. Certaines secrétaires, heureuses d'avoir pu l'embrasser, déclarèrent qu'il était tout simplement «divin» ! Rien de moins.

Le secrétaire du Conseil fut agacé. À cette heure, Georges-Étienne

Lefort avait dû rencontrer les «honorables» membres du Conseil. Ils devaient attendre dans l'exaspération que le ministre daignât monter au trentième étage de la tour de verre pour commencer la conférence de presse.

La directrice du Service à la clientèle se trouva droit devant le grand argentier du gouvernement lorsque celui-ci arriva à sa hauteur. Le ministre, qui était friand de jolies femmes, la remarqua et fit un brin de causerie avec elle. Les paroles qu'ils échangèrent furent prononcées à voix basse, si bien que personne ne les entendit. Enfin, le ministre termina leur entretien par un mouvement de la tête qui en laissa plus d'un perplexe. Il tourna les talons, fit deux ou trois pas et fut accaparé par d'autres personnes, dont l'attaché commercial de F. qui tentait depuis un bon moment de capter son attention. Contente, Ève des Trois Maisons se dit à elle-même : «Au suivant !» et disparut dans la foule peu après.

Le ministre resta certainement une bonne heure dans le hall ! Heureusement... Jugeant que le ministre avait joui suffisamment des honneurs dus à son rang, le secrétaire du Conseil agrippa par son veston le chef de l'entretien ménager et lui ordonna de dégager la place afin que le ministre pût se diriger sans plus tarder vers l'ascenseur central. Quelque temps après, Montour revint le visage abattu.

- L'ascenseur central ! hurla-t-il presque.

- Bon, bon ! Qu'est-ce qu'il a l'ascenseur central ?

Le chef de l'entretien ménager semblait au désespoir. La poitrine affaissée et les bras pendant le long de son corps, il avait presque perdu la respiration.

- Venez ! supplia-t-il dans un dernier sursaut de sa volonté désemparée.

De longues minutes s'écoulèrent. Les deux hommes disparurent du hall puis en réapparurent par l'escalier de service, leurs vêtements plaqués de grandes taches de sueur, leur visage défait par la stupéfaction. Inquiète, Zaza s'approcha d'eux. M. Legendre, ayant peine à se retenir à une colonne de grès supportant le plafond, arracha des mains de Montour le walkie-talkie - signe évident qu'il lui retirait la direction des opérations -, se pencha à l'oreille de Zaza et la dépêcha sans plus tarder auprès de l'attaché politique du ministre. Le jeune homme de bonne famille l'écouta froidement, leva sur elle des yeux abasourdis et, las, lui dit d'une voix méprisante :

- Vous n'êtes que des amateurs !

DEUXIÈME PARTIE

I

Le moteur de l'ascenseur central ronronnait doucement dans la cage oblongue s'étirant du troisième sous-sol au trentième étage de la tour de verre. Georges-Étienne Lefort, les mains derrière le dos, les yeux levés vers la série de voyants lumineux au-dessus de la porte dans le corridor, perçut clairement le passage du contrepoids. Il tapa du pied. L'ascenseur fit un arrêt au vingt et unième étage. Grand Jules sourit ; ses yeux pétillèrent. Quelques instants après, les câbles d'acier grincèrent sur la poulie de déflexion, le déclic de l'interrupteur de fin de course se fit entendre et la porte s'ouvrit sur la cabine... Son sourire élargit sa bouche exsangue. Il entra, pressa le bouton du panneau de contrôle actionnant la montée au dernier étage. Puis, il poussa à plusieurs reprises sur celui commandant la fermeture rapide de la porte.

Lumières, éblouissements, étincelles. Halètements et palpitations. L'échelle. Il escaladait le ciel. Les rats allaient le rattraper. Y parviendrait-il ? «Qu'est-ce qui nous prend ?». Son pouls battait dans ses tempes au point qu'elles allaient exploser sous la pression. Il lui fallait se ressaisir. Cela n'avait aucun sens. Sa dignité en souffrait. «A un moment pareil !»

Le temps s'arrêta comme une image sur un écran. Sa main pressa furieusement le bouton d'arrêt d'urgence. La porte se rouvrit ; une ombre - la sienne ? - fila en courant dans le corridor et disparut derrière la porte de l'escalier de service. On aurait dit qu'elle avait eu peur de lui. L'image fondu dans l'écran. «C'est fini...»

La porte se referma soudain. Comme un noyé qui refait surface, Georges-Étienne Lefort aspira l'air à pleins poumons et haleta bruyamment. Il s'appuya contre la paroi du fond de l'ascenseur, les bras écartés. Il se remit rapidement. Que lui arrivait-il donc ? Venait-il de rêver ? Il réfléchit. «Non, non, c'est impossible ! Pourtant...» Il éprouvait trop d'émotions à la fois, probablement.

Les minutes filaient. Son regard fixa avec anxiété les numéros s'illuminant tour à tour, sous leur rondelle en plastique transparent, chaque fois que l'ascenseur gravissait un étage. Il entendait distinctement l'effort mécanique de la poulie d'entraînement ; les câbles de suspension tiraient la cage vers le haut. Vingt-sept. Vingt-huit.

Georges-Étienne Lefort transpirait abondamment... Les instants qu'il vivait n'étaient-ils pas les plus importants de toute son existence ? Toutes les actions de sa vie convergeaient vers cette montée au sommet de la tour de verre. Vingt-neuf. Plus qu'un étage à grimper. Il lui avait fallu être un fin politique pour parvenir jusque-là - ce qui n'excluait pas les compromissions nécessaires, les bassesses sournoises, les alliances contre nature - ; il n'ignorait pas qu'il lui faudrait déployer encore plus d'ingéniosité pour s'y maintenir. Excité, il retint son souffle de peur que l'estomac ne lui remontât dans la gorge quand l'ascenseur ralentirait sa course. Il baissa les yeux, avança un pied vers la porte et...

Subitement, Georges-Étienne Lefort chancela. Au même moment, il lui sembla que la cabine de l'ascenseur tanguait sur elle-même. Un roulis métallique aux accents stridents se répercuta le long des parois de la cage

oblongue et se perdit dans le vide, trente étages plus bas. Il plia involontairement les genoux et agrippa des deux mains le cadre de la porte.

- Bon Dieu, l'ascenseur !

Un engrenage dans le treuil avait dû céder, entraînant inévitablement la chute dans le vide de la cabine, pensa-t-il rapidement. Des sueurs froides envahirent son visage. Il appuya furieusement sur le bouton d'arrêt d'urgence. Le mécanisme resta muet.

L'ascenseur ne tomba pas. Au contraire... Une poussée vertigineuse étreignit la cabine et la souleva comme une plume. Grand Jules crut un moment que ses jambes allaient traverser le plancher. Incrédule, il leva des yeux troublés vers la rangée de numéros emprisonnés au-dessus de la porte et faillit perdre la raison. Devenait-il fou ? Une vision surréaliste s'offrait à son regard éberlué. Sous la rondelle contenant le numéro trente, d'autres numéros apparaissaient puis disparaissaient à la vitesse de l'éclair : trente et un, trente-deux, trente-trois...

Dans la cabine, la poussée fut telle que Georges-Étienne Lefort s'écrasa de tout son long sur le sol. La foudre éclata dans sa poitrine. «C'est insensé !» hurla-t-il. Une peur atroce le raidit complètement et il suivit effrayé, impuissant, la cavale des numéros vers l'infini. Contre toute logique, l'ascenseur continuait de s'élever... mais où au juste ?

Combien de temps dura l'ascension de l'engin, Georges-Étienne Lefort ne le sut jamais. Alors que sous la dernière rondelle lumineuse

scintillait un numéro astronomique, sitôt remplacé par un plus grand, il perdit la notion du temps et sombra dans une sorte d'inconscience chaotique où des pans entiers de sa vie, remontant de l'oubli, affluaient en désordre dans sa tête, se heurtaient dans une sarabande infernale, grossissaient puis rapetissaient comme des visages s'approchant puis s'éloignant devant un miroir concave. Les rats ! Les rats grignotaient le plancher de la cabine de l'ascenseur... Ils allaient l'envahir, le submerger, le dévorer... Pour la première fois de sa vie, Georges-Étienne Lefort éprouvait une épouvante désespérée, mortelle. Enfin, la pression démesurée eut raison de lui et il sombra dans le néant.

II

Le bruit courut dans le hall d'entrée que quelque chose d'anormal se passait dans la tour de verre. La présence du ministre, toute «divine» qu'elle fût, n'empêcha pas qu'on remarquât plusieurs personnes s'engouffrant dans la porte de l'escalier de service. Un va-et-vient incessant ouvrait et refermait cette porte peu employée d'ordinaire. Des cadres de la société, des employés affectés à l'entretien, escortés de membres du Comité de réception, patrouillaient les lieux comme des soldats entre leur quartier général et le front.

Dans l'entourage du ministre, les conversations allaient bon train :

- Il paraît que l'ascenseur central est en panne !

- En panne ? Le moment est bien mal choisi...

- Panne ou pas, j'ai entendu le secrétaire du Conseil dire que l'ascenseur en question n'était pas utilisable pour l'instant.

- Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous voulez rire ? Pas utilisable ! Ils ne vont tout de même pas laisser le ministre poireauter dans le hall.

- Ma foi, il n'a pas trop l'air de s'en plaindre !

En effet, le ministre semblait avoir oublié l'objet de sa visite. L'attaché commercial de F., les chairs du cou ficelées par son noeud papillon ridicule, après s'être habilement immiscé parmi les suiveurs, s'enhardissait et, sans cesse, trouvait quelqu'un à lui présenter. Le ministre en profitait pour semer la bonne parole gouvernementale, prodiguant les encouragements et assurant chacun de son soutien indéfectible. «Votre travail est celui des Titans ! Oui, nous commercerons bientôt avec le ciel, disait-il en plaisantant. Ayons l'esprit pratique : le progrès atteindra même les étoiles !» Le ministre se lançait alors dans des propos savants où il était question de financement, d'investissement et caetera.

- Une rumeur circule selon laquelle quelque chose de bizarre se passe actuellement.

- Quoi donc ?

- Difficile de le savoir. Le chef de l'entretien et le secrétaire du Conseil refusent de commenter.

- Voilà qui est fort inquiétant.

- Bah, regardez-les ! Ils ont de vraies mines d'enterrement.

Un peu plus loin, les deux hommes étalaient en effet des mines déconfites. M. Legendre ne savait plus où donner de la tête. Il devait au plus tôt trouver une solution. Mais voilà, il avait beau examiner le problème sous tous ses angles, il n'en trouvait pas. Montour, ne sachant plus que faire, attendait les recommandations de son supérieur hiérarchique, son corps en forme de fer de pique oscillant dangereusement sur ses grands pieds. Il cherchait vainement dans sa mémoire une chose importante et n'arrivait pas à la retrouver, convaincu qu'elle détenait la clef de tous leurs problèmes.

- Il n'y a pas d'autre solution. Je dois m'entretenir immédiatement avec les honorables membres du Conseil. Nous devons trouver une autre salle où tenir la conférence de presse.

- Une autre salle ? Je ne vois pas laquelle pourrait convenir entre le hall et le vingtième étage, répliqua Montour, tout en grattant son crâne dégarni. Sans oublier qu'il faudrait trouver une autre salle convenable pour le vin d'honneur suivant la conférence de presse. Vraiment, vous n'y pensez pas ?

Le visage animé de tics nerveux, le secrétaire du Conseil farfouilla dans l'un de ses «entonnoirs». Il repoussa du revers de la main les objections de son confrère.

- Je ne peux infliger un affront au ministre en le laissant mariner dans le hall en compagnie de ces... ces... (M. Legendre eut plusieurs mouvements du menton). Quant à vous, continua-t-il d'une voix menaçante, tâchez d'arrêter cette machine infernale !

Il était au bord des larmes. Au même moment, Zaza arriva à leur hauteur. Le motif fleuri de sa blouse cache-coeur en soie semblait fané. Elle revenait de son entretien avec l'attaché politique du ministre.

- Il va mettre le ministre au fait des raisons de notre retard, dit-elle calmement, ses yeux de raton laveur clignotant de fatigue.

M. Legendre l'écouta à peine. Il la prit par l'épaule et l'entraîna de force. Au standard, il empoigna un téléphone, pianota sur les touches du clavier, se trompa, recommença et piaffa d'impatience. Enfin, on décrocha la ligne à la Salle du Conseil. Mais M. Legendre n'eut guère le temps de placer un mot. Malgré le vacarme qu'il y avait dans le hall, Zaza entendit une voix vociférer au bout du fil :

- Georges-Étienne Lefort a disparu !

Le secrétaire du Conseil resta bouche bée. Il blêmit. Le combiné du téléphone lui glissa des mains et pendit au bout de son cordon. Pendant quelques secondes, les personnes assistant à la scène crurent qu'il allait s'évanouir. Dans le hall, on se poussa du coude et on le montra du doigt.

- «Grand Jules !», prononça-t-il affectueusement d'une voix pitoyable,

presque éteinte. Tout autour de lui, personne ne comprit de qui il parlait, hormis les familiers de la maison.

Tout de même, M. Legendre reprit ses sens. Il avait eu l'intention en entraînant la responsable des relations publiques de la dépêcher au trentième étage afin qu'elle supervisât le déménagement - Dieu sait où ! - des cérémonies entourant la nomination du futur président-directeur général de la société. Il se ravisa. Il était préférable qu'il montât lui-même au sommet de la tour de verre. L'ascenseur ! Georges-Étienne Lefort disparu ! C'en était trop.

Il laissa Zaza, se départit du walkie-talkie qu'il avait à la main, bouscula les quelques personnes qui s'étaient, dans l'intervalle, attroupées près du standard, dont l'attaché politique du ministre, et sauta dans l'un des ascenseurs encore en fonctionnement. Le trajet jusqu'au vingtième étage fut pénible. Il avait l'air complètement ahuri. Les passagers présents dans la cabine le questionnèrent. Certains s'inquiétèrent à son sujet. Il ne savait trop que répondre. Puis, au vingtième étage, il se précipita dans l'escalier de service.

Lorsque M. Legendre atteignit, hors d'haleine, les vêtements imbibés de sueur, les «entonnoirs» de chaque côté de sa figure battant pavillon, le sommet de la tour de verre, il avait vieilli de dix ans.

III

Georges-Étienne Lefort reprit connaissance. Il se trouvait allongé sur

le sol de la cabine ; l'ascenseur était immobile et la porte grande ouverte. Il frissonna. D'instinct, il ramena ses bras sur ses flancs. Il mit quelques minutes à retrouver ses esprits. Puis, il se releva. Le plancher froid acheva de l'éveiller tout à fait. Le futur président-directeur général faillit pleurer comme un enfant : il était... complètement nu ! Il risqua un regard au-dehors de la cabine. Non, personne ne le voyait. Comment en serait-il autrement ?

- Où sommes-nous ? demanda-t-il, déboussolé et apeuré.

Puis, il prit conscience de la vacuité de sa question :

- Où suis-je ?

Des rouleaux de vapeur blanche et grise pénétraient doucement la cabine au ras du plancher. Un ciel d'un bleu intense surplombait l'horizon. Georges-Étienne Lefort se remémora ces paysages aériens contemplés distraitemment à travers le hublot d'un avion. Il n'osa faire un pas, de peur de tomber dans le vide.

- Georges-Étienne Lefort !

Grand Jules sursauta. Machinalement, il recula au fond de la cabine de l'ascenseur et cacha son sexe nu de ses mains.

- Georges-Étienne Lefort !!!

La voix qui l'interpellait était grave mais sans hostilité. Elle émanait de l'azur. Il ne se souvenait pas avoir jamais entendu une voix aussi profonde.

- Pourquoi te caches-tu ?

La course folle de l'ascenseur, sa perte de conscience, son réveil dans les nuages, sa nudité incongrue venaient de le plonger dans une telle perplexité qu'il resta un long moment sans pouvoir prononcer mot. Ou bien il rêvait ou bien il était mort... Quelle que fût sa situation, elle était totalement absurde. On ne rêve pas et on ne meurt pas quand on est sur le point d'être nommé président-directeur général d'une société commerciale de renommée internationale ! A fortiori, les ascenseurs respectent les lois de la mécanique, de la gravité, du bon sens, et ne mettent pas le désordre dans votre esprit. Que répondre ?

Désemparé, la tête baissée, Georges-Étienne Lefort rassembla ce qui lui restait d'intelligence et réfléchit sur sa situation pour le moins surprenante. Sans doute avait-il eu un sérieux malaise et se trouvait-il étendu sur un lit d'hôpital, entouré d'un équipement sophistiqué et veillé par une équipe médicale évidemment occupée à le maintenir en vie... Donc il rêvait, un point c'est tout. Non loin du lit, les «honorables» membres du Conseil d'administration, leur secrétaire en tête, attristés, imploraient le ciel et marmonnaient des patenôtres dans l'espoir qu'il guérît... Bien qu'il y eût là maintes raisons de s'inquiéter, c'était encore l'hypothèse la plus rassurante.

- Tu ne rêves pas et tu n'es pas mort non plus... du moins, pas tout à fait, prononça calmement la voix grave.

Georges-Étienne Lefort releva la tête et fit quelques pas vers la porte. Pendant un court moment, son tempérament altier refit surface et ranima son visage sur lequel se lisait encore la frayeur qu'il venait d'éprouver.

- Qui êtes-vous ? questionna-t-il d'une voix sèche mais non dénuée d'épouvante.

Il y avait bien une raison à ce qui lui arrivait. Non, on ne viendrait pas aisément à bout de son entendement !

Sa nudité le ramena rapidement à plus d'humilité. Georges-Étienne Lefort se sentait désarmé. Il remarqua que la cabine de l'ascenseur baignait dans une étrange lumière blanche dont l'éclat ou la pureté, sans blesser ses yeux, éclairait cruellement sa personne.

- Suis-je obligé de te répondre ? La voix était douce, presque amène, mais ferme.

Georges-Étienne Lefort réalisa la stupidité de sa question, de même que l'inutilité de toute résistance.

- Je suis celui, reprit impassiblement la voix profonde presque caverneuse, qui se trouve au bout de l'âge de chaque homme...

Conservait-il le moindre espoir de sortir indemne de cette extraordinaire aventure que ces paroles le refroidirent.

- Je ne veux pas mourir, répliqua-t-il fiévreusement. Il se recroquevilla sur lui-même, de désarroi, de honte, sentiments qui lui étaient pourtant depuis toujours étrangers.

- Avance ! ordonna la voix dans le ciel.

Georges-Étienne Lefort fit quelques pas en dehors de la cabine. Les vapeurs blanches et grises tournoyèrent à hauteur de ses mollets.

- Oh, ils disent tous cela : «Mon heure n'est pas venue... J'ai trop de choses encore à accomplir... Je ne suis pas prêt à partir...» et autres balivernes du même acabit ! La mort est pourtant une grande délivrance. De tout ce qui est, le néant est ma plus grande réussite... N'es-tu pas un peu fatigué de toi-même ? Non, surtout lorsque tu es sur le point de devenir président-directeur général d'une société... comment appelez-vous cela ? d'import-export !

La voix éclata de rire. Oubliant sa détresse et son humiliation, Georges-Étienne Lefort se sentit offensé.

- Allons, avance encore un peu que je t'examine de près et ôte ces mains ridicules d'entre tes jambes. Hum !

Un silence suivit. Il sembla au grand Jules qu'il subissait un examen

médical.

- Oui, réfléchit à haute voix la présence aérienne, une erreur de jeunesse, une oeuvre ratée, un moment d'étourderie... de solitude...

La voix s'assombrit et sembla s'entretenir avec elle-même :

- Pourtant, ce qu'on a le moins bien réussi est ce qui nous tient le plus à coeur. J'ai bâti une demeure que l'homme habiterait sans jamais s'y sentir à l'étroit. Je lui ai donné des ailes : l'esprit. J'ai enchâssé des diamants au firmament pour enrichir son âme et non pour assouvir ses desirs de conquête. J'ai jugé à la légère ! Je l'ai voulu heureux... Je me suis trompé ! Sitôt libre, il n'a pas eu d'aspiration plus haute que celle de me ressembler. J'avais inventé le bonheur ; l'homme a couru après...

Georges-Étienne Lefort écoutait sans trop comprendre. Oui, dans quelques minutes il allait se réveiller. Sans doute déraisonnait-il.

- Je vois, reprit la voix. Tu crois toujours rêver et me traites de fou intérieurement. Tu n'as peut-être pas tort... enfin, cela dépend !

Un second silence suivit, lourd, dramatique et long.

IV

Le Conseil d'administration, ses «honorables» membres et leur secrétaire eurent beau dissimuler leur désarroi, la nouvelle de la disparition

de Georges-Étienne Lefort se répandit comme une traînée de poudre.

Le zèle de la responsable des relations publiques, échauffé par la malheureuse obstination du Comité de réception de voir les médias accourir en grand nombre au siège de la société B.G.B.C., eut des conséquences tout à fait gênantes. Ses patrons avaient réclamé la présence des journalistes ? Ils étaient là ! Mais voilà, maintenant que tout allait de travers, que des événements imprévus se produisaient, semant la consternation au sommet de la hiérarchie, ils étaient de trop. Les dirigeants avaient désiré de la publicité, ils récoltaient le scandale. L'«exposition» tant espéré risquait fort d'entacher l'image de la société.

On se mit à la recherche de Georges-Étienne Lefort, les reporters tenant le rôle de chiens policiers. Les bureaux furent visités l'un après l'autre. On regarda dans les toilettes pour voir si le grand Jules n'avait pas eu une défaillance, un malaise quelconque. Le moindre cagibi fut inspecté, le plus petit réduit fut contrôlé sévèrement, au cas où ! Impossible de le dégoter nulle part. Le futur président-directeur général resta introuvable. Les dix derniers étages de la tour de verre n'étant accessibles que par l'escalier de service, celui-ci fut achalandé plus que jamais. Les secrétaires s'époumonèrent entre les étages, cadres et chefs de bureau sur leurs talons. Un cynique participant activement aux recherches fit la remarque que c'était bien la première fois que tout le personnel de B.G.B.C. se trouvait, grâce aux malices d'un ascenseur, sur un pied d'égalité.

La pauvre Zaza ne sut bientôt plus où donner de la tête. Elle devait tout à la fois avertir, rassurer, commenter, éteindre ici une rumeur, tenter

là une diversion, tout en furetant elle-même, écrasée d'en haut par un Conseil aux abois, pressée d'en bas par l'acrimonie de l'entourage ministériel, pour trouver où pouvait bien être passé le grand Jules. Finalement, se rappelant la menace proférée plus tôt à son endroit, elle haussa les épaules comme si elle se déchargeait d'un fardeau et quitta l'édifice au grand étonnement de l'attaché politique du ministre.

La fièvre sur les étages gagna rapidement le hall d'entrée. De prime abord, le ministre, à la jovialité factice, partit d'un éclat de rire en apprenant que l'ascenseur central n'était pas (comment le lui dire sans porter atteinte à sa dignité, s'était demandé son attaché politique ?) «utilisable» !

- Pas u-ti-li-sable, vous m'en direz tant ! répliqua le ministre complètement soufflé.

Peu de temps après, la rumeur ayant transpiré dans le hall, la disparition de Georges-Étienne Lefort fut corroborée par l'administration qui enjoignit tout le monde, par la bouche du chef de l'entretien ménager, de garder son calme, les choses allant se rétablir dans les plus brefs délais.

Le ministre fronça les sourcils, mimique qui, par-dessus son nez de vautour, lui composa un visage franchement mauvais.

- Encore ! Dis-pa-ru vous dites ?

- Oui, Monsieur le Ministre, tout à fait, c'est inconcevable, pour ne pas dire inadmissible, sauf erreur, suggéra son attaché politique.

Le ministre cessa de sourire au bon peuple.

- Premièrement, dit-il sur un ton hargneux, un ascenseur qui n'est pas «utilisable» ; deuxièmement, un futur président-directeur général qui «disparaît». Non, trop c'est trop !

Devant la menace d'une colère ministérielle qui pointait, un journaliste lui tendit prestement un micro sous le nez.

- Décidément, la société B.G.B.C. exagère !

Son attaché politique susurra quelque chose à son oreille.

- Pas question ! déclara-t-il en tonitruant. Ces messieurs - il leva une tête méprisante au plafond - savent-ils qui je suis... je veux dire : qui je représente ?

Le ministre tapa furieusement du pied le dallage du hall et repoussa rudement le micro situé sous sa protubérance nasale. Finalement, il se détacha de l'étreinte admirative et béate du groupe d'hommes et de femmes qui l'entourait.

Jamais deux sans trois dit le proverbe. Deux malheurs s'accompagnent souvent d'un troisième. Les gens traînaient dans le hall. Soudain, les lumières s'éteignirent. Le jour sombre, pénétrant à peine par les fenêtres des portes en façade, n'éclaira plus suffisamment, si bien que la pénombre envahit d'un seul coup l'entrée.

- Une panne de courant ! Manquait plus que ça... grommela l'attaché politique du ministre.

La panne était circonscrite à l'édifice. Sur le coup, la surprise fut telle que personne n'y vit goutte à deux pas. Enfin, les yeux s'habituaient à la demi obscurité. L'attaché politique poussa un bruyant soupir. Il se tourna vers l'endroit où se trouvait quelques instants auparavant le ministre...

- Monsieur le Ministre ?

Il sourit d'une façon idiote. Puis une mèche de cheveux s'échappa de nouveau de sa coiffure gominée. Il poussa un rugissement :

- Le Mmmi-nnnis-tttre !!!

Saisi de peur, le hall fit silence.

- Le... minis... tre..., balbutia l'attaché politique, a... disparu !

De fait, les gens eurent beau regarder autour d'eux, le ministre n'était plus là ! Ses gardes du corps furent pris de panique et bousculèrent la foule, cherchant dans tous les recoins du hall sa «divine» personne. Le charivari qui s'ensuivit resta gravé dans les mémoires. L'un des gorilles, ayant perdu momentanément la raison sans doute, étendit sur le sol d'un coup de poing l'attaché commercial de F. resté sur son chemin par distraction. Du sang coula sur la barrette moustachue du digne représentant. Quelques femmes crièrent à leur tour. Il y eut un tel tohu-bohu qu'il gon-

fla dans le hall et déborda jusque dans la cafétéria, tant et si bien que la chaîne de télévision nationale interrompit ses émissions régulières et présenta un bulletin spécial, en direct de la tour de verre. La consternation fut à son comble. L'émoi sortit de l'édifice et gagna la ville.

La nouvelle de la «nouvelle» disparition parvint au trentième étage. Le secrétaire du Conseil éclata en sanglots. Ses «honorables» membres s'effondrèrent sur leur siège. Apprenant que la responsable des relations publiques avait fui au milieu de la tempête, ils décrétèrent qu'elle était congédiée sans avis et sur-le-champ .

Le ministre avait eu raison avant de disparaître. De bas en haut de la tour de verre, les employés de la maison se transmirent ses paroles : «Trop, c'est trop !»

Une escouade de policiers pénétra quelques minutes plus tard dans le hall. Enfin, toutes les sorties de l'édifice furent bouclées. À l'affolement succéda la peur.

- Mais où diable peuvent-ils bien être ? déclara, narquois, Fouquereau.

Il conversait depuis un bon moment avec l'agent de sécurité, près du standard. Il avait été témoin du tumulte survenu après la disparition du ministre.

- Qui le sait ?

Une joie mauvaise couvait dans ses yeux et finit par fleurir sur ses lèvres. «Un démon d'homme !» pensa l'agent de sécurité près de la retraite.

Primo, un ascenseur qui se détraque ; secundo, un futur président de la société qui disparaît ; tertio, une panne, qu'on crut d'abord fortuite, du courant électrique ; quarto, un ministre qui s'évanouit «le diable sait où !»... De quoi faire mentir le proverbe «jamais deux sans trois»! Dans la tour de verre, bien des années plus tard, ce proverbe devint par dérision : «Jamais deux sans quatre».

V

- Ecoute bien cette histoire, lui dit l'être céleste d'une voix lasse. Il était une fois un homme doux et heureux qui habitait une contrée lointaine dont plus personne ne se souvient. Les champs étaient couverts à longueur d'année d'une toison d'or dont les grains les nourrissaient, ses bêtes et lui, sans qu'ils fussent jamais dans le besoin. La terre gonflée d'un éternel printemps était continuellement grosse des moissons à venir. De lourdes grappes de raisin pendaient aux vignes ; il lui suffisait d'en cueillir les fruits et de les presser du doigt pour qu'une liqueur jaillisse qui enchantât son palais. Dans les eaux, les poissons foisonnaient ; dans les vergers, des agrumes de toutes sortes gorgés de jus, des fleurs chargées de miel et des plantes odorantes, cerisiers, chèvrefeuilles, poussaient sous la sollicitude des rayons du soleil. Partout la prospérité régnait. Au-dessus des têtes, un ciel immense et serein protégeait cette terre bénie. La nuit, la lune, comme une mère veillant son enfant, dissipait sous sa blanche clarté

les craintes nocturnes des bêtes et réchauffait la paille de l'homme...

Jusqu'au jour funeste où un quidam surgit des montagnes peuplées de forêts sombres. Sa besace était vide, ses vêtements défaits ; l'angoisse se lisait dans son regard. Il vit toutes ces magnificences : les pâturages en or, les riches jardins, les eaux poissonneuses, et alla voir le propriétaire du domaine. Il lui demanda d'abord à boire. Le maître des lieux lui servit une coupe de son meilleur vin. Puis, il réclama à manger. Son hôte s'empressa de lui servir des fruits frais sur un plateau décoré de trilles blancs ondulés. L'homme, rassasié, le remercia et s'étendit dans la plaine arrosée de soleil. Il dormit profondément. Quand il se réveilla, il alla retrouver son bienfaiteur. Ce dernier lui parla avec dilection, lui révélant qu'il l'attendait depuis longtemps. Il avait veillé à ce que tout soit prêt lorsqu'il viendrait, lui révéla-t-il. L'homme n'avait qu'à contempler le domaine. Partout la luxuriance naturelle était garante de la vigilance de son hôte. L'homme descendu des montagnes s'étonna : comment pouvait-il l'attendre alors qu'il le voyait pour la première fois ? Son hôte répondit qu'on attendait toujours quelqu'un et que lorsqu'il venait il fallait être prêt à le recevoir... L'existence n'était-elle pas un bien plus grand mystère ? L'homme des montagnes posa d'autres questions, insatisfait et surpris à la fois par une telle énigme. Epuisé, il dormit encore une nuit et un jour entier. Le lendemain, il alla revoir son hôte et le supplia de lui céder une parcelle de son domaine. Son hôte consentit sans rechigner et lui donna généreusement la moitié de ses terres en l'enjoignant de jouir des eaux, des prés et des jardins en ayant pour principal souci d'être heureux et reconnaissant de son sort. Les jours passèrent sous le ciel bleu et paisible qu'aucun nuage ne venait obscurcir. Après quelque temps, l'homme revint voir son bienfaiteur

et le supplia cette fois-ci de lui révéler les secrets d'une telle prospérité. L'autre refusa et argua qu'il lui fallait être heureux sans comprendre, autrement un grand malheur ne tarderait pas à arriver. L'ignorance n'était pas un défaut ; la sagesse consistait à accepter les bonnes dispositions de la Providence sans discuter ses raisons. Il ajouta ceci : « L'esprit de l'homme ne doit jamais entrer en conflit avec l'ordre du monde. Le ver de la discorde n'est pas dans le désir de savoir mais dans l'ambition, dissimulée sous la connaissance, de dominer les choses. Cette convoitise est présumée coupable parce qu'elle est fatalement destructrice... En fin de compte, qui sommes-nous pour décider ce qui doit ou devrait être ? Ne devons-nous pas, sous peine d'être privés de toutes ces grâces, faire le suprême sacrifice, le sacrifice de nous-mêmes ? En soulevant pour nous un pan du néant, Dieu nous a non seulement donné le monde à voir mais il nous a surtout permis de l'aimer. *La vie est à elle-même sa propre récompense.* Devrions-nous mourir et disparaître à jamais, voir retomber le saint voile par où le monde nous est apparu dans toute sa splendeur et sa magnificence, il nous faudrait dire : "Merci, cette vie fut belle !" Sommes-nous faits pour l'éternité? Dieu seul l'est...» Agacé, mécontent de la réponse, l'homme retourna sur ses terres et se mit en quête, sans tenir compte de l'avertissement, des secrets d'une telle opulence qui défiait son entendement. Obstiné, il comprit rapidement comment la toison d'or poussait. Enhardi par une telle trouvaille, il soumit la glèbe à un travail intensif et harnacha les bêtes, reçues avec la moitié du domaine, à une servitude épuisante. Evidemment, il ne s'arrêta pas là. Il accrut également le nombre et la grosseur des grappes dans ses vignes et la quantité des essences de fleurs dans ses jardins. Fier de lui, il invita son hôte à venir constater ses succès. «Regarde, lui dit-il, les rendements de mon domaine ont été augmentés

du double. Pour y parvenir, j'ai peiné le jour et veillé la nuit. Constate les résultats par toi-même. Les vignes, les champs, les jardins sont désormais soumis aux exigences de mon intelligence. Mon bon plaisir est leur loi. Tu m'avais donné un domaine et j'ai maintenant un royaume !» Son visage exultait. Voyant ses transports de joie, son hôte se renfrogna. Un mauvais présage obscurcit ses prunelles. Il s'en retourna et n'adressa plus jamais la parole à l'homme présomptueux. De nombreux jours passèrent. L'imprudent s'acharna encore et encore. Avec le temps, sa science devint grande et son savoir-faire n'eut pas de limites. Il se couchait le soir fatigué, rompu et, anxieux, rêvait la nuit de ce qu'il ferait le lendemain. Mais une nuit, il ne dormit pas... Quelque chose l'obsédait. Troublé, il se retournait sur son lit de brindilles sèches sans pouvoir trouver le repos. Au petit matin, il se leva et alla marcher sur ses terres. Un désir secret torturait son esprit. Les jours suivants, il travailla dans ses plantations et ses jardins sans y prendre goût comme d'habitude. Les nuits ne lui apportèrent guère le repos. Le sommeil le fuit avec la malice d'une maîtresse infidèle. Le même désir, la même obsession surgissait au moment où il allait s'endormir, le tenant éveillé jusqu'à l'aurore. Cela dura un temps fort long. À la fin, tout alla de travers. Dans les prairies, les grains séchèrent sur leurs épis ; dans les vignes, les grappes de raisin pourrirent avant d'arriver à maturité ; dans les jardins, les mauvaises herbes et les plantes vénéneuses remplacèrent les cerisiers et les chèvrefeuilles ; les fruits perdirent leur saveur. Les bêtes, ployant sous le joug, rendirent leur âme à la terre. Un matin, l'homme prit une résolution. Il partit aussitôt et disparut dans la forêt. Il en revint au bout de quelques jours...

La voix interrompit son récit. Un morne souffle passa sous le dôme

bleu.

- Ciel noir... Epées de lumière sur la terre agitée d'ombres menaçantes... Face noire de l'ange... Figure ténébreuse barbouillée de nuit et de boue mêlées... «Sale temps !», pensa l'homme, et il cracha par terre. La glaire resplendit sous la torche qui l'éclairait, puis sécha rapidement tant le froid soudain mordait le sol autant que l'homme. On pouvait voir sur son visage noirci les marques d'une lutte intense avec sa conscience. Il dissimulait ses souffrances sous une épaisse armure de fer ; sa main tenait un long glaive dont la lame tranchante brillait lugubrement. Il alla retrouver son bienfaiteur et l'adjura de lui donner le reste de son domaine, prétextant qu'il en ferait un meilleur usage. L'homme sage ne répondit pas mais ses yeux laissaient paraître toute l'impuissance du monde. Devant son refus muet, le démon descendu des montagnes, enragé, leva son épée et lui trancha net le col. Son forfait commis, il prit le cadavre et l'enterra loin dans les bois. Enfin, sans éprouver l'ombre d'un remords, il retourna à son travail, satisfait, apaisé et seul propriétaire de tout le domaine.

La voix se tut. Georges-Étienne Lefort entendit un raclement de gorge, puis la voix reprit, mystérieuse et sombre :

- Il y a quelque part dans le monde, caché au plus profond d'une forêt, un très vieux chêne dont l'âge se confond avec l'éternité. Le souffle de l'Esprit s'égare parfois entre ses branches. Passant près de l'arbre vénérable, on peut entendre une voix raconter aux hommes quelques-uns des mystères de la vie... L'existence, vois-tu, ressemble à un polar. L'homme enquête, suit une piste, puis une autre, s'égare ; parfois il trouve des in-

dices qu'il érige en lois universelles, en dogmes irrécusables, mais jamais, entends-tu, ne possèdera-t-il la solution de l'énigme ! Le monde dépasse la connaissance qu'il peut en avoir. L'histoire est construite de telle façon qu'elle déroute et déroutera toujours les plus fins limiers. Pourquoi ? La connaissance du monde est interdite comme l'est la profanation d'un tombeau. Plus nombreux sont les pillards, plus labyrinthiques sont les arcanes du monde. La vérité n'éclatera que lorsque le livre aura été refermé. En attendant, la plus grande objection à l'existence de Dieu... ce sont les hommes eux-mêmes !

Malgré son désarroi, grand Jules ne put s'empêcher de sourire. Des péripéties rocambolesques l'avaient conduit jusqu'ici pour qu'il entendît des inepties pareilles. Ridicule !

- Détrompe-toi, répliqua la voix. Cette histoire toute simple ne s'est pas déroulée sur un plan qui t'est familier. Ce récit n'est pas celui d'événements survenus à une époque ou à un endroit donné. Non. Cette histoire, c'est celle... de ton âme !

Georges-Étienne Lefort baissa la tête.

- Qu'est-ce que l'âme ? C'est l'oeil de Dieu au creux de la chair, que l'homme ouvre ou ferme selon que le bien ou le mal triomphe en lui.

Un profond soupir souleva les vapeurs ouatées au ras du sol.

- Tu te tais ! C'est la meilleure défense, ajouta la voix grave. Il est

vrai que les lointains paysages de l'âme ne sont plus à la portée du premier voyageur venu. Pourtant, tu es, mon cher grand Jules, le plus imparadonnable des hommes car tu as dressé entre ton âme et toi une barrière infranchissable, un mur de mépris invisible à tes yeux de chair. Mais, toi aussi, à la fin, tu seras pardonné, et le pardon sera étrangement ton châtiement le plus terrible, car tu n'auras pas assez de l'éternité pour étancher ta soif de miséricorde !

Décidément, il ne rêvait pas, pensa Georges-Étienne Lefort. Il réalisa la gravité de sa situation. Sans trop savoir pourquoi il incriminait sa nudité, il attendait maintenant un verdict.

- Tu veux vivre, n'est-ce pas ? Alors, écoute-moi bien. Que préfères-tu, vivre comme tes semblables dans la mangeoire à médiocrité, ou mourir ? Je te laisse le choix : recommencer dès le début, à égalité avec l'humanité grouillante et vaniteuse d'en bas ou... disparaître à jamais ?

Grand Jules se ressaisit. Il releva le nez, bomba le torse. Sa tête se transforma en table de ping-pong. Peu importe comment tout cela serait possible ! Déchoir ? Allons ! Cela ne serait pas digne d'un... ex-président-directeur général ! Mourir ? Ne s'imaginait-il pas que la mort est une grande bêtise commise par la vie en chacun de nous lorsqu'elle est fatiguée d'elle-même ? Il n'en était pas là, quoique les dernières minutes l'eussent grandement vieilli ! Dégringoler... La gravité naturelle le ramènerait en bas de la pente, là où régnait le chaos et l'informe. Trépasser... Certes, le premier sort proposé n'était guère noble pour un homme de sa trempe mais, à tout prendre, préférable au néant. Puis, il en était convain-

cu, il s'élèverait de nouveau ; inévitablement, ses qualités le ramèneraient vers les sommets. Tôt ou tard, la nature reprendrait ses droits. Oui, mieux valait vivre !

- Je crois comprendre, dit la voix sentencieusement, que ton choix est fait. Soit. Va, poussière parmi la poussière, grain de sable semblable au grain de sable, lie d'entre la lie !

Un coup de tonnerre éclata dans le ciel. Des vapeurs blanches et grises recouvrirent Georges-Étienne Lefort. Soudain, il fut projeté vers l'arrière ; son corps roula sur lui-même et buta contre la paroi du fond de l'ascenseur. La porte se referma lourdement ; sous la dernière rondelle transparente au-dessus de la porte, les numéros se mirent en marche arrière ; une pression inverse à celle de tout à l'heure empoigna la cabine qui partit vertigineusement vers le bas. Sous la violence de la chute, il resta couché sur le plancher fuyant de la cabine. De nouveau, ses yeux surveillèrent la série de numéros astronomiques qui décroissaient à une vitesse prodigieuse. Au bout d'un temps indéfini, ils se rapprochèrent de grandeurs connues. Enfin, il put lire les centaines, puis les dizaines : trente-trois, trente-deux, trente et un... L'ascenseur central de la tour de verre, siège social de la société d'import-export B.G.B.C., descendait vers les étages inférieurs. Georges-Étienne Lefort, la nausée au coeur, les oreilles bouchées, pensa qu'il en serait comme la voix céleste lui avait fait comprendre. Il entendit le passage du contrepoids. Il retournait en bas, au même niveau que la plèbe exécrée... avec les rats ! Le Diable sait ce à quoi le monde, ainsi que lui-même, ressembleraient. Troisième étage, deuxième étage. L'ascenseur ralentit. L'estomac lui remonta dans la gorge ; un

goût de vomissure se répandit sur sa langue. Un déclic. La cabine avait passé l'interrupteur d'arrêt. Premier...

- Oh, non ! hurla-t-il.

VI

Le ministre des Finances et du Commerce extérieur reposa sa tasse de café sur la desserte, enjolivée d'une belle nappe rose, et poussa un soupir de satisfaction. Les jambes croisées, le veston déboutonné, les coudes plantés sur les bras de son siège, il joignit ses mains aux phalanges osseuses et se pencha vers l'avant. Son nez aquilin renifla sa chevalière. Le ministre réfléchissait...

- Ma chère... Vous me permettez cette familiarité ?

- Monsieur le Ministre, vous m'en voyez plutôt flattée ! répondit son interlocutrice en le regardant droit dans les yeux.

Les coins de la pièce étaient noyés dans une douce pénombre. Le ciel, à travers la grande baie vitrée du bureau, au vingt et unième étage de la tour de verre, composait un tableau abstrait dont le dégradé de teintes grises se fondait dans la luminosité blafarde montant du boulevard. Les flammes de deux chandeliers tors tressaillaient au rythme du souffle des deux occupants de la pièce. Leurs ombres dominaient les murs.

Le ministre était ravi. Sa mauvaise humeur l'avait quitté. Le décor

du bureau de son hôtesse tenait à la fois de la pièce de travail et de la salle de repos. «Quel raffinement, pensa-t-il, quelle femme exquise !» Son regard de vautour explora la pièce. Les murs étaient de couleur ivoire ; sur un fourre-tout en guise de bibliothèque reposaient une sphère rose d'albâtre sur pied et des feuilles de calathea dans un vase bleu en faïence. Sur une étagère, il y avait un jardin d'eau dans un aquarium sans poissons parcouru d'imperceptibles ondulations d'un palmier nain et d'une plante à bananes enracinés à même un lit de gros sel. Au-dessus de sa tête, un bouquet de fleurs aux pétales de soie était prisonnier d'une volière blanche suspendue. Face à la baie vitrée, une lampe Butterfly éteinte trônait sur la table de travail ; à côté de la table, un buisson de sansevière dans un cache-pot en forme d'urne donnait le goût des tropiques.

Fasciné, le ministre contempla longuement le seul tableau de la pièce : un serpent, peint à grands à-plats de couleurs, lové entre des lianes...

«Quelle chance !» pensa, de son côté, Ève des Trois Maisons. L'existence se compose de la rencontre d'une série d'imprévus et de calculs, au point qu'on ne sait plus qui ou quoi préside aux événements et à la destinée. Un impersonnel hasard ? Une humaine fortune ? Une inéluctable fatalité ? Son audace la récompensait. Seuls les ustensiles et les assiettes «... d'un commun !» tranchaient dans ce décor soigné, digne d'un ministre.

Le ministre, loin de s'en offusquer, avait trouvé fort amusant, étant donné les circonstances, l'emprunt du monte-charge en compagnie d'une

femme si charmante et débrouillarde. Il est vrai que dans le hall, il était de fort mauvais poil. Cette «fuite», pour ainsi dire, ne déplaisait pas à son tempérament capricieux. Quant au reste... «Ils le méritent bien !» s'était-il répété à plusieurs reprises, insulté qu'il était, tout en savourant les délicieuses tranches de brioches au miel, la crème pâtissière et le jus de kiwi servis sur un plateau d'osier blanc par son hôtesse.

- Faites-moi confiance, continua le ministre, il n'en tient qu'à vous de saisir les occasions au collet.

Il esquissa un geste viril en sa direction. Une ombre rouge teinta le visage de son interlocutrice.

Ève des Trois Maisons sourit timidement, se cala un peu plus dans son siège et feignit l'abandon. De temps à autre, elle jetait un coup d'oeil en direction de la porte, de crainte qu'on ne vînt les déranger.

- Bien entendu, ce que je vais vous dire doit absolument rester entre nous...

Elle protesta :

- Monsieur le Ministre !

Il étendit une main vers elle.

- Je sais, poursuivit-il sur un ton ferme. Vous êtes une femme intel-

ligente et raffinée...

Le ministre détailla lentement son hôtesse des pieds à la tête, s'arrêta longuement sur son bustier de dentelle blanche sous son tailleur de ville noir. Il le fit galamment, sans arrière pensée, en fin connaisseur et en parfait gentleman.

Ève des Trois Maisons défit son collier-de-chien et le déposa sur la desserte. Puis, elle baissa les yeux et simula la soumission. Elle appréciait qu'en cet instant le ministre sachât garder ses distances sans pour autant cesser de lui manifester un intérêt pour sa personne. Cette délicatesse « ministérielle » honorait sa féminité.

- La société a pris aux cours des dernières années... comment vous dire ? une importance démesurée et dangereuse dans les affaires commerciales. Oui, dangereuse !

La voix du ministre s'aggravait au fur et à mesure de leur conversation.

- Mon gouvernement a la ferme intention de faire en sorte que les choses changent à l'avenir. Vous me suivez ?

Il se redressa et s'adossa à son fauteuil. Pendant un moment, il sembla ailleurs. Sa main gauche caressa quelques tiges d'orchidées, disposées dans un vase en verre de Murano placé sur une table d'appoint, près de son fauteuil.

- Il faudra du temps et beaucoup d'énergie. Réfléchissez bien. Vous connaissez la maison et... plus important, ceux qui la dirigent, leur caractère, leur tempérament. Je dirai les choses plus crûment. Vous êtes une femme. J'ajoute : une femme perspicace. Donc, vous savez également les forces et les faiblesses de chacun. Qui plus est, vos fonctions, quoique récentes, vous ont mise en contact avec les principaux fournisseurs de la maison...

Le ministre fit une pause, joua avec sa tasse de café à la manière d'un voyant contemplant le marc au fond et y lisant le destin.

- La société B.G.B.C. a un brillant passé mais son avenir... À ce sujet, je puis vous assurer que les intentions du gouvernement sont très claires et ne changeront pas. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour diminuer son influence et, si possible, l'annihiler.

Son interlocutrice releva les yeux sur lui. La flamme des bougies éclaira un visage décidé aux traits volontaires et insolents. « Elle ne manque pas de cran ! pensa le ministre. C'est en plein le genre de collaboratrice qu'il me faut.»

- En conclusion, dit-il, vous pourriez nous être d'une grande utilité au ministère que je dirige...

La directrice du Service à la clientèle s'avança sur le rebord de son siège.

- Vous prendrez bien une autre tasse de café, Monsieur le Ministre ?

VII

Un violent choc se produisit. L'ascenseur, ayant passé le premier, puis le deuxième et le troisième sous-sol, semblait aller s'écraser sur l'amortisseur au fond de la cage oblongue.

- Ce n'est pas possible ! gémit grand Jules.

Moins un, moins deux, moins trois... L'ascenseur poursuivait son voyage dans les entrailles de la terre ! Au-dessus de la porte, d'autres numéros astronomiques s'affichèrent sous la première rondelle en plastique cette fois, mais précédés du signe de soustraction.

- C'est de la folie ! Au secours ! implora-t-il.

L'ascenseur ne s'arrêta pas pour autant. Il eut chaud, très chaud. Son corps fut rapidement recouvert de pustules et de cloques purulentes. Il grimaça de douleur. Enfin, la chute dans les abîmes fut telle et sa stupeur si grande qu'il perdit de nouveau connaissance.

Quand Georges-Étienne Lefort revint à lui, le monde que ses yeux découvrirent était tout le contraire de celui d'où il provenait. Des lueurs sombres dansaient sur les murs de la cabine. Par la porte grande ouverte, des vapeurs rouges et noires virevoltaient au ras de la cabine et roussissaient sa chair nue. Il rassembla ce qui lui restait d'énergie et, cham-

branlant, se remit sur ses jambes. Hors de l'ascenseur, un grondement souterrain roulait dans les ténèbres et frappait, comme une puissante vague venue de loin, ses oreilles assourdies. Hébété, il sortit machinalement de la cabine, innocente victime entre les mains d'un bourreau, offerte en expiation par des forces aveugles.

- Ha !Ha !Ha ! ricana une voix aiguë. L'innocence est un outrage à la force, un péché envers la nature, un crime contre la vie. Enfin... non, je m'embrouille. Je veux dire que...

La voix se remit à rire. Des secousses sismiques ébranlèrent l'abysse, des flammes jaillirent des profondeurs. Un rictus sur ses lèvres livides, grand Jules attendit la suite.

- Tu te sens bien seul, hein ? reprit la voix stridente. Pourtant, la solitude même diabolique, que dis-je ! surtout diabolique, est de loin préférable à la promiscuité des anges... ou des hommes.

À quoi rimait cette nouvelle et si aberrante mésaventure, pensa Georges-Étienne Lefort. Il n'allait pas tarder à l'apprendre.

- Heureusement, je suis là... ajouta la voix provenant du gouffre insondable.

La présence infernale mais invisible s'approcha et tourna autour de Georges-Étienne Lefort. Ce dernier perçut un reniflement.

- Que peut bien sentir une âme comme la tienne ? Rien justement...

Georges-Étienne Lefort sentit un souffle brûlant envelopper son être.

- *Il n'a rien compris ! Il n'a jamais rien compris ! Navrant !*
Remarque : moi aussi, il y a fort longtemps, j'ai pensé que... Mais mon intelligence s'est rebellée contre toutes *ses* idées absurdes : le bien, la justice, la paix... Niaiseries ! Sottises bonnes pour les ânes ! La stupidité me rend malade. Tiens, cela me fait cracher du sang !

De nouvelles flammes surgirent mêlées à une épaisse fumée noire qui faillit étouffer grand Jules.

- Les idéaux sont les plus grands assassins de l'Histoire. L'espoir mis en eux est complice des plus grands forfaits. Ha !Ha !Ha ! Elle est belle l'humanité !

La voix fit une pause comme si elle réfléchissait intensément, puis :

- Intéressant spécimen !

- Vous parlez de moi ? répliqua Georges-Étienne Lefort, alarmé.

- Cela t'intéresse ? Remarque : le contraire m'étonnerait, surtout dans ta situation. À ta place, heu.. oui, je serais très inquiet.

Grand Jules, déjà fort mal en point, ne fut guère rassuré.

- Je t'ai arraché de *ses* mains. Je t'avoue franchement que j'ai douté un moment de pouvoir réussir. *Il* peut faire que ce qui a existé n'ait jamais été, seulement... Ce... cette chose... comment vous la nommez ? Un ascenseur ! Diable, cela ne se manoeuvre pas aussi facilement qu'on le voudrait. Enfin, j'utiliserai peut-être ce moyen de locomotion un jour.. quand j'irai le... Allons, cela ne te concerne pas, hein ? Seule ta personne est importante à tes yeux ! Tu as bien raison. Tiens, je vais te raconter une histoire...

«C'est une maladie», pensa Georges-Étienne Lefort. Si tourmenté qu'il fût, il poussa un soupir de lassitude.

- L'animal ! Il ne veut pas m'écouter. Pourtant, tu avais les oreilles bien longues, là-haut, hein ? Ecoute ! Je ne te parlerai pas deux fois. D'ailleurs moi, je raconte toujours des histoires courtes. Elles n'endorment pas les enfants mais elles sont efficaces lorsque l'on s'adresse aux esprits simples. Imagine deux hommes en grande discussion. Les idées fusent, les esprits ratiocinent. L'un des deux hommes, raffiné et subtil, accule son adversaire dans une impasse grâce à des arguments savamment amenés. La trogne altière et supérieure, il lui demande : «Que peux-tu me répliquer ?» Son interlocuteur réfléchit - c'est déjà une erreur -, enfin, n'en pouvant plus, il lui répond en lui assénant un coup de poing sur la mâchoire... Non, laisse-moi poursuivre. Je prétends qu'il a bien fait, qu'il a eu raison, si je peux m'exprimer ainsi. Cela t'étonne, espèce de couard ? C'est ce qui me chagrine le plus chez toi et tes semblables. Vous respectez la force mais ne l'estimez pas. Oui, oui, toi comme les autres ! Et pourquoi donc ? Parce qu'il vous faut toujours enrober vos actes des mobiles les plus nobles. La force brute indispose si elle n'est pas justifiée par des men-

songes qui dupent tout le monde, victimes et bourreaux réunis ! Ha ! Ha !
Ha !

Grand Jules avait mal partout. Sa tête bourdonnait comme une ruche assiégée par le feu ; son organisme exténué accusait les efforts prodigieux qu'il devait déployer pour rester lucide.

- Moi, reprit la voix de crécelle avec une inflexion pathétique, j'aime... la vérité ! Je me bats depuis une éternité pour elle. Voilà pourquoi je croupis dans cet antre incandescent. Normal, *il* ne pouvait continuer à me voir. Alors *il* m'a exilé ici, au sous-sol, si je puis dire. Parce que je dis la vérité, je suis très gênant. Il est vrai que je ne suis guère présentable. Rien d'étonnant : la vérité est tellement laide qu'elle a fini par déteindre sur moi. On dit que j'ai une langue de serpent et la queue fourchue ; en un sens, le portrait, s'il est caricatural, a quelque vraisemblance. En réalité, mon être est fait de toute la matière du monde. Mon esprit, lui, a la saveur d'un amour amer. Ha ! Ha ! Ha ! Je m'égare...

La voix pointue faillit s'étouffer. Une immense pitié envahit grand Jules pour sa personne, destinée - dans un temps qui lui parut paradoxalement fort lointain - à accéder aux plus hautes fonctions de la société... mais comment s'appelait-elle ? Ce trou de mémoire acheva de le consterner.

- La vérité, si tu veux la connaître, la voici. *Il* se sert des hommes pour détruire sa création. Etonnant, non ? Tu ne t'es jamais demandé pourquoi lors de la genèse du monde *il* vous avait créés en tout dernier lieu ? Le monde est le produit de *son* insupportable solitude. La maladie

mentale *le* guettait : être tout et rien à la fois confondrait n'importe qui ! Pris de désespoir, *il* créa le monde... Le gâchis fut immense et l'oeuvre un fiasco total. Puis, pareil à un artiste impuissant à retrancher quoi que ce soit qui est sorti de ses mains, *il* en rajouta et créa l'humanité. Beau divertissement ! Elle serait l'arme qui effacerait *son* erreur. Seulement, *il* se retrouva encore plus seul qu'avant. Pourquoi ? Les hommes sont impies... et leur esprit est trop pratique. Avec raison ! Tout chemin s'arrête un jour quelque part. Toute vie conduit inéluctablement vers la mort. La vérité fait mal alors que le mensonge est réconfortant. S'ils savaient... *Sa* vengeance est terrible. J'hésite... moi-même j'ai peur de le dire ! Car mon esprit igné attise et redoute à la fois le brasier. *Le plus grand malheur qui soit est d'être né.* L'existence est un châtiment. Les hommes sont condamnés à vivre et ils auront l'éternité pour regretter d'avoir vu le jour.

De nouvelles flammes embrasèrent l'ancre souterrain.

- En attendant, il faut aux hommes de puissants mobiles pour agir... *Il* incrusta dans leur tête des idéaux dont un enfant rirait s'ils n'étaient comme les sucreries qui gâtent la dentition mais sont si affriolantes. Au nom du bien, de la justice et de la paix, les hommes mirent le monde à feu et à sang, établirent l'iniquité partout et firent le mal comme moi-même je n'aurais pas osé rêver le faire si j'étais ce qu'on croit que je suis. Voilà l'unique vérité. Les idéaux sont aux actions ce que le fard est à la laideur : le moyen le plus efficace de tromper, de dominer et... de détruire. *Il* est le grand imposteur et vous n'êtes que ses marionnettes. Ha ! Ha ! Ha !

Georges-Étienne Lefort respirait de plus en plus péniblement, assailli

par des vagues successives de vapeurs rouges et noires.

- Mais c'était compter sans ma présence ! Oui, je suis l'unique témoin de cette vérité élémentaire, le dénonciateur de *son* incroyable hypocrisie. Parfois, il m'arrive d'intervenir et de contrarier *ses* plans. Sais-tu seulement pourquoi *il* t'a permis d'avoir la vie sauve ? Evidemment, *il* savait quelle serait ta décision. En suivant tes penchants naturels, tu pouvais *le* servir deux fois plutôt qu'une... Et dire que c'est moi que l'on traite de malin, ha !

Grand Jules était au désespoir. Sa tête allait éclater. Il ressentit une douleur lui transpercer la poitrine.

- J'achève, reprit la voix. À mon tour de t'enserrer dans mes griffes. Choisis : je te laisse vivre mais au lieu de te ravalier au niveau du commun des mortels, j'élève tous tes ennemis, je leur donne les qualités qui leur faisaient défaut pour te résister efficacement, bref je les rends aussi puissants que toi. Car, réfléchis bien si tu en es encore capable, le malheur pour les hommes de ton espèce n'est pas la pauvreté ou la servitude - elles seraient de puissants aiguillons - non, le malheur est de partager la seule richesse qui ait de la valeur à leurs yeux : le pouvoir ! Ha ! Ha ! Ha ! Telles sont mes conditions si tu veux vivre, sinon... que le néant ait ta carcasse !

Georges-Étienne Lefort ramassa ce qui lui restait de force :

- Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi ? braila-t-il.

- Pourquoi à toi plus qu'à un autre, hein ? Ha ! Ha ! Pourquoi pas à toi plus qu'à un autre ! Hi ! Hi ! N'êtes-vous pas tous égaux devant *lui* ? Trêve de banalités ! Tu t'en balances éperdument de l'égalité et tout le tralala. L'égalité, voilà qui est bon seulement pour les autres selon toi. La liberté, oui d'accord, à condition que triomphent tes entreprises ! La justice ? Que chacun occupe la place qui lui revient, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui te fait courir, hein ? Quoi donc ? Qu'est-ce qui fait galoper Georges-Étienne Lefort, dit «le grand Jules» ? Je vais te le dire, moi : la peur ! Tu grimpes une échelle, les rats à tes trousses. Tu montes et montes, toujours plus haut, de peur de te faire dévorer !

Sur ces dernières paroles, la voix glapissante se tut. Les vapeurs rouges et noires montèrent à la gorge de Georges-Étienne Lefort. Il entendit un gémissement, suivi d'un roulement de tambour lointain ; puis, comme il le prévoyait, il fut de nouveau projeté violemment vers l'arrière et atterrit dans l'ascenseur. La porte se referma avec fracas et une poussée irrésistible vers le haut souleva la cabine.

- Assez, implora-t-il avant que son esprit ne sombrât de nouveau dans la nuit.

VIII

Zaza broyait du noir, le walkie-talkie du chef de l'entretien ménager dans les mains. Sous ses lunettes en forme de papillon, les bavures de son mascara maculaient ses yeux de raton laveur.

Elle n'en croyait pas ses oreilles. Renvoyée ! L'injustice des dirigeants de la société était sans bornes. N'avait-elle pas fait de son mieux ? Il leur fallait un bouc émissaire ; le rôle qu'elle avait joué, quoique mineur, la désignait au sacrifice comme une brebis expiatoire.

Zaza passa en revue les événements de l'après-midi. Non, rien qu'elle aurait pu se reprocher ne pouvait justifier une pareille injustice, si ce n'est que sa fonction devait obligatoirement assumer l'opprobre de l'incroyable série d'événements inattendus dont la société était le théâtre.

Sa responsabilité était bien limitée, il fallait l'admettre ! Oui, les communiqués envoyés à la presse étaient un tantinet exagérés. Or, ne l'avait-on pas pour la énième fois poussée à une telle débauche de sous-entendus parce qu'on désirait à tout prix attirer en grand nombre les gens de la presse et des autres médias ? Bien sûr, les volontés de l'administration et du Comité de réception n'avaient pas été aussi explicites. Là encore, c'est par allusions, propos tacites et suggestions non-compromettantes qu'ils l'avaient amenée à broder, à amplifier au-delà de ce qu'ils souhaitaient, avec pour résultat que la société se trouvait déculottée de belle façon.

L'épisode de la vaisselle « ministérielle » lui revint en mémoire ! Zaza se revit, pauvre gourde, quittant l'édifice et bondissant dans un taxi, se précipiter à son appartement, envelopper ustensiles et assiettes, retourner en hâte à la tour de verre, voler au bureau de la directrice et mettre la table pour le ministre et elle. « Cette... » Non, elle ne trouvait pas de mots assez forts pour la décrire.

Lorsque Zaza fut redescendue dans le hall par l'escalier de service, bien que l'édifice ait été plongé dans le noir et enserré par une meute de policiers, la nouvelle de la disparition du ministre n'ajouta rien à ses soucis, comme de raison ! Puis, grâce au walkie-talkie, elle sut que l'ascenseur maléfique s'était enfin immobilisé au trentième étage. La personne en possession du walkie-talkie était priée d'envoyer de toute urgence des hommes de l'entretien afin d'aider à ouvrir la porte. Ce qui pouvait bien se passer là-haut, Zaza l'ignorait. Enfin, quelques minutes plus tard, l'ancien collaborateur du grand Jules lui apprenait son renvoi.

Le cuistre ! Fouquereau restait là à la contempler, une expression malicieuse dans les yeux. Qu'avait-il fait pendant tout cet après-midi ? Où s'était-il réfugié quand tout allait de travers ? N'était-ce pas plutôt dans les normes que les responsables, en bons dirigeants, soient, justement lorsque tout va mal, les moins responsables ? Beau sujet de contradiction à méditer au chômage !

- Il paraît que l'ascenseur central a été immobilisé... dit-elle, penaude et distraite.

- Où ça ? coupa Fouquereau, ouvrant de grands yeux anxieux.

Hormis les inconvénients que cet ascenseur déréglé avait pu causer, la volatilisation du futur président-directeur général n'était-elle pas bien plus importante ? Qu'avaient-ils tous à tant se préoccuper de cet ascenseur ? pensa Zaza in petto.

- Ils réclament là-haut qu'on leur envoie des hommes pour qu'ils puissent ouvrir la porte qui semble être coincée, rétorqua-t-elle avec amertume.

Fouquereau la prit par la nuque et la secoua brutalement.

- À quel étage, s'est-il arrêté ? Parlez ! lui ordonna-t-il sur un ton comminatoire.

La frayeur et la rancune se disputèrent un moment l'esprit dégoûté de Zaza.

- Aïe, vous me faites mal ! cria-t-elle presque.

Le visage de Fouquereau, secoué par une incompréhensible transe, prit l'apparence de celui d'un bouledogue.

«Tiens, tiens, ces messieurs ont besoin d'aide. Eh bien, on va leur en envoyer !» se dit Zaza.

- Au... vingt-neuvième ! finit-elle par répondre.

L'ex-adjoint la lâcha et fila à grands pas. Il accrocha au passage quelques hommes de l'entretien ménager qui faisaient le pied de grue et leur intima l'ordre de le suivre. Ils disparurent par l'escalier de service.

Zaza se mit à rire. Quelques personnes dans le hall la dévisagèrent

froidement. L'attaché politique du ministre, en discussion non loin avec des policiers, se retourna et la considéra sévèrement. Rien que de penser aux ennuis supplémentaires que son mensonge leur causerait à tous, elle en était réjouie. C'était leur faire payer bien peu cher leur injustice à son endroit.

De longues minutes s'écoulèrent dans le hall. Puis, tous ceux qui étaient présents furent soudain glacés d'effroi. On venait d'entendre un cri désespéré retentir dans les entrailles de l'édifice !

ÉPILOGUE

Quand, de haut en bas de la tour de verre, la nouvelle se répandit que le futur président-directeur général avait disparu, des rumeurs circulèrent. Etant donné l'incident disgracieux de l'après-midi en face des ascenseurs, quelques-uns racontèrent que Georges-Étienne Lefort avait été assassiné... par nul autre évidemment que son ancien subalterne. Cette accusation fut rapidement abandonnée car plusieurs l'avaient aperçu en conciliabule dans le hall avec l'agent de la sécurité.

Inquiets, les membres du Conseil d'administration de la société commerciale, qui siégeaient depuis une bonne heure, avaient chargé M. Legendre de retrouver le grand Jules au plus vite. Renseignements pris auprès de sa secrétaire, Georges-Étienne Lefort avait quitté son bureau en direction de la Salle du Conseil depuis plus d'une heure. Quoi qu'il en soit, on se mit à sa recherche dans tout l'édifice. En moins de quelques minutes, il n'y eut pas une ligne téléphonique de libre.

C'est Montour qui fournit le premier un indice. L'ascenseur était tombé en panne ou, plutôt, une défectuosité invraisemblable et probablement unique dans l'histoire de ce moyen de locomotion faisait en sorte qu'il parcourait depuis une heure, à une vitesse considérable, les étages sans pouvoir s'arrêter... L'ascenseur, contre toute logique, montait et descendait sans discontinuer ! Il expliqua qu'il avait tout essayé pour arrêter l'ascenseur pris de folie mécanique. Les malheurs se multipliant comme la vermine, sur le tableau de distribution électrique, au premier sous-sol, le fusible de l'appareil, coincé, refusait de sortir de sa fiche. En résumé, ses efforts étaient restés sans résultat. Impuissant, il venait tout juste de faire appel à des techniciens.

Parallèlement, M. Legendre fit la déduction qui s'imposait : Georges-Étienne Lefort devait se trouver prisonnier de la cabine d'ascenseur, ce qui expliquait son incompréhensible disparition. Voyant cela et suivant les recommandations des «honorables» membres du Conseil, il ordonna que l'on coupât l'alimentation électrique de l'édifice. La pénombre ne rassérèna pas les esprits perméables aux divagations. Il fut question de complot et d'assassinat mis sur le compte de puissances étrangères. Les rumeurs les plus extravagantes voyagèrent allégrement d'étage en étage grâce aux bons offices de l'escalier de service.

Puis, horreur ! le ministre à son tour disparut. L'agent de sécurité reçut ordre d'alerter la police. Comme des oiseaux de mer derrière la poupe d'un navire qui fait la vidange de ses cales, les journalistes de la presse, de la radio, de la télévision accoururent en plus grand nombre à la tour de verre. Les policiers arrivés sur les lieux s'occupèrent de retrouver le ministre. Le Conseil tenta, lui, de résoudre le mystère de la disparition du grand Jules.

Ironie du sort ? heureux hasard dont les choses se font souvent les improbables auxiliaires ? la panne fut provoquée au moment même où l'ascenseur atteignait le dernier étage de l'immeuble. La porte refusant de s'ouvrir, les respectables membres du Conseil durent souffrir près d'une demi-heure, le temps que des employés du Service de l'entretien ménager montassent au trentième étage et forçassent la porte. Une demi-heure qui s'inscrivit dans les annales de la société comme la plus tragique...

Fouquereau avait volé au secours de son ancien patron, désireux -

déduisit-on par la suite - de se faire pardonner ses frasques de l'après-midi. Mal lui en prit ! Il avait monté quatre à quatre les marches de l'escalier de service jusqu'au... vingt-neuvième étage, convaincu que c'est à cet étage que s'était enfin arrêté l'ascenseur. La porte avait été forcée, puis ouverte, par les hommes de l'entretien qui lui prêtaient main-forte. Evidemment, l'obscurité régnait sur l'étage. Nerveux, très inquiet sans doute, trop curieux peut-être, Fouquereau avait avancé un pied... Tous dans l'édifice témoignèrent avoir distinctement entendu un cri de désespoir et la chute d'un corps répercutés par l'écho à travers l'édifice. L'ex-adjoint avait chuté dans la cage vide de l'ascenseur central !

Dans le hall, ce fut la précipitation générale. On cria que quelqu'un venait de se tuer. On chercha et on trouva. La foule descendit au premier sous-sol. Médusés, les gens regardèrent à travers la grille de fer le fond de la cage oblongue. Une sorte de curiosité morbide les retint sur place. On se poussa pour mieux voir. La scène était pénible... Complètement désarticulé, le «diable d'homme» gisait dans une mare de sang. Plusieurs remarquèrent l'étrange sourire plaqué sur les lèvres du malheureux, comme si en cet instant tragique la mort jouait au guignol. Apprenant l'accident mortel dont venait d'être victime Fouquereau, Zaza, restée dans le hall malgré son renvoi, Dieu sait pourquoi ! eut une crise de nerfs. On dut l'évacuer d'urgence en ambulance.

Plus tard, le hall étant vide ou à peu près, la réapparition du «divin» ministre passa presque inaperçue. Son attaché politique, la mèche baladeuse, retrouva son visage de jeune homme bien sous tous rapports et pleura de joie en le voyant. Il fit du «ministre» à toutes les sauces. «Oui,

Monsieur le Ministre... Comme il vous plaira, Monsieur le Ministre ! Monsieur-le-Mi-nis-tre !» Enfin, ses émotions assouvies, il lui résuma du mieux qu'il put la situation. Les journalistes, en mal de sensationnalisme, crièrent au coup monté. Le ministre resta de marbre. Il avait eu un malaise et avait été secouru par une adorable employée - il tint à ne pas dévoiler son nom - qui l'amena se reposer loin «du bruit et de la fureur», dit-il courroucé, ce qui expliquait son ignorance et sa grande surprise devant toute cette armada de policiers assiégeant l'immeuble. Devant l'insistance des représentants de la presse écrite, désireux de connaître les moindres détails concernant sa «disparition», le ministre éleva le ton : «Messieurs, tout ce qui vient de se passer cet après-midi est honteux ! Ma personne ici n'est pas en cause, soyez-en sûrs. Réalisons toutefois que c'est une insulte à mon gouvernement...» Il voulut poursuivre. Mais une meute de photographes et de cameramen remontant du premier sous-sol au pas de course le fit revenir à plus de circonspection. Entraînant derrière lui son attaché politique et ses trois gardes, il sortit en coup de vent, courut presque sur la terrasse et disparut, cette fois pour de bon, dans sa limousine stationnée devant l'immeuble. Une scène pour le moins loufoque se produisit : un reporter coriace s'agrippa à une portière de l'auto du ministre alors qu'elle démarrait. Quelqu'un de l'intérieur tira violemment sur la porte, si bien que les doigts du malheureux restèrent coincés et qu'il fut trimbalé sur une bonne distance, ses jambes balayant le pavé. Enfin, la voiture s'immobilisa, se délesta de l'homme à demi inconscient et repartit à vive allure. Cette fois, les journalistes, indignés, crièrent au scandale.

Pendant ce temps, au sommet de la tour de verre, on attendait toujours les secours. On avait beau appeler Georges-Étienne Lefort, la cabi-

ne demeurait obstinément silencieuse. L'inquiétude céda la place au découragement. On redouta le pire. La directrice du Service à la clientèle, mandée de toute urgence au sommet, fit remarquer, entre deux respirations précipitées, que le grand Jules ne se trouvait «peut-être plus» dans la cabine... Sa remarque fut passée sous silence. Puis, les hommes de l'entretien ménager, quoique bouleversés par le drame survenu un étage plus bas, survinrent enfin et travaillèrent en hâte la porte récalcitrante. Celle-ci s'ouvrit...

Les trente étages de la société B.G.B.C., située au no 1, boulevard de l'Avenir, furent pendant longtemps le siège de nombreuses spéculations. D'après l'enquête, Georges-Étienne Lefort était décédé d'un arrêt du coeur causé par un infarctus du myocarde. Le rapport du médecin légiste accusait le mouvement rapide, ascendant et descendant, de l'ascenseur de la mort du grand Jules. Le muscle cardiaque, notait le rapport, devait avoir résisté un bon moment car le décès ne remontait qu'à quelques minutes avant l'ouverture de la porte, le corps étant encore chaud lorsqu'on le transporta à l'hôpital.

Cependant, plusieurs avaient souvenir des visages consternés des membres du Conseil d'administration lorsqu'ils étaient redescendus du trentième étage. Quelques-uns prétendirent qu'ils affichaient des mines scandalisées. En fait, il paraît que Georges-Étienne Lefort avait été trouvé étendu sur le plancher de l'ascenseur... entièrement nu, ses vêtements gisant en désordre aux quatre coins de la cabine.

Que s'était-il passé exactement, personne ne le sut jamais. Ève des

Trois Maisons donna sa démission quelques jours après les funestes incidents. La Direction intérimaire de la société, assumée par M. Legendre, se contenta d'accompagner son départ d'un commentaire laconique, suivant les recommandations restées secrètes du Conseil d'administration. On chuchota des choses... Plusieurs rappelèrent, à qui voulait bien prêter attention, le clin d'oeil complice que la jeune et jolie directrice avait lancé à feu Georges-Étienne Lefort en quittant l'ascenseur central ce matin-là. Une rumeur, ébruitée par une personne malveillante, prétendit qu'elle avait été surprise en sa compagnie dans l'engin infernal en train de... Le scandale, s'il y en eut un, fut rapidement recouvert par le silence obstiné et par le fait même suspect des autorités de la société commerciale. Sauf que personne ne pouvait prouver quoi que ce soit, d'autant plus que la jeune femme s'était trouvé un autre emploi, au gouvernement, plus précisément au ministère des Finances et du Commerce extérieur. Alors... Non, le grand Jules avait eu une crise de folie «punie» d'une crise cardiaque. Sa folie des grandeurs lui était montée à la tête, voilà tout. L'époque a beau être aux voluptés sommaires, le stupre supposé de cette jeune femme aurait réclamé plus de... Dans un ascenseur, par-dessus le marché, voyons !

Les semaines passèrent et l'oubli eut lentement raison des suppositions les plus farfelues. Finalement, la société resta plusieurs mois sans président-directeur général. Ses opérations commerciales s'en ressentirent. Des intrigues de coulisses minèrent progressivement ses forces. Aux yeux du public, de ses commettants et des gens d'affaires en général, la société perdit de son prestige et de sa renommée. C'est un secret de polichinelle que le ministère des Finances et du Commerce extérieur travailla en coulisse à saper son influence ; dans le secret des officines gouverne-

mentales et dans les limites des lois régissant les interventions du gouvernement dans les affaires commerciales, un haut fonctionnaire fut même mandaté pour nuire à la société...

La dépouille mortelle du grand Jules avait été depuis longtemps incinérée et ses cendres dispersées. Un jour, le grand portrait en pied qui devait s'ajouter à ceux du hall fut jeté aux ordures. Finalement, il ne resta plus de l'homme que le souvenir d'un visage qui, vu de profil, ressemblait à un célèbre empereur...

DEUXIÈME SECTION :

L'ORGANISATION DU FANTASTIQUE

INTRODUCTION

Une peinture de soulier n'est pas le pied

- Jacques Finné

*Le germe de la théorie, c'est presque toujours
de prouver ce que le théoricien désire croire*

- Virginia Woolf

Vouloir comprendre ce qu'est la littérature fantastique - ce qui distingue un texte, en l'occurrence un récit fantastique, de tout autre texte littéraire - peut apparaître comme une entreprise intellectuelle pour le moins paradoxale. Manifestement, l'histoire littéraire montre que le genre fantastique provient autant du conte merveilleux que du roman noir anglais¹. Il ne fait pas de doute que le fantastique leur a fait de nombreux emprunts : un certain climat, la typologie des personnages, les motifs récur-

¹ C'est en Allemagne et en Angleterre, au XVIII^e et au XIX^e siècle, que le genre a pris forme puis connu un grand succès. Qu'on pense à des auteurs comme Grimm, Hoffmann, d'une part, ou Radcliffe, Walpole d'autre part. D'ailleurs, le fantastique est, au siècle dernier, étroitement associé au romantisme. Plusieurs raisons d'ordre sociologique peuvent être avancées pour expliquer cet état de fait : le taylorisme naissant qui modifie les structures et les rapports de production, le rationalisme scientifique qui bouleverse les rapports de l'homme avec l'univers ne sont pas étrangers à la montée de l'*irrationalisme*. Pensons aussi à ce qui est en germe à cette époque et que le XX^e siècle verra fleurir : la concentration du pouvoir, la bureaucratiation des institutions, la dépersonnalisation des individus. Une nouvelle façon d'être est en gestation, basée sur la répétition mécanique des gestes, l'abstraction des rapports et des échanges. Autrement dit, le fantastique est d'une certaine façon l'objection qu'un monde s'adresse à lui-même en exorcisant le mystère, l'irrationnel, l'inexplicable, chassés sous la férule de la logique et de l'expérimentation, dans la sphère de l'esthétique. Les auteurs fantastiques proposent de façon plus ou moins consciente une vision du monde où les efforts de rationalisation ne parviennent jamais à endiguer totalement les forces irrationnelles dissimulées sous la figure du connu, du quotidien et de la banalité. (On consultera avec profit les ouvrages suivants : «Fantastique», in *Axis, L'univers documentaire Hachette, Dossiers*, volume 4, Le livre Paris-Hachette, Paris, 1993, p. 282-283 ; *Dictionnaire universel des littératures*, volume 1, A-F, PUF, Paris, 1994, p. 1173 ; *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, Larousse, Paris, 1985, p. 555.) Serait-ce que ce genre littéraire, sous ses figures variées, a eu très tôt une intuition prophétique de ce que Kundera dénonce lorsqu'il écrit : «au moment de la victoire totale de la raison, c'est l'irrationnel pur [...] qui s'emparera de la scène du monde parce qu'il n'y aura plus aucun système de valeurs communément admis qui pourra lui faire obstacle» ? (Milan Kundera, *L'art du roman*, p. 25)

rents attestent qu'il sait utilement en récupérer différents éléments, les fondre, puis les restituer dans une optique qui est la sienne. Cependant, ce qu'il faut retenir, c'est l'objection fondamentale que tout récit fantastique formule : montrer ou laisser sous-entendre l'existence d'une face cachée d'un monde - ô combien ! - entièrement voué à la foi positiviste.

Ainsi, tenter d'élucider les mécanismes littéraires, les stratégies narratives du genre - ne serait-ce que de l'affubler de cette catégorie- c'est prendre comme postulat de départ qu'il peut être élucidé soit en faisant ressortir la symbolique intrinsèque à l'oeuvre dans le corps du texte, soit en dévoilant les origines pulsionnelles où le genre prend sa source, soit - ce qui est pire - en mettant au jour les structures sous-jacentes par la présentation d'un schéma plus ou moins simple ayant la prétention d'être opératoire. C'est comme si la folie, opposée qu'elle est par définition à la raison, était expliquée par la raison elle-même, laquelle n'aurait rien de plus pressé que de montrer la *raison* à l'oeuvre dans la démence !

Toutefois, ce paradoxe, s'il ne nous empêche pas de poursuivre, nous fait réaliser qu'une entreprise de cette nature doit, pour être crédible ou fondée, éviter un des pièges de la connaissance : comprendre n'est pas réduire l'objet de son attention... Une thématique quelconque, une collection de motifs, un catalogue de thèmes, ce sont là des abstractions. Un rayon de bibliothèque n'explique pas la richesse de ce qu'il contient. Un texte reste un être singulier, irréductible à quelque genre que l'on veuille ou puisse le ramener. Aussi, classer n'est pas savoir, quoique cela puisse être fort utile s'il s'agit de mieux comprendre ou de mieux s'approcher de ce que l'on aime et qui a toutes les apparences d'une prodigieuse diversité.

En réalité, le fantastique est à la fois inscrit dans la réalité et le social. Il se sert habilement du langage (où réside - truisme inévitable - le pouvoir de la littérature) pour d'une part contester les limites du réel et d'autre part nous amener ailleurs, ne serait-ce qu'au seuil de l'au-delà. Mais si le fantastique a séduit des générations d'écrivains et de lecteurs, c'est sans doute parce que, remettant en cause la rationalité du réel, il s'attaquait indirectement aux valeurs défendues par l'ordre établi. En nous forçant à braquer notre attention sur l'autre face possible de notre univers, le fantastique nous oblige à regarder le visage obscur du monde - figure soupçonnée mais refusée, niée - grâce auquel le sourire du langage dessine les failles, les limites de la réalité.

Qu'il en soit ainsi est d'autant plus probable qu'on peut aujourd'hui parler d'une adéquation entre la *textualité* du fantastique et notre présente perception du monde. Manifestement, le fantastique - en cela il n'est guère différent du monde où nous vivons - apparaît aussi éclaté et hybride que l'époque ou la culture dans laquelle il s'inscrit. Sa popularité actuelle en tant que genre tient sans doute à ces raisons. Aussi, on peut également se demander s'il ne sert pas d'exutoire à la peur qu'ont des écrivains et des lecteurs inquiets du monde et de son destin. Qui sait si le genre dont il est ici question n'occupe pas de nos jours une place comparable à celle occupée naguère par le romantisme.

Du point de vue du praticien ou du théoricien, il est toutefois clair que ces quelques considérations, pour intéressantes - on l'espère ! - qu'elles soient, ne doivent pas occulter la nécessité de bien circonscrire de quoi est fait le fantastique, ce qui le distingue des autres genres littéraires, bref de le

cerner en tentant d'en formuler une définition éclairante, de le comprendre tout en n'étant pas dupe des jeux du langage dont il use avec une habileté consommée.

La question est donc de savoir quelle perspective il convient de privilégier, quel angle de vue il convient d'adopter qui permette de tracer le profil du genre. Bien que pertinentes, les perspectives historiques et sociologiques, loin de nous laisser indifférent, ne retiendront pas notre attention ; le voudrions-nous, d'ailleurs, elles ne pourraient occuper quelque espace significatif dans le cadre de ce travail. Seules les perspectives thématiques et structurales seront retenues ici car elles seules sont pertinentes pour les liens que nous comptons tisser entre l'oeuvre présentée ci-devant et le point de vue théorique et méthodologique qui fut le nôtre lors de sa rédaction. Le fantastique pose à l'écrivain des problèmes de composition qui sont typiques des contraintes inhérentes au genre. Venons-y.

1- DE LA PEUR À L'ANGOISSE

Lui suffit-il d'utiliser une thématique relevant généralement du fantastique pour qu'un écrivain voie un de ses ouvrages classé dans le genre ? De quelle utilité est la panoplie classique des thèmes répertoriés par les études thématiques ? On n'ignore pas que ce que Jean-Baptiste Baronian appelle le «nouveau fantastique²» utilise peu ou pas les accessoires généralement présents dans le genre - *l'effet* fantastique étant obtenu, non pas par la conjonction d'artifices ayant un poids symbolique, mais par la créa-

² Jean-Baptiste Baronian, *Le nouveau fantastique - esquisses sur les métamorphoses d'un genre littéraire*.

tion d'un certain climat étrange, d'une atmosphère dérangeante, soit grâce à des changements intervenant chez un personnage, soit à cause de petits faits anodins, insignifiants souvent, survenant dans le quotidien. Il n'y aurait donc pas de *catalogue* fantastique - les textes dits fantastiques trouvant ailleurs les raisons de ce qui les rassemble au sein d'une même famille - comme l'ont montré Tzvetan Todorov et Jacques Finné entre autres³. Nous y reviendrons.

Plusieurs auteurs (Lovecraft, Boileau-Narcejac) - eux-mêmes des «fantastiqueurs» - ont affirmé que le récit fantastique était le récit d'une peur, imaginaire certes, mais dont la fonction esthétique fait du récit ni plus ni moins qu'un jeu. Il s'agirait donc à proprement parler d'un jeu avec la peur :

La peur est la face d'ombre du cogito. [...] Le seul moyen d'en alléger la pesée est de la libérer en mots, en phrases, en récits, en histoires. La peur, dès qu'elle est exprimée, perd sa force torrentielle, son caractère de panique, et devient progressivement un jeu⁴.

Voilà pourquoi des lectures du fantastique, de types symbolique, psychanalytique ou même mythique sont possibles et sans doute souhaitables. Il y a longtemps que nous avons compris que le *réel*, fût-il littéraire, autorise, quand il ne le réclame pas, de multiples regards, donc des lectures diverses. Ce jeu avec la peur est donc subtilement produit avec comme matériaux ce que l'imaginaire a de plus profond. Il n'est pas surprenant de le voir se manifester à travers des figures ou des thématiques récurrentes à travers l'Histoire. Parlant de Borges, Emir Rodriguez Monegal dans une

³ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique* et Jacques Finné, *La littérature fantastique - essai sur l'organisation surnaturelle*.

⁴ Pierre Boileau et Thomas Narcejac, *Le roman policier*, p. 10-13.

étude sur l'écrivain sud-américain faisait ressortir quatre thèmes typiques du fantastique : «Ce sont : l'oeuvre d'art contenue dans l'oeuvre elle-même, la contamination de la réalité par le rêve, le voyage dans le temps, le dédoublement⁵.» Certes, il serait vain d'affirmer que la présence ou même la superposition de thèmes à saveur fantastique permet de classer une oeuvre dans le genre, encore moins de constituer un genre. En effet, la notion de thème reste trop ambiguë, donc peu opératoire. Mais il est indéniable qu'il y a des *objets*, des *choses*, des *êtres* à forte charge symbolique facilitant le sentiment du fantastique. Roger Caillois, de son côté, liste une douzaine de thèmes dont les variantes à travers l'histoire littéraire feraient l'essence du genre⁶. Cette liste va du pacte avec le démon à l'arrêt ou la répétition du temps, en passant entre autres par la statue, le mannequin, l'automate qui, soudain, s'anime et vit d'une vie indépendante contre le bon sens et l'habitude ! Ce sont d'ailleurs ces mêmes thèmes qui ont servi à Jacques Goimard et Roland Stragliati pour rassembler une anthologie somme toute assez exhaustive de textes fantastiques⁷. Quoi qu'il en soit ce sont ces *objets*, ces *accessoires* qui créeraient un climat de peur, voire d'horreur, assimilable au sentiment fantastique. Personne ne doute en effet qu'ils puissent contribuer à faire naître une suite d'événements curieux, toujours étranges, franchement inexplicables, tendant à montrer que notre vision du monde, rationnelle et pragmatique, volontairement marquée par ce «deux et deux font quatre» que Dostoïevski dénonçait comme équivalent à un principe de mort⁸, est étroite, souvent étriquée, étant donné la nécessité où la conscience convient de se limiter à des

⁵ Emir Rodriguez Monegal, *Borges par lui-même*, p. 61.

⁶ Roger Caillois, «Le fantastique», *Encyclopaedia Universalis*, Corpus 9, p. 277 à 288.

⁷ Jacques Goimard et Roland Stragliati, *La grande anthologie du fantastique*, 10 volumes.

⁸ Fédor Dostoïevski, *Le sous-sol*, p. 694.

cadres logiques et fermés, incapable qu'elle est d'absorber, de digérer l'étrange, le campant dans ce qu'il convient d'appeler l'irréductible, le tout autre, le radicalement autre.

Évidemment, ce développement pose tout le problème qui est celui de distinguer le fantastique de genres littéraires qui lui sont apparentés, comme le merveilleux ou la science-fiction, auxquels d'aucuns parmi les profanes hésiteraient à rattacher le «bestiaire» du fantastique. Pourtant, le merveilleux, on en conviendra, accepte comme allant de soi le critère d'irréalité ; les personnages, les objets *turbulents*, voire les événements, vont et viennent sans susciter notre étonnement. Tout se déroule comme si au départ une convention était établie entre le texte et son lecteur : «ça n'a pas de bon sens, mais faisons comme si c'était vrai...» En ce sens-là, la narration ne peut être le plus souvent que monodique et linéaire dans le merveilleux, alors qu'elle est indubitablement contrapuntique et alternée dans le fantastique⁹, ceci étant rendu nécessaire à cause de l'érosion des évidences à laquelle le texte fantastique se prête, à l'instauration d'une ambiguïté fondatrice du genre, et à l'incertitude, à l'indécidabilité dans laquelle le lecteur est par le fait même plongé. En effet, dans le fantastique, c'est le type même de la narration qui permet de remettre en cause les principes de non-contradiction auxquels l'habitude et le bon sens nous contraignent. On assiste bien là à une transgression de ces principes, à la naissance d'une ambivalence ayant sa source dans un élément qui dérange, surprend, force l'incrédulité, au sein même d'un monde par ailleurs parfaitement ordonné, quoique étroitement rationnel. Ainsi donc, il ne s'agit peut être pas tant de peur ou même d'horreur dont il est ici question, mais d'*angoisse*,

⁹ Jean Bellemin-Noël, «Des formes fantastiques aux thèmes fantasmatiques», *Littérature*, no 2, mai 1971, p. 114.

ce dernier sentiment surgissant de cette inquiétante étrangeté dont parlait Freud¹⁰, d'une inquiétude pourrait-on dire métaphysique ou, pourquoi pas, d'un malaise devant ce qu'il faut appeler une transgression d'un tabou - que cette transgression procède du sacrilège démiurgique¹¹ ou qu'elle surgisse des terreurs ancestrales, enfantines comme c'est le cas chez Maupassant¹² ou chez Kafka¹³. Quoi qu'il en soit, si l'angoisse ou même la peur ne sont pas des éléments exclusifs au fantastique¹⁴, force est de reconnaître qu'ils sont très souvent des acteurs de premier plan dans le discours narratif du genre. Ils font en sorte de tenir le lecteur en haleine, de soutenir son attention. Gardant et ravivant la trace chez l'homme de ses frayeurs primitives, ils réveillent en lui l'obscur conscience de son isolement au milieu d'éléments hostiles, inquiétants, capables à tout moment de surgir de l'ombre, d'abolir les frontières qui séparent la réalité du rêve, le rationnel de l'irrationnel, la logique du non-sens, l'ordre du désordre. «S'il fallait que...», se dit en son for intérieur le lecteur. Il n'y a pas de quoi être enchanté comme le sont les enfants lisant un conte merveilleux, loin de là. Pour tout dire, le fantastique fraie dans des eaux troubles.

2- DE LA FICTION À LA NARRATION

Eaux troubles disons-nous, seulement comment les remue-t-on ? Plus prosaïquement, nous anticipons un début de réponse : un récit, n'importe lequel, est avant tout une construction. Dans le cas précis du récit

¹⁰ Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 212 à 263.

¹¹ Mary Shelley, *Frankenstein*.

¹² Guy de Maupassant, *Le Horla*.

¹³ Franz Kafka, *La métamorphose*.

¹⁴ penser au roman d'Agatha Christie, *Les dix petits nègres*.

fantastique, nous découvrons qu'une sorte de *tension* s'exerce entre des forces opposées - le rationnel et l'irrationnel, le naturel et le surnaturel. Or justement, cette tension - nous verrons plus loin qu'elle est l'une des grandes caractéristiques du genre - est produite non par la fiction elle-même (par exemple, sa thématique) mais par la narration. À ce stade-ci, il n'est pas trop présomptueux d'affirmer que le fantastique tient dans la manière dont la thématique est traitée plutôt que dans la nature de la thématique en tant que telle. Or, parler de narration c'est aussi parler de rhétorique et, dans le cas qui nous occupe, d'une rhétorique dont les effets vont provoquer chez le lecteur cette même tension qu'a pu éprouver l'auteur lors de la rédaction d'un récit fantastique. Certes, il y a, nous l'admettons, des figures ou des thèmes qui facilitent l'exacerbation de cette tension dont nous venons à peine d'entrevoir l'existence. Mais il reste que c'est leur traitement narratif qui détermine dans quelle mesure leur mise en scène pourra être qualifiée de fantastique.

De toute façon, reconnaissons qu'en soi il n'est pas un objet ou une situation qui ne puisse un jour ou l'autre se faire une place dans un catalogue thématique du fantastique. Souvent, plus l'objet ou la situation appartient à l'ordre sensé du quotidien plus il ou elle est susceptible - soumis à la tension dont nous parlions ci-devant - de provoquer, non pas l'incrédulité du lecteur, mais un malaise - celui-là propre au fantastique - celui que le lecteur ne peut qu'éprouver lorsqu'il constate que ce malaise habite sa propre imagination :

Par une belle après-midi ensoleillée, un homme dans la trentaine déambule le long d'une avenue bordée de chênes centenaires. La chaleur puissante, épaisse d'un été dans sa maturité pèse lourdement sur l'asphalte, les voitures, les passants. L'air humide détrempe son visage rasé de près, glisse le long

de son col et rafraîchit sa nuque où des mèches de sa chevelure dessinent des motifs blonds sur sa peau basanée. Malgré la chaleur torride, l'homme marche d'un pas ferme, ses larges yeux verts lorgnant les adresses qui se succèdent au-dessus des portes. De temps à autre, il relit la note griffonnée sur un bout de papier qu'il tient serré entre ses doigts, comme s'il doutait de sa mémoire. Une certaine curiosité, son caractère fantasque, une propension naturelle pour l'aventure ont émoustillé son esprit : quelqu'un, un inconnu ou une inconnue lui a donné rendez-vous dans une maison du quartier à l'heure précise où il déambule, accélérant maintenant sa marche afin de ne pas être en retard. S'agit-il d'un caprice de femme, d'un rendez-vous galant, d'un vieil ami de collègue qui, surprise, refait surface dans sa vie ? Qui sait ? Sûr de lui, il a pris le chemin indiqué par l'invitation... Mais voici enfin la maison qu'il recherche. Un dernier coup d'oeil sur la note griffonnée : oui, c'est bien la bonne adresse... La maison ressemble malheureusement à ces milliers de pavillons qu'on retrouve dans toutes les banlieues ennuyeuses du monde : une haie de cèdres, un parterre de fleurs, une allée de pierre, de modestes fenêtres qui ne laissent pénétrer de l'extérieur que ce qui est nécessaire à l'intimité sans pour autant laisser s'échapper de l'intérieur quelque indiscretion... Un porche. Voici notre homme sur le pas de la porte. Son coeur bat non d'inquiétude mais d'impatience. Une sorte de vague instinct tapi au fond de lui remonte à la surface : bien sûr, il pourrait encore retraiter. Bah ! La curiosité ou la témérité est trop forte. Il sonne. Deux fois plutôt qu'une. De longues minutes s'écoulent, en vain. Une main appuyée sur le chambranle, l'autre en visière, il approche son visage de la petite lucarne qui forme un gros oeil sous la traverse supérieure. Il entrevoit un vestibule : non, rien d'anormal. Irrité, il empoigne à deux mains la poignée de la porte. À son étonnement, celle-ci cède facilement. Il se glisse à l'intérieur de la maison, mû par une force indépendante de sa volonté. De toute façon, pourquoi reculer ? Tant qu'à y être, il ouvre la porte du vestibule. «Oh là, il y a quelqu'un ?», s'écrit-il d'une voix ferme qui le rassure. À sa stupéfaction, il obtient un silence glacial en guise de réponse. Un courant d'air fait claquer la porte d'entrée derrière lui. Il sursaute et frissonne. Au même moment, il remarque qu'un couloir étroit tourne en équerre sur sa gauche. Il le suit. Au bout de ce couloir, un autre passage tourne à droite cette fois, puis à gauche, puis à droite à nouveau. De quoi s'agit-il ? Son coeur bat maintenant à se rompre. Ses pas se font hésitants. Enfin, il discerne au fond de cet interminable et absurde couloir... une cuisine. Il pousse

un soupir de soulagement : une banale cuisine s'offre à sa vue avec comme bruits de fond le ronronnement du réfrigérateur et le tic tac d'une horloge suspendue au-dessus d'une grande porte coulissante dont les stores verticaux sont fermés, laissant la pièce dans un demi-jour. L'horloge semble détraquée : les aiguilles, comme affolées, courent à grande vitesse autour du cadran. Désorienté, il tourne sur lui-même, heurte une table. À part l'horloge, rien ici d'anormal. Du moins jusqu'à ce qu'il aperçoive son reflet dans un grand miroir appuyé contre le mur à droite de la porte coulissante. Il ouvre de grands yeux apeurés. Non, il n'est pas victime d'une illusion, il s'agit bien de lui-même : ses cheveux ont blanchi, ses yeux ont perdu leur éclat. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il s'approche du miroir et scrute son visage, puis ses mains. Il a les doigts crochus de rhumatisme et d'in vraisemblables rides ont labouré son visage désormais émacié. Alors, un cri sauvage s'étrangle dans sa gorge. Il veut s'en aller au plus vite mais il a beau tourner dans la pièce, il ne retrouve plus le corridor par où il est arrivé. Il est comme muré dans la pièce. Aux abois, il écarte avec violence les lamelles du store, lève le loquet de la porte coulissante et se précipite dehors comme un ahuri. Aussitôt, un froid sec l'entoure ; il grelotte et saisit ses épaules en croisant ses bras. Dehors ? Dehors, il fait froid et il neige. Ses yeux éberlués découvrent une vaste étendue enneigée d'où émergent à perte de vue des pierres tombales grises. Ne sachant plus où aller, l'esprit totalement dérouté, il ose à peine jeter un regard par-dessus son épaule : oui, la maison a bel et bien disparu. Il est perdu au milieu d'un cimetière sans fin. En sanglot, sans plus d'espoir, l'homme s'écroule au sol et meurt¹⁵.

S'agit-il d'un récit fantastique ? Incontestablement, il en a toutes les apparences. Certains ingrédients permettent en effet la transmutation du naturel en surnaturel (par exemple, le couloir labyrinthique, le miroir, la porte coulissante), certains éléments de la description permettent lentement d'opérer la transposition du rationnel à l'irrationnel (par exemple, le courant d'air - lequel va opérer le passage de l'été de la jeunesse à l'hiver de la vieillesse - fermant la porte d'entrée, l'horloge aux aiguilles affo-

¹⁵ Il s'agit de notes devant servir éventuellement pour un récit en préparation.

lées). Pourtant, n'y manque-t-il pas quelque chose ? Le lecteur ne peut qu'être déçu, me semble-t-il. La dernière phrase lue, ce lecteur ne peut être qu'interloqué : «S'agit-il d'une parabole ?» N'est-ce pas seulement un récit gratuit où les événements sont amalgamés les uns à la suite des autres dans l'intention de produire à la fin quelque chose d'antithétique au début de l'histoire ? Transcrite avec en tête un réel souci didactique, l'histoire est introduite de la manière la plus réaliste qui soit. Du sein même de ce cadre réaliste émergent des événements qui vont provoquer chez le lecteur un sentiment de mystère et d'énigme (ex. la lettre griffonnée par un(e) inconnu(e), la maison déserte, etc.). Puis le récit aboutit à une explication surnaturelle grâce au miroir par où le personnage découvre une sorte de double, vieilli, de lui-même. Enfin, étant comme devenu le double en question, il ouvre la porte coulissante (le thème du «passage», de la transgression) et découvre l'étendue de neige (le thème du «désert»), les pierres tombales (le thème de la mort). L'univers entier n'a pas basculé dans un univers autre comme celui de la science-fiction ; il n'a pas été proposé au lecteur par une sorte de convention tacite, comme c'est le cas dans le genre «merveilleux». Il y a simplement eu (un peu rapidement tout de même, étant donné la minceur du récit) introduction logique au sein de la réalité quotidienne d'éléments vraisemblables mais dont l'association est peu probable, conduisant la narration vers quelque chose de totalement irrationnel. Peu détaillé comme tel, le recours au surnaturel est implicite au texte et en constitue l'explication. En fait, la structure de ce récit repose sur un schéma simple mais opératoire :

Le récit fantastique rappelle [...] la protase et l'apodose d'une période oratoire. La protase développe un souffle fantastique qui culmine sur une explication surnaturelle. L'apodose exploite narrativement celle-ci¹⁶.

¹⁶Jacques Finné, *op. cit.*, p. 173.

Jacques Finné propose ici une explication du fantastique tout à fait originale par laquelle tout récit qui relève du genre est défini avant tout par sa structure particulière plutôt que par sa thématique (laquelle du reste est un magasin d'accessoires fort commodes, dont les procédés rhétoriques sont trop évidents pour être ignorés ou passés sous silence). Mais, c'est la structure même du récit qui produit le genre fantastique.

3- STRUCTURE DU RÉCIT

Que le récit fantastique puisse être appréhendé autant par sa structure particulière que par sa thématique, cette idée nous la devons en grande partie à Tzvetan Todorov¹⁷. Mais l'influence théorique de Todorov dans le domaine tient surtout à sa fameuse assertion à l'effet que :

Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel¹⁸.

Todorov a reconnu lui-même que sa définition péchait par absence d'originalité. En effet, l'idée est déjà présente chez Louis Vax : «L'art fantastique idéal sait se maintenir dans l'indécision¹⁹». Originale ou non, peu importe, suivons cette idée. L'être *hésitant* étant bien sûr un des personnages, le plus souvent le héros à qui des événements extraordinaires vont arriver, et/ou le lecteur lui-même, trois conditions sont nécessaires pour que l'hésitation en question se produise. La première de ces conditions est :

[...] il faut que le texte oblige le lecteur à considérer le monde des personnages comme un monde de personnes vivantes et

¹⁷ Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*.

¹⁸ *Ibid.*, p. 29.

¹⁹ Louis Vax, *L'art et la littérature fantastiques*, 4e éd., p. 98.

à hésiter entre une explication naturelle et une explication surnaturelle des événements évoqués²⁰.

Cette première condition, renvoyant à ce qu'il appelle l'aspect «verbal» du texte, est nécessaire en tant que partie constituante du genre. La seconde, facultative, n'en est pas moins intéressante en ce qu'elle se rattache tant à l'aspect syntaxique du texte, soit l'existence «d'unités formelles» (les réactions des personnages en face des événements), qu'à son aspect sémantique, c'est-à-dire la représentation même de l'hésitation à l'intérieur du récit :

Cette hésitation peut être ressentie également par un personnage ; ainsi le rôle de lecteur est pour ainsi dire confié à un personnage et dans le même temps l'hésitation se trouve représentée, elle devient un des thèmes de l'oeuvre²¹.

La troisième et dernière condition, laquelle comme la première constitue le *genre* fantastique, a trait au choix par le lecteur du niveau de lecture :

Enfin, il importe que le lecteur adopte une certaine attitude à l'égard du texte. Il refusera aussi bien l'interprétation allégorique que l'interprétation «poétique».²²

Le *genre* fantastique n'est donc pas défini en soi, mais surgit d'un faisceau de rapports : rapports du lecteur aux personnages, rapports du lecteur et des personnages à l'ambiguïté constitutive du texte, enfin rapports du lecteur à la lecture elle-même. Todorov note avec à propos que Lovecraft croyait que le critère du fantastique ne se trouve pas tant dans l'oeuvre que dans l'expérience qu'en fait le lecteur, cette expérience étant chez ce dernier celle de la peur :

²⁰ *Ibid.*, p. 37.

²¹ *Ibid.*, p.37-38.

²² *Ibid.*, p. 38.

Il n'existe qu'un seul critère permettant de détecter le vrai conte d'horreur fantastique : le lecteur a-t-il oui ou non été excité, effrayé, bref bouleversé réellement et dans le vrai sens du terme ?²³

Voilà certainement un extrait qui pourrait servir de justification à une certaine littérature en vogue présentement (pensons aux romans de Stephen King), de même qu'à un certain cinéma (inspiré souvent du même auteur et souvent mieux fait que ne le prétendent les puristes), mais outre le fait que cette littérature n'a pas besoin de justification, théorique de surcroît, ce critère soutenu par Lovecraft occulte une autre réalité bien plus solide celle-là, moins subjective et qu'énonce Lovecraft lui-même, quelques lignes plus haut dans le même texte précédemment cité :

L'atmosphère, voici la qualité la plus importante du récit fantastique. Car l'authenticité d'un récit ne se trouve point dans l'ingéniosité de l'anecdote mais dans le pouvoir de créer une réelle sensation²⁴.

Roger Caillois, de son côté, parlait d'une impression d'étrangeté, mettant l'accent sur l'atmosphère du récit fantastique.

Le moment précis où l'on se trouve en présence du fantastique étant contenu tout entier dans le temps de l'hésitation, on est ramené aux couples dichotomiques rationalité/irrationalité, naturel/surnaturel, l'esprit du lecteur, comme du personnage à qui échoit le rôle de le représenter au sein du texte, tergiversant entre les deux alternatives d'une proposition disjonctive (ou bien... ou bien...), où si l'une des alternatives est fausse elle entraîne nécessairement l'affirmation de la vérité de l'autre. Indubitablement - à la condition d'accepter le postulat concernant l'hésita-

²³ Howard Philip Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature*, p. 17

²⁴ *Ibid.*, p. 16

tion - dès lors que l'esprit s'est fait une idée, qu'il a pris une décision (ou bien... ou bien...), le fantastique s'estompe :

Le fantastique [...] ne dure que le temps d'une hésitation : hésitation commune au lecteur et au personnage, qui doivent décider si ce qu'ils perçoivent relève ou non de la «réalité» telle qu'elle existe pour l'opinion commune²⁵.

Ainsi, le temps de l'hésitation étant échu, le texte perd sa qualité de fantastique et tombe ou dans l'étrange (advenant le cas où le lecteur conclut que les lois rationnelles sont intactes) ou dans le merveilleux si le lecteur en vient à admettre qu'il existe d'autres lois au coeur de la nature grâce auxquelles les événements *dérangeants* trouvent, non pas leur explication, mais devrait-on dire leur justification - ce dernier terme étant dans un tel contexte, celui de la littérature, un peu moins fort que le précédent.

La position soutenue par Todorov, quoique brillante, voire utile en ce qu'elle permet de sortir de la vaste forêt du *catalogue* d'images aux origines mythiques, en essayant de saisir les mécanismes du genre, pose le problème du genre lui-même. Qu'est-ce alors qu'un genre littéraire ? En gros, il est difficile d'asseoir un genre littéraire sur un fil aussi mince : le *temps* d'une hésitation ! Car il faudra admettre dans le genre *le temps d'une hésitation* un grand nombre d'oeuvres qui ont peu ou pas à voir avec ce qu'on entend d'ordinaire par *fantastique*. Todorov en est manifestement conscient puisqu'il juge bon de nous mettre en garde en prévenant lui-même une telle critique :

Il serait faux cependant de prétendre que le fantastique ne peut exister qu'en une partie de l'oeuvre. Il est des textes qui maintiennent l'ambiguïté jusqu'à la fin, ce qui veut dire aussi : au-delà²⁶.

²⁵ Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 46.

²⁶ *Ibid.*, p. 48.

En effet, il y a des textes où, aussitôt la dernière page lue, le lecteur hésite toujours... Le cas le plus exemplaire est sans doute le roman *Le Tour d'écrou* d'Henry James. Quelle interprétation donner à cette histoire pour le moins obscure, volontairement ambiguë dans son intention esthétique ? Est-on en présence de véritables revenants ou est-on en train de partager le délire psychiatrique d'une femme (une institutrice en charge de deux enfants «abandonnés» entre ses mains par leur tuteur légal, dans un vieux domaine qu'on croirait sorti tout droit d'un roman des soeurs Brontë) ?

Histoire de revenants, peinture du trouble d'une âme, *Le Tour d'écrou* décrit aussi des interactions de personnages. C'est un jeu de miroirs qui se renvoient des images déformées. Ainsi la préceptrice communique son horreur à la femme de charge : la frayeur qui se lit sur le visage de la première se communique à la seconde, et la seconde vient ainsi renforcer la conviction de la première²⁷.

Bien que la tentation soit grande d'appeler à la rescousse le psychanalyste, Louis Vax, opinant dans le sens de Todorov, croit qu'on tient là l'art fantastique par excellence : le fantastique c'est ce qui nous maintient dans l'indécision. Par ailleurs, décider d'aller au-delà, de dépasser les effets esthétiques du récit en y projetant l'éclairage de la raison, c'est s'en prendre à l'art lui-même. La remarque n'est pas sans intérêt :

(...) il est [...] une obscurité essentielle qui appartient à l'oeuvre en tant que telle. Et celle-là, loin d'être supprimée, doit être goûtée dans son charme trouble. On n'éclaire pas le clair-obscur, ce qui reviendrait à le dissiper, on doit se contenter d'en jouir²⁸.

Il faut donc en conclure avec Louis Vax comme avec Todorov que

²⁷ Louis Vax, *Les chefs-d'oeuvre de la littérature fantastique*, p. 146.

²⁸ Louis Vax, *L'art et la littérature fantastiques*, p. 97.

d'autant plus l'hésitation ou l'indécision du lecteur perdure, n'a pas de fin, d'autant plus est-on en présence d'un fantastique pur, idéal... Outre que le genre s'en trouve pour le moins fort rétréci - peu d'oeuvres pouvant satisfaire un critère aussi exigeant - on se trouve à éliminer la place importante sinon déterminante de l'*explication* dans la structure de la narration. Ensuite, on charge le lecteur d'une responsabilité - par ailleurs fort curieuse - qui consiste à *ne pas décider*, pour asseoir le récit dans un genre que - détail non négligeable - on a de ce fait expurgé de tout ce qui peut le rendre impur !

Or le lecteur a beau hésiter, être indécis, c'est qu'il est en présence de deux solutions irréductibles l'une à l'autre. Qu'il ne puisse se décider et conclure est son affaire, celle du romancier - en l'occurrence ici James, mais aussi bien d'autres - est de travailler à entretenir l'équivoque. Cette équivoque est sciemment maintenue dans et par la narration, d'où l'importance stratégique de l'explication comme nous le verrons bientôt. L'hésitation ou l'indécision éprouvée par le lecteur est un effet - souhaitable et nécessaire - de la structure du texte. Le fantastique ne peut se constituer comme genre en postulant que c'en est là la cause. Affirmer le contraire c'est prendre - problème classique et banal de raisonnement - l'effet pour la cause, confondre *ce qui est produit* avec *ce qui produit*. Les réactions du lecteur - peu fiables, très subjectives par nature - nous éclairèrent toutefois sur une chose : il y a dans le texte, le récit, le conte fantastique, quelque chose qui oeuvre à le faire hésiter et, à la limite, à le laisser dans l'indécision. L'ambiguïté est dans la narration, dans ce qui la constitue ; dans son organisation particulière, le récit est un récit d'hésitation certes, la narration oscillant tel un pendule entre le fantastique et le réalisme.

me. Pourquoi donc ? En fait, il s'agit d'un jeu ; le but de la narration, on le verra plus loin, est purement ludique.

Tout à côté du fantastique pur, Todorov place le fantastique-étrange, ce qui lui permet enfin d'entrevoir le rôle de l'explication grâce à laquelle des événements qui au long du récit semblent surnaturels trouvent, le livre sur le point d'être refermé, une explication rationnelle. Cela l'amène à distinguer entre deux types d'explication, lesquels essaient de réduire le surnaturel au naturel. Ainsi,

ce que l'on croyait voir n'était que le fruit de l'imagination déréglée (rêve, folie, drogues). Dans le second [le deuxième type d'explication], les événements ont bien eu lieu, mais ils se laissent expliquer rationnellement (hasards, supercheries, illusions)²⁹.

Sauf que, peu importe que l'explication mette l'accent sur l'existence d'un esprit «déréglé» ou la rencontre de hasards concomitants, la solution rationnelle retenue est «complètement privée de probabilité interne», en cela semblable à «une porte assez étroite pour qu'on ne puisse pas s'en servir³⁰». Autrement dit, quand bien même la solution proposée serait parfaitement vraisemblable, elle serait malheureusement hautement improbable ! C'est le cas le plus fréquent : la solution réaliste est considérée comme invraisemblable, ce qui a contrario fait de la solution surnaturelle une solution... vraisemblable ou acceptable ! Seulement, dans cette hypothèse, nous aurions affaire là, prétend Todorov, au fantastique-merveilleux. Retenons, pour les fins de notre étude, la conscience qu'a Todorov de l'importance que représentent, pour la littérature fantastique, les types d'explication proposés dans le cadre de la narration, bien qu'ils

²⁹ Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 51.

³⁰ *Idem.*

lui servent de critères pour diviser le fantastique en sous-genres ou en genres parents (l'étrange pur, le fantastique-étrange, le fantastique-merveilleux et le merveilleux pur). Malheureusement, il semble ignorer que le fantastique, comme l'a très bien vu Irène Bessièrre, ne se limite pas à l'hésitation éprouvée par le héros-personnage-lecteur en face d'événements surnaturels qu'il ne peut intégrer à sa grille de lecture rationnelle du monde. Le fantastique surgit entre autres de la contradiction entre deux ordres, celui du naturel et du surnaturel, lesquels, comme le montre pourtant l'histoire des idées, sont de manière égale acceptés et reconnus tant au XIXe siècle qu'au XVIIIe siècle. En ce sens, le fantastique, dans sa forme ludique, transcrit une expérience, celle imaginaire des limites de la raison :

[Le récit fantastique] allie la fausseté intellectuelle de ses prémisses à une hypothèse extranaturelle ou surnaturelle, de telle manière que la motivation réaliste soit indissociable d'un principe d'irréalité³¹.

En fait, l'explication réaliste ou naturelle et l'explication surnaturelle se présentent comme deux probabilités, empirique dans le premier cas, métaphysique dans le second cas, chargées d'autant plus - ô paradoxe ! - de nous faire croire en l'existence de ce qui ne peut pas être, qu'elles sont toutes les deux, en soi, inadéquates à nous satisfaire. La tâche du «fantastiqueur» est, on en conviendra, pour le moins ardue... En fait, ne se heurte-t-il pas à la fois aux limites de sa propre raison et à celles de son lecteur ? Plus simplement : comment expliquer qu'un auteur ait recours précisément à de tels procédés mentaux pour exorciser le sentiment de l'étrangeté du monde qui l'habite ? Répondre à cette question c'est peut-être prétendre être capable de fouiller l'âme humaine elle-même.

³¹ Irène Bessièrre, *Le récit fantastique. La poétique de l'incertain*, p.62.

Il faut donc plutôt chercher dans la logique narrative les raisons du genre. C'est grâce à cette logique que le lecteur, selon la perception qu'il a des événements racontés, selon le processus d'identification qui le fait être un personnage du récit, participe à son fonctionnement ; c'est également à cause de cette logique que les événements trouvent une explication, laquelle est suggérée implicitement ou explicitement, de propos délibéré de la part de l'auteur, par l'introduction dans le quotidien d'éléments irrationnels présentés de façon ordonnée, sans pour autant que la réalité en soit détruite.

Affirmer comme le fait Todorov que le fantastique dure aussi longtemps que l'hésitation vécue ou par un personnage ou par un lecteur revient à nier que le fantastique a besoin d'un champ imaginaire où il puisse s'épanouir, ce qu'a bien vu Louis Vax :

L'explication ne détruit [...] pas nécessairement le fantastique. Elle peut même le justifier et le renforcer. Témoins les récits d'O'Donnell, les contes de Machen, Blackwood, Lovecraft...³²

Le fantastique expliqué, l'hésitation ayant cessé, l'ambiguïté étant tombée, «le sentiment survit à l'objet qui paraissait le justifier³³».

Nonobstant ces quelques critiques, Todorov met le doigt sur une caractéristique fort intéressante - pour les besoins de notre propos - du récit fantastique :

Le récit fantastique, qui marque fortement le procès d'énonciation, met en même temps l'accent sur ce temps de la lecture³⁴.

³² Louis Vax, *La séduction de l'étrange*, p.105.

³³ *Idem.*

³⁴ Tzvetan Todorov, *op. cit.*, p. 94.

En effet, la particularité de ce temps est son irréversibilité. Il y a bien sûr des textes qu'on peut parfaitement lire en sautant des chapitres, quitte à y revenir ou à les ignorer - bien que l'ordre habituel de la lecture d'un texte littéraire soit celui d'une lecture linéaire : du début vers la fin. Rien n'interdit de relire ici ou là un passage, un chapitre qui nous a particulièrement frappé ou ému - la gamme des sentiments étant du reste fort étendue. Toutefois, cela est plus difficile à faire avec un récit fantastique (et rendu tout à fait impossible avec le roman policier). Comment dans le cas du roman policier retrouver le charme énigmatique d'une enquête d'Hercule Poirot, par exemple, quand on en connaît les ficelles ? Pour ce qui est du genre fantastique, le récit non seulement est rédigé en vue d'une lecture chronologique, il est aussi composé de maillons irréversibles. Connaître la fin d'un tel récit fausse le jeu car pour Todorov le processus progressif d'identification du lecteur est rendu impossible. Par ailleurs, relire une deuxième ou une troisième fois un récit fantastique fait que la lecture ne peut être qu'une métalecture : « on relève les procédés du fantastique au lieu d'en subir les charmes³⁵ ». Doit-on penser qu'un roman policier, dans son essence, rend impossible une telle métalecture ? Cela tient sans doute au fait que le genre ne permet pas de lecture *au deuxième degré*, qu'à la fin rien n'est laissé dans l'ombre, qu'aucune ambiguïté ne subsiste, qu'il n'y a pas de vraisemblable improbable ou d'invraisemblable vécu comme un probable redoutable. Alors que dans le récit fantastique, l'esprit du lecteur, ses facultés rationnelles en viennent à éprouver une sorte d'agacement : le bon sens est secoué, la logique bafouée, sinon mise à rude épreuve. Voilà pourquoi - on le devine - une explication est rendue nécessaire :

Tout récit fantastique est donc subordonné à une explication.

³⁵ *Ibid.*, p. 95.

À cette constatation, font d'ailleurs écho et la présence du mot explication dans la plupart des récits fantastiques comme si les protagonistes l'attendaient, la désiraient, ne pouvaient se passer d'elle, et les opinions de critiques spécialisés qui soulignent, instinctivement combien la notion d'explication importe dans l'organisation du récit fantastique³⁶.

4- LE FANTASTIQUE : UNE ORGANISATION DU SURNATUREL

Merlin l'enchanteur, la fée Carabosse, le Chat botté, pour se limiter à ces quelques exemples, ont comme particularité d'être non pas jetés dans la réalité mais d'être comme additionnés à elle. Nulle part, ils ne remplacent ou n'abolissent le réel. Une sorte de convention tacite s'établit entre le lecteur et l'oeuvre où des personnages vivent des aventures extraordinaires. C'est d'ailleurs cette convention qui fait que le lecteur accepte les outrances du genre : les bottes de sept lieues, le nez de Pinocchio, etc. Sans doute est-ce aussi parce qu'il décrypte, sous-jacente au récit, ou la leçon morale, ou l'intention didactique, ou l'allégorie, ou la description d'une phase initiatique, ou le désir d'émerveillement, ou l'appel de l'extraordinaire (la bête qui se métamorphose en un prince charmant, etc.). Mais rien de tout cela ne vient violer les règles établies :

Le féérique est un univers merveilleux qui s'ajoute au monde réel, sans lui porter atteinte ni en détruire la cohérence. Le fantastique, au contraire, manifeste un scandale, une déchirure, une irruption insolite, presque insupportable dans le monde réel³⁷.

Dans le fantastique, en effet, les événements, loin de s'ajouter au réel habituel, se placent en marge de ce dont l'expérience humaine a

³⁶ Jacques Finné, *op. cit.*, p.36.

³⁷ Roger Caillois, *Images... images*, p. 14-15.

coutume de vivre :

Postulats : le fantastique manifeste, au sein de la vie quotidienne, sans convention préalable, une impossibilité par rapport à l'expérience humaine générale. Un conte fantastique est un conte qui exploite du fantastique dans un but purement ludique³⁸.

Alors que dans le conte de fée auteur et lecteur sont unis par un pacte, dans le récit fantastique c'est l'auteur qui va imposer au lecteur ce qu'à défaut de mieux on appelle le «fantastique». Autre différence : si dans le conte de fée le dénouement est, règle générale, un dénouement heureux, dans le fantastique le dénouement, dû à quelque sinistre événement - mort, disparition, damnation - est souvent, mais pas exclusivement, tragique. Peut-on pour autant affirmer que la peur est au coeur du fantastique ? Jacques Finné fait justement remarquer que, outre qu'on ne peut bâtir un genre littéraire sur les réactions (telle la peur) d'un lecteur, force est de constater qu'il y a des contes merveilleux qui se terminent mal et des récits fantastiques qui n'occasionnent aucune peur³⁹. Encore une autre piste qui ne mène nulle part...

Virginia Woolf notait avec justesse que dans le récit fantastique, l'étrange a d'autant plus de chance de décontenancer le lecteur, de le river au récit, que l'accent, avant l'irruption de l'irrationnel, aura été mis sur les faits permettant d'asseoir la vie réelle sur une certaine stabilité, que le lecteur aura été bien conforté au milieu d'objets solides⁴⁰. Caillois pensait également que la description du quotidien entrainait dans le jeu du fantastique : «Le fantastique suppose la solidité du monde réel, mais pour mieux la ra-

³⁸ Jacques Finné, *op. cit.*, p. 17.

³⁹ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁰ Virginia Woolf, *L'art du roman*, p. 94.

vager⁴¹». Finné ajoute : «Le fantastique [...] se nourrit du réalisme le plus quotidien⁴²». Non pas pour le nier ou le dépasser, mais pour mieux l'émietter, quand il ne le fait pas tout simplement éclater. Voilà pourquoi il y a au coeur du fantastique une transgression fondamentale, la transgression du principe de non-contradiction : ce n'est pas que la frontière entre le rationnel et l'irrationnel, le naturel et le surnaturel, sera abolie, leurs éléments fondus, la frontière au contraire ne sera pas respectée (d'où l'intrusion, vécue comme une violation, de l'étrange dans le quotidien - voir *Histoires de fantômes* d'Henry James ou encore *Le Horla* de Guy de Maupassant). Voilà aussi pourquoi le fantastique doit pour donner plus de crédibilité à cette intrusion asseoir plus fermement la réalité grâce à des procédés narratifs qui vont permettre de créer l'illusion. Par exemple, le récit sera conduit par un *je* qui utilisant la chronique ou le témoignage rapporte des événements - rapportés avec une grande précision comme s'ils étaient soumis à l'attention d'une cour de justice - survenus antérieurement et dont il a conservé scrupuleusement la mémoire ; ou bien, le récit utilisant le *il* plutôt que le *je* se servira du narrateur comme témoin, d'où par le fait même l'utilisation également du *on*, un *on* fort proche par sa fonction lexicale de celui d'Heidegger⁴³, et l'utilisation du *cela*⁴⁴ ; ou encore le récit sera truffé d'indices qui lui permettent à la fois d'assurer sa crédibilité et d'entretenir son ambiguïté. Mais toujours la description des lieux comme la description du comportement des personnages sera élaborée de telle manière que par le biais du réalisme le lecteur sera préparé à recevoir les événements étranges à venir. Notons ici l'intervention ty-

⁴¹ Roger Caillois, *op. cit.*, p. 19.

⁴² Jacques Finné, *op. cit.*, p. 26.

⁴³ Martin Heidegger, *L'être et le temps*, p. 158 à 163.

⁴⁴ On notera l'emploi fait du *il*, du *on*, et du *cela* dans le récit *Ascenseur pour l'au-delà*, présenté dans la deuxième partie du mémoire.

pique d'un élément transpositeur, comme l'a bien aperçu Hubert Matthey⁴⁵, soit un état comme l'épuisement, la tension nerveuse chez le personnage principal, lequel élément transpositeur «peut» expliquer les événements étranges dont le héros est le protagoniste ou la victime⁴⁶. Le vocabulaire aussi sera choisi en fonction de son pouvoir expressif et suggestif ; parfois, le vocabulaire retenu des noms propres aura pour fonction de se livrer à une sorte d'onomastique secrète.⁴⁷

Plus qu'aucun autre genre, le récit fantastique doit pour s'imposer au lecteur être *composé*... et ce dans les moindres détails. Ce sont d'ailleurs ces données structurelles qui expliquent la longueur moyenne du récit fantastique, ces données devenant de véritables contraintes, obligeant que le récit soit contenu dans un espace textuel restreint semblable, en cela, à une période oratoire, comme le mentionnait Jacques Finné ci-devant⁴⁸. Déjà Baudelaire affirmait que le récit fantastique sous forme de nouvelle «a sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité de l'effet⁴⁹».

Réalisme et transgression, suggestion et élément transpositeur, nous avons là des procédés clés pour comprendre le fantastique, nous avons là

⁴⁵ Hubert Matthey, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, p. 286 à 288.

⁴⁶ Dans *Ascenseur pour l'au-delà*, j'utilise un tel procédé, l'élément transpositeur étant la fatigue et les problèmes cardiaques du personnage principal.

⁴⁷ Dans *Ascenseur pour l'au-delà*, j'utilise des noms propres comme «Lefort» pour caractériser le personnage hautain, froid et supérieur qui est le jouet du récit, ou encore «Des Trois Maisons (si, si, ça existe bel et bien - voir l'annuaire du téléphone de la région montréalaise!) pour le personnage féminin qui dans le récit joue le rôle d'une intrigante, ou même - terme éminemment suggestif - le nom de «Fouquereau» pour le personnage perfide...

⁴⁸ voir la note #16.

⁴⁹ Charles Baudelaire, «Notes nouvelles sur Edgar Poe», dans Edgar Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, p. 38.

aussi les matériaux essentiels de la construction par lesquels la narration fantastique va créer le «climax» cher à Penzoldt⁵⁰. Maintenant que nous avons les matériaux, il reste à décrire la construction elle-même, laquelle est presque toujours élaborée à partir d'un prélude statique, prélude suivi d'un développement dynamique accéléré, développement débouchant sur une sorte de paroxysme tant dans les événements décrits que dans les sentiments éprouvés à leur occasion. Le récit fantastique est le récit d'une progression graduée dont le sommet est une tension déstabilisante.

Bien sûr, toute *grille* de lecture du récit fantastique doit être utilisée avec circonspection. Il serait vain de réduire à un schéma opératoire les grandes oeuvres du répertoire qui ont d'abord et avant tout en commun... leur singularité ! Cependant, utilisée avec discernement, une grille (à la condition de ne pas être réductrice) permet de mieux cerner les noeuds d'un texte. Goimard et Stragliati dans l'introduction à leur anthologie⁵¹ parlent d'un plan en trois (3) étapes, plan somme toute assez simple mais que nous éclairerons au fur et à mesure à l'aide des concepts mis en place par Jacques Finné⁵².

La première phase dans la construction d'un récit fantastique consiste à appâter le lecteur : dans un cadre réaliste, l'auteur va introduire discrètement des événements curieux puis étranges. Cette phase est donc caractérisée par l'introduction d'éléments déstabilisants, introduits progressivement, sans qu'il y ait distorsion du réel. Le héros à cette étape est généralement inconscient de ce qui se trame, l'insolite restant isolé et n'abolissant

⁵⁰ Peter Penzoldt, *The Supernatural in fiction*, p. 20.

⁵¹ Jacques Goimard et Roland Stragliati, *op. cit.*, p. 7 à 17.

⁵² Jacques Finné, *op. cit.*

pas encore l'ordre banal du quotidien. C'est également à cette étape que l'acteur principal est l'objet d'un ou de plusieurs avertissements, lesquels ont pour fonction de plonger le lecteur dans l'expectative⁵³. Généralement, le héros ne tient pas compte des avertissements dont il est l'objet, du moins ils ne sont pas intégrés dans son esprit, ils lui apparaissent fortuits ou sans rapport avec ce qu'il vit.

La deuxième phase est caractérisée par un coup de théâtre : quelque événement pour le moins surprenant cristallise les petits faits épars, les indices parsemés ici et là auparavant dans le récit : lecteur et héros sont déstabilisés, la transgression est opérée, des péripéties fantastiques se succèdent, les laissant tous deux totalement interloqués⁵⁴. Jacques Finné, de son côté, résume ces deux phases en parlant de la présence d'un vecteur-tension amorcé par une initiale d'imposition ou *protase*, comme lors d'une période oratoire - c'est-à-dire une ouverture réaliste du récit - suivi par un souffle fantastique, constitué de l'addition et de l'accumulation de faits étranges, parcourant le récit et culminant sur une explication dont la nature reste à préciser⁵⁵. Tout au long de ces deux phases la narration, tel un pendule, oscille entre le fantastique et le réalisme, provoquant la crispation du lecteur.

La troisième et dernière phase décrite par Goimard et Stragliati est la phase où le lecteur étant déstabilisé, un nouveau système de référence lui

⁵³ Dans *Ascenseur pour l'au-delà* plusieurs avertissements sont servis à Georges-Étienne Lefort : la scène burlesque où ses viscères trahissent son anxiété, le coup de fil anonyme, les premiers symptômes d'une éventuelle défaillance cardiaque (voir la 1ère partie du récit).

⁵⁴ Dans mon récit, le coup de théâtre est servi au lecteur comme au héros dans un ascenseur...

⁵⁵ Jacques Finné, *op. cit.*, p. 173 et suivantes.

est proposé. Finné, lui, parle ici d'un vecteur «détente»⁵⁶ ou *apodose*⁵⁷, lequel annihile la tension, la charnière - c'est le plus important - entre les vecteurs «tension» et «détente» étant l'*explication* implicite ou explicite présente dans le récit. L'apodose est l'exploitation narrative de celle-ci⁵⁸. Il faut noter que ces deux vecteurs sont d'inégales longueurs, ce qui selon Finné détermine le genre du récit :

Faisons le point. Un récit fantastique est formé de deux vecteurs de longueurs inégales : un vecteur-tension qui accumule les mystères et un vecteur-détente qui, lui, supprime la tension grâce à l'explication, charnière entre les deux vecteurs⁵⁹.

Avant d'aller plus loin, résumons-nous. Un, tout récit fantastique comporte la présence de ces faits que Finné appelle à juste titre des «mystères logiques», c'est-à-dire des faits «à première vue en désaccord avec la raison humaine⁶⁰» qui échappent à la causalité rationnelle. C'est la période, après l'initiale d'imposition ou «protase», où culmine le souffle fantastique parcourant le récit, lequel remet en cause le réalisme de cette initiale tout au long du vecteur-tension⁶¹. Deux, tout récit fantastique est subordonné à une explication. Enfin trois, tout récit fantastique comporte

⁵⁶ *Idem.*

⁵⁷ L'apodose est une figure de rhétorique par laquelle les derniers membres d'une période oratoire offrent une opposition, plus ou moins marquée, avec les premiers membres. La protase est aussi une figure de rhétorique : c'est la première partie d'une période oratoire ; elle contient l'exposition du sujet.

⁵⁸ Dans *Ascenseur pour l'au-delà*, la détente se trouve dans l'épilogue. Après la période paroxysmique où alternent les événements survenus à la fois dans l'ascenseur et dans le hall d'entrée, l'épilogue résume implicitement les événements en tentant d'apporter sur eux un éclairage où deux hypothèses sont suggérées à l'attention du lecteur : soit que les événements survenus dans le cours du récit s'expliquent rationnellement par un concours de circonstances vraisemblables mais peu probables, soit qu'on est en présence d'une intrusion du surnaturel où l'in vraisemblable acquiert quelque probabilité.

⁵⁹ Jacques Finné, *op. cit.*, p. 38.

⁶⁰ *Ibid.*, note 118, p. 186.

⁶¹ *Ibid.*, p. 44.

une représentation du lecteur par un ou plusieurs personnages. En fait, il existe selon Finné deux types de représentativité : la *représentativité-miroir* et la *représentativité-logique*⁶². La représentativité-miroir est subjective : c'est pour des raisons psychologiques ou sentimentales que le lecteur se reconnaît dans un personnage. Par ailleurs, dans la représentativité-logique, le lecteur se retrouve dans un personnage par ce que celui-ci présente d'ordinaire ou de rationnel. C'est cette dernière représentativité qui est à l'oeuvre dans le vecteur-tension du récit fantastique ; c'est dans ce vecteur que le lecteur est représenté, d'où l'importance de cette forme de représentativité puisqu'elle permet d'accroître la crédibilité du récit qui, sans cela, apparaîtrait comme purement «fantaisiste». Mais c'est de la localisation dans le récit de l'explication que dépendra, d'après Finné, le genre du récit :

Il est [...] indispensable de préciser [...] la notion d'explication, puisque d'une de ses modalités (la localisation), dépendent deux récits foncièrement différents (un récit fantastique avec explication près de la fin narrative, un presque conte de fées avec explication initiale)⁶³.

Autrement dit, plus l'explication est localisée au début du récit plus le vecteur-tension est court ou nul ; plus la période paroxysmale survient rapidement, plus le souffle fantastique dans le vecteur-tension tend vers zéro. La localisation de l'explication est donc le coeur de l'organisation du récit fantastique. Bien sûr, l'explication peut jouer sur la possibilité ou le choix entre deux options : l'explication surnaturelle explicite ou l'explication rationnelle implicite, c'est-à-dire dans ce dernier cas de figure, une explication qui ne se trouve pas dans la narration comme telle, où c'est le lecteur qui la forme en réfléchissant. Là-dessus, Finné se demande à juste

⁶² *Ibid.*, note 127, p. 186.

⁶³ *Ibid.*, p. 39.

titre ce que signifie le terme *explication*. S'il s'agit «d'un développement destiné à éclaircir le sens de quelque chose⁶⁴», il faut selon lui ajouter «développement dans une zone épistémologique unanimement acceptée par l'auditeur et l'interlocuteur⁶⁵». Cette précision lui permet de distinguer deux types d'explication : l'explication en zones contiguës et l'explication en zones disjointes :

[La] première atteint et convainc le questionneur parce qu'elle participe à un champ épistémologique commun entre l'orateur et l'interlocuteur [...]. [La seconde] dérouté un interlocuteur parce qu'elle s'appuie sur des éléments de connaissance qu'il ignore ou qu'il ne partage pas avec le locuteur⁶⁶.

Or, le récit fantastique développe un souffle fantastique, souffle parcouru par «des ondes d'explication⁶⁷», lesquelles doivent être en «zones contiguës» car il importe que l'explication, quelle qu'elle soit, puisse ramener au système de connaissances du lecteur les phénomènes (les événements étranges) en apparence illogiques, condition nécessaire pour que le lecteur puisse exercer son jugement. Voilà pourquoi,

[le] fantastique n'est pas seulement une offense à la réalité, mais aussi la proposition d'une anti-réalité, acceptée ou non. Un conte fantastique est donc une proposition suivie d'une acceptation ou d'un refus⁶⁸.

Les concepts utilisés par Finné vont nous permettre maintenant de saisir le jeu des explications possibles que le fantastique met en scène. D'un côté, une explication peut être rationnelle ou surnaturelle. De

⁶⁴ *Petit Robert*.

⁶⁵ Jacques Finné, op. cit., p. 47.

⁶⁶ *Idem*.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 49.

l'autre, une explication peut être objective ou subjective. Nous pouvons donc avoir : a) une explication rationnelle objective ; b) une explication rationnelle subjective ; c) une explication surnaturelle objective ; enfin d) une explication surnaturelle subjective. D'emblée, reconnaissons que l'explication *a* fait les mauvais romans, policiers entre autres ; le texte, cousu de fils blancs, laisse aisément deviner en quoi consiste l'énigme à résoudre. Par contre, l'explication *b* fait, elle, les très bons romans policiers : si elle est parfaitement logique, elle surprend par ailleurs le lecteur par sa subtilité (il faut reconnaître, qu'on l'aime ou non, qu'Agatha Christie était passée maître dans cet art...). L'explication surnaturelle objective *d*, celle qui est probablement la plus fréquente fait appel à des thèmes connus comme le vampire, le diable, les spectres, etc. Il existe donc un réservoir d'explications surnaturelles, propres au récit fantastique, objectives dans la mesure où elles se situent dans des zones contiguës au lecteur. Ce réservoir est forcément limité et pose ainsi tout le problème de la rareté de la création littéraire. D'où le fait que l'explication surnaturelle subjective *c*, celle qui fait appel à un thème original, absent du répertoire, est exceptionnelle, qu'elle est peut-être ce fantastique pur, idéal dont rêvait Todorov. Seulement, un danger guette cette littérature : le degré de connaissance du lecteur. N'oublions pas que l'explication doit être en zones épistémologiquement contiguës avec le lecteur, sans quoi celui-ci entendra parler une autre langue ! Il faut convenir que ce dernier sous-type d'explication est bien fugace dans le temps, que toute explication surnaturelle, aujourd'hui objective, fut d'abord subjective, si bien que la distinction objectivité-subjectivité est utile pour discuter de la thématique de la création et de l'originalité littéraire mais peu pertinente pour caractériser le fantastique, à part le fait qu'elle permet de mieux comprendre l'accueil réservé généralement

à la littérature fantastique trop encline à l'ésotérisme. Si bien que, dans le fantastique,

[si] l'explication est rationnelle, elle doit par obligation narrative être subjective. Est-elle irrationnelle par contre, elle est par essence objective, puisant dans un réservoir d'explications formé par quelques écrivains privilégiés⁶⁹.

Au coeur de l'organisation du récit fantastique, il y a donc ces deux types d'explication, soit *c* et *d* ; c'est de leur localisation dans le récit que dépendra la différenciation entre les genres. Le souffle fantastique est premier, l'explication seconde : si celle-ci entre trop tôt dans le récit, le souffle est à peu près nul et il y a bien des chances qu'on ne puisse ranger le récit dans le genre fantastique.

5- ASCENSEUR POUR L'AU-DELÀ : UN RÉCIT FANTASTIQUE

Voilà donc quels sont les outils à la disposition du fantastiqueur. Nous allons maintenant, dans un premier temps, avec l'aide de Jacques Finné, les formaliser ; puis, dans un deuxième temps, nous montrerons comment le récit présenté dans la première partie du mémoire reproduit la structure logique qui découle du genre.

Soit :

I = initiale d'imposition ou protase

S = souffle fantastique

E.s = explication surnaturelle

A = apodose

R.f. = récit fantastique⁷⁰

Nous allons, comme Finné, affirmer qu'un récit fantastique est égal

⁶⁹ *Ibid.*, p. 53-54.

⁷⁰ *Ibid.*, p.173 à 178.

à une initiale d'imposition de longueur variable (mais non nulle), additionnée à une apodose (c'est-à-dire cette partie du récit qui est l'exploitation narrative de *I*).

En résumé :

$$R.f. = I + A$$

Mais encore faut-il rappeler que l'initiale d'imposition est elle-même composée par un souffle fantastique culminant sur une explication surnaturelle :

$$I = S \rightarrow E.s.$$

Donc :

$$R.f. = (S \rightarrow E.s.) + A$$

En réalité - et de manière à faire le pont entre le récit *Ascenseur pour l'au-delà* et ce formalisme (sans doute désagréable puisqu'il est appliqué à la littérature) - l'initiale d'imposition (*I*) comporte trois parties :

- 1) l'imposition dès le départ d'un cadre réaliste ;
- 2) l'introduction dans ce cadre réaliste d'éléments mystérieux ou énigmatiques, ce qui d'ailleurs permet le développement progressif du souffle fantastique (*S*). Finné note que ces éléments sont développés de manière inversement proportionnelle au réalisme, ce qui permet, outre sa déconstruction, la mise en place de l'ambiguïté, de l'ambivalence ou du «climax» dont nous avons déjà fait mention ;
- 3) l'imposition de l'explication surnaturelle (*E.s.*). Qu'elle soit objective ou subjective, elle est, dit Finné «le plus souvent explicite et volontai-

re⁷¹».

Nous allons maintenant voir comment *Ascenseur pour l'au-delà* reproduit ce schéma. À la fin, nous nous attarderons sur l'importance et le volume de *I*, ainsi que sur la localisation de *E.s.*, de manière à renforcer notre affirmation à l'effet que le récit présenté s'inscrit bel et bien dans la tradition des récits fantastiques.

Ascenseur pour l'au-delà est un récit composé de deux (2) parties, plus un épilogue. Chaque partie est subdivisée en petits chapitres (onze (11) dans la première partie, huit (8) dans la seconde). Dans l'une et l'autre partie, j'utilise deux techniques narratives : l'alternance et la montée par palier. L'alternance consiste, au fur et à mesure du développement du souffle fantastique, en un va-et-vient de chapitres à caractère réaliste, suivis ou précédés de chapitres à saveur surnaturelle, ces derniers prenant de plus en plus d'importance, ne serait-ce que par leur volume. La montée par palier est une conséquence logique de l'alternance : chaque fois que le souffle fantastique atteint un nouveau degré ou palier, il y a un retour au réalisme mais un réalisme métamorphosé où règne de plus en plus l'ambivalence ou l'ambiguïté telle qu'elle est ressentie par les personnages et le lecteur.

L'introduction réaliste est constituée essentiellement, mais pas exclusivement, par les quatre (4) premiers chapitres de la **première partie**. En effet, les descriptions, la psychologie des personnages, leurs relations, leurs intrigues, inclinent le lecteur à croire en la solidité de l'univers - le monde

⁷¹ *Ibid.*, p. 174.

des affaires - qu'il a sous les yeux. La narration se déroule de telle façon que le lecteur peut croire qu'il va assister au récit d'une intrigue à saveur de complots, de coups bas : à titre d'exemples, mentionnons l'air complice qu'échangent la directrice du service à la clientèle et Fouquereau (chapitre 2), l'animosité de ce dernier envers Lefort, anti-héros du récit (chapitre 3), les rapports conflictuels entre la directrice et Zaza, la responsable des communications (chapitres 2 et 4).

Dans ce cadre réaliste où prévaut la précision des détails (décors, personnages), nous introduisons ici et là, par une phrase ou deux, des éléments devant collaborer à la création d'une atmosphère mystérieuse, énigmatique, éléments susceptibles d'appâter le lecteur : le haut-le-cœur inattendu de Lefort (chapitre 3), l'esclandre qu'appréhende la directrice (chapitre 4), l'invocation du diable par Fouquereau et l'esclandre qui suit au chapitre 5 (y a-t-il un lien ? au lecteur de juger), le deuxième malaise de Lefort (chapitre 5), le troisième malaise - le serrement au cœur s'irradiant dans son dos - survenant au chapitre 6, Fouquereau contemplant ravi la cage oblongue de l'ascenseur central (chapitre 7), le quatrième malaise de Lefort joint au récit de ses cauchemars (chapitre 8), le coup de téléphone anonyme servi en guise d'avertissement rituel au personnage principal (chapitre 10), le cinquième malaise dont est victime Lefort (chapitre 10), l'annonce faite dans le hall que quelque chose de grave s'est produit dans l'ascenseur central (chapitre 11), tous ces éléments permettent à S de se développer et préparent le coup de théâtre du début de la seconde partie. Tous ces éléments concourent également à créer une impression croissante d'étrangeté. Ils ne se joignent pas à la narration de manière égale mais surgissent de celle-ci et s'imposent avec de plus en plus de force, faisant en

sorte de miner le cadre réaliste imposé depuis le début du récit.

L'initiale d'imposition (*I*) ou la protase du récit fantastique est complétée par l'introduction de l'explication surnaturelle (*E.s.*). Mais avant son instauration, *S* va culminer au premier chapitre de la **seconde partie** : le cadre réaliste éclate grâce aux péripéties vécues par Lefort dans l'ascenseur central, dont la montée vertigineuse vers l'au-delà. Notons ici que l'ambiguïté demeure : la foudre éclatant dans sa poitrine (les symptômes de la crise cardiaque ont été donnés aux chapitres 3, 5, 6, 8 et 10), le lecteur pourrait être enclin à croire que ce que vit le personnage principal est le fruit d'un esprit dérégulé par son état de santé. C'est à partir de là que *S* domine le récit au détriment du réalisme ou de la rationalité, bien que la narration fonctionne de telle manière que le lecteur puisse encore être hésitant. Le chapitre 2 va renforcer cette impression puisque si le lecteur retrouve le cadre réaliste du hall d'entrée, les protagonistes de la scène apprennent la nouvelle à l'effet que Lefort a disparu. *E.s.* surgit au chapitre 3 : on apprend que la montée dans l'au-delà de Lefort a été voulue par Dieu. Le chapitre 4 (retour dans le hall de l'édifice) montre que dorénavant la narration fonctionne comme s'il y avait deux récits parallèles, lesquels ne cesseront plus de s'entrecroiser jusqu'à la fin. L'explication surnaturelle proposée au chapitre précédent est renforcée par la panne électrique, suivie de près par la disparition cette fois du ministre. Si bien qu'au chapitre 5, lorsque Lefort, réexpédié «en bas» par Dieu, se retrouve chez ... le Diable, *E.s.* s'est définitivement imposée dans l'esprit du lecteur. Cependant, n'oublions pas que dans un récit fantastique le monde n'est pas pour autant entièrement transformé. Voilà pourquoi au chapitre 6 le lecteur va retrouver le ministre en tête-à-tête avec la directrice du service à

la clientèle, ce chapitre rendant crédible l'interprétation des événements que l'épilogue suggérera. Enfin, *E.s.* est entièrement donnée par ce qui va se passer au chapitre 7 : si Dieu condamne Lefort, c'est le Diable qui va se charger de son exécution...

L'apodose, c'est-à-dire cette partie à la fin du récit chargée d'exploiter narrativement *S* et *E.s.*, est constituée par l'épilogue, le chapitre 8 qui termine la deuxième partie se trouvant être le chapitre de transition entre *I* et *A*. Dans l'apodose, le vecteur *tension* chute et libère le vecteur *détente* ; le lecteur est invité à s'éloigner de la scène, à jeter sur les événements un regard critique, la voix du narrateur ressemblant à la voix d'un chroniqueur - au lecteur de décider dans quel sens il lui faut interpréter les événements survenus au cours du récit. Dans les derniers paragraphes, l'univers familier que le lecteur connaît est entièrement restauré.

On le voit : un récit fantastique est constitué de structures narratives bien plus complexes que ce que laisse supposer «la théorie de l'hésitation». Tout ce qu'il faut pour que le lecteur accepte *E.s.* est développé en *I* par le biais de *S* ; de plus, dans *Ascenseur pour l'au-delà*, comme mentionné ci-devant, deux techniques d'écriture travaillent au gonflement de *S*, soit l'alternance et la montée par palier. La crédibilité de *E.s.* repose donc, comme dans plusieurs récits fantastiques, sur :

- le récit dans le récit (ce qui, dans *Ascenseur pour l'au-delà*, se trouve être à la fois le récit d'un pays de cocagne fait par Dieu, et dans une moindre mesure, le discours du Diable aux chapitres 5 et 7 de la deuxième partie ; cette structure narrative est également présente dans le fonctionnement en parallèle de deux récits s'entrecroisant dans la deuxième partie du

texte) ;

- l'onomastique secrète (voir la note 47) ;

- l'utilisation de procédés stylistiques : métaphores, chiasmes lexicaux, chiasmes avec antithèse, gradation ascendante, épiphonèmes, etc. (On notera également l'emploi par Lefort d'un langage ampoulé, même lorsqu'il dialogue avec sa conscience, dans la première partie, puis combien le ton change et est inversé dans la deuxième partie. Ce changement dans la «voix» du personnage principal n'est pas gratuit ; outre qu'il sert aux ressorts du récit, il est là pour indiquer au lecteur que ce dont il est témoin n'est pas à prendre à la légère).

Encore deux autres points : premièrement, le volume de *I* dépend de la localisation de *E.s.* ; deuxièmement, l'appartenance du récit au genre fantastique dépend également de la localisation de *E.s.*. C'est que, comme le note Jacques Finné, dans un récit fantastique *S* «part de zéro et s'impose au détriment du réalisme⁷²». *S* ne peut être offert d'emblée et, par définition, ne peut pas l'être ; si *S* l'était, il dominerait *I* et s'effondrerait dans une explication rationnelle (ce qui est le cas dans les *Dix petits nègres* d'Agatha Christie, qui, comme chacun le sait, n'est pas un récit fantastique mais un roman policier). Dans *Ascenseur pour l'au-delà*, il est permis d'affirmer que *S* comme tout récit fantastique «part de zéro et s'impose au détriment du réalisme». Puis, *E.s.* est donnée non d'un coup mais progressivement. Enfin, l'épilogue - son jeu avec l'hésitation, celle du narrateur comme du lecteur - n'abolit pas la force ou la prépondérance de *E.s.* mais permet de restaurer le réel. Or, pourquoi faut-il que le réel soit restauré ? Parce que *E.s.* dans *Ascenseur pour l'au-delà* n'est pas objectivée. Si *E.s.*

⁷² *Ibid.*, p. 201 (voir la note 2).

l'était, *I*, et par voie de conséquence *S*, aurait un volume moindre. Le contraire permet ainsi la restauration du réel mais un réel métamorphosé.

Ce qui faisait dire à Louis Vax :

(...) il me semble apercevoir le plus souvent dans le fantastique, non pas une hésitation de l'esprit entre le normal et le prodigieux, mais bien l'expérience de l'interpénétration de deux univers incompatibles⁷³.

⁷³Louis Vax, *Les chefs-d'oeuvre de la littérature fantastique*, p. 13 (voir la note 9).

BIBLIOGRAPHIE

- BARONIAN, Jean-Baptiste, *Un nouveau fantastique. Esquisses sur les métamorphoses d'un genre littéraire*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1977, 104 p.
- BAUDELAIRE, Charles, «Notes nouvelles sur Edgar Poe», dans Edgar Poe, *Nouvelles histoires extraordinaires*, Paris, Flammarion, «collection Garnier-Flammarion», #55, 1965, p. 38.
- BELLEMIN-NOËL, Jean, «Des formes fantastiques aux thèmes fantasmatiques», Paris, *Littérature*, #2, mai 1971, p. 114.
- BESSIÈRE, Irène, *Le récit fantastique. La poétique de l'incertain*, Paris, Larousse, «Thèmes et textes», 1973, 256 p.
- BOILEAU, Pierre et Thomas NARCEJAC, *Le roman policier*, Lausanne, Payot, «Petite bibliothèque Payot», #70, 1964, 235 p.
- CAILLOIS, Roger, *Images... Images... , suivi de Obliques*, Paris, Stock, 1974, 256 p.
- CAILLOIS, Roger, «Le fantastique», *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Encyclopaedia Universalis, volume 9, 1989, p. 277 à 288.
- DOSTOIEVSKI, Fédor, «Le sous-sol», dans *L'adolescent*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1972, p. 683 à 719.
- FINNÉ, Jacques, *La littérature fantastique. Essai sur l'organisation surnaturelle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1980, 216 p.
- FREUD, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, «collection Folio - essais», #93, 1988, 342 p.
- GOIMARD, Jacques et Roland STRAGLIATI, «Introduction», dans *Histoires de doubles - La grande anthologie du fantastique* (10 vo-

- lumes), Paris, Presse Pocket, 1977, p. 7 à 17.
- GARDES-TAMINE, Joëlle et Marie-Claude HUBERT, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, «Cursus», 1993, 231 p.
- HENRY, James, *Le Tour d'écrou*, Paris, Éditions Stock, Le Livre de poche, «collection Biblio», #3086, 1992, 188 p.
- KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, 202 p.
- LOVECRAFT, Howard Philip, *Épouvante et surnaturel en littérature*, Paris, Union générale d'éditions, Christian Bourgeois éditeur, «collection 10-18», #583, 1969, 184 p.
- MATTHEY, Hubert, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Payot, 1915, 318 p.
- MONEGAL, Emir Rodriguez, *Borges par lui-même*, Paris, Éditions du Seuil, «Écrivains de toujours», 1970, 189 p.
- PENZOLDT, Peter, *The supernatural in fiction*, New York, Humanities Press, 1965, 271 p.
- STEINMETZ, Jean-Luc, *La littérature fantastique*, Paris, PUF, «Que sais-je», #907, 2e édition, 1993, 126 p.
- TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, «collection Points», #73, 1976, 189 p.
- TODOROV, Tzvetan, «Introduction», dans Henry James, *Histoires de fantômes*, Paris, Flammarion, «collection Garnier-Flammarion», #697, 1992, p. 7 à 19.
- VAX, Louis, *La séduction de l'étrange. Étude sur la littérature fantastique*,

- Paris, PUF, 1965, 313 p.
- VAX, Louis, *Les chefs-d'oeuvre de la littérature fantastique*, Paris, PUF, «Littératures modernes», 1979, 230 p.
- VAX, Louis, *L'art et la littérature fantastiques*, Paris, PUF, «Que sais-je», #907, 4e édition, 1974, 127 p.
- WOOLF, Virginia, *L'art du roman*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, 205 p.
- «En collaboration», *Axis, L'univers documentaire Hachette*, Paris, Dossiers, Le livre Paris-Hachette, volume 4, 1993, p. 282-283.
- «En collaboration», *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, volume 1, A~F, PUF, 1994, p. 1173.
- «En collaboration», *Dictionnaire des littératures française et étrangères*, Paris, Larousse, 1985, p. 555.